

La fille du marquis Tome I

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Les volontaires de 93

Le 4 juin 1793, sortaient de Paris, par la barrière de la Villette, deux voitures conduites en poste, l'une à quatre chevaux, l'autre à deux chevaux.
C'était un luxe assez extraordinaire, par le temps qui courait, que deux voitures de poste, pour qu'on ne les laissât point sortir de Paris sans explication.

Aussi, de la seconde voiture, qui était une espèce de calèche découverte, ce qui indiquait au reste que les trois personnes qui l'occupaient n'avaient rien à craindre des investigations de la police, descendit un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, tout vêtu de noir et portant, chose extraordinaire à cette époque, une culotte courte et une cravate blanche.

Aussi sa présence excita-t-elle la curiosité du poste tout entier, qui se pressa autour de lui, sans s'inquiéter des deux autres voyageurs restés dans la voiture et qui portaient l'un le costume de sergent des volontaires et l'autre celui d'un homme du peuple, c'est-à-dire le bonnet rouge et la carmagnole.

Mais, à peine l'homme vêtu de noir eut-il montré ses papiers, que le cercle qui s'était en quelque sorte noué autour de lui se desserra et qu'après un coup d'œil jeté pour la forme sur la première voiture, en soulevant la bâche rouge qui la couvrait, permission lui fut accordée de continuer sa route.

Dans cet homme vêtu de noir, on a reconnu M. de Paris, lequel s'en allait à Châlons, avec le second de ses aides, nommé Le-

gros, et le fils d'un de ses amis, nommé Léon Milcent, sergent des volontaires, conduire une belle guillotine toute neuve qu'avaient réclamée les maratistes du département de la Marne, et qu'allait inaugurer et peut-être mettre en mouvement le bourreau de Paris en personne.

Son second aide, garçon très expérimenté, resterait jusqu'à ce que le bourreau de Châlons fût bien au courant. Quant au fils de son ami, le sergent de volontaires, il était en destination de Sarrelouis, dont on renforçait la garnison, nos revers en Belgique faisant craindre une seconde invasion de la Champagne.

Il devait rallier sur la route une vingtaine de volontaires allant dans le même but à Sarrelouis.

Tous ces papiers et tous ces ordres étaient émanés de la Commune, souverain pouvoir pour le moment, et étaient signés : Pache, maire, et Henriot, général.

Un congé avait été demandé la veille par M. de Paris, qui, au reste, laissait à sa place son premier aide, un autre lui-même, et dont la demande d'ailleurs était trop patriotique pour qu'on lui fît la moindre objection.

On lui avait en outre, sans discussion aucune, donné une feuille de route pour le citoyen Léon Milcent, qui avait déjà fait la première campagne de 1792, et, la campagne finie, était rentré dans ses foyers, mais qui, au nouvel appel de la patrie, s'empressait de courir à la frontière.

Tout était vrai, excepté l'identité de Léon Milcent, qui, comme mes lecteurs l'ont déjà deviné, n'était autre que Jacques Mérey.

M. de Paris s'était chargé non seulement de faire sortir le fugitif de Paris, mais encore de le conduire à Châlons, d'où, avec une bonne feuille de route et la connaissance qu'il avait des localités, il gagnerait facilement la frontière.

Le lendemain, vers midi, les deux voitures entraient à Châlons.

Là, toutes les relations finissaient entre Jacques Mérey et M. de Paris. M. de Paris l'exigea et donna le conseil à Jacques Mérey de se présenter immédiatement à la municipalité pour s'informer s'il y avait à Châlons et dans les environs des volontaires à destination de Sarrelouis.

Il y en avait onze à Châlons, sept ou huit dans les environs, et l'on devait en rejoindre cinq ou six encore avant d'arriver à Sarrelouis.

Jacques Mérey était trop au-dessus des préjugés, et en outre il devait trop à M. de Paris pour ne pas lui faire, en le quittant, les remerciements les plus sincères et les plus reconnaissants.

Le départ des volontaires fut fixé au surlendemain, et ordre fut donné à ceux qui habitaient les environs de la ville de se trouver à neuf heures du matin sur la grande place. Après avoir fraternisé par un repas lacédémonien avec la garde nationale, nos dix-huit ou vingt volontaires se mettraient en route.

Bien entendu que Jacques Mérey fut le premier sous les armes. Son grade de sergent d'ailleurs lui imposait l'obligation d'être exact.

La garde nationale, de son côté, composée d'une soixantaine d'hommes, avait veillé aux préparatifs du repas. Une longue

table, pouvant réunir cent convives, était dressée sur la place de la Liberté. Les couverts en plus étaient pour les membres de la municipalité qui feraient à la garde nationale et aux volontaires l'honneur de partager leur repas.

À dix heures, tout le monde était à table.

Le repas fut gai et bruyant. À Châlons, c'est-à-dire dans la capitale de la Champagne, les repas, lorsqu'ils tirent à leur fin surtout, ressemblent à un feu de peloton à volonté ; seulement, les bouteilles de sillery, d'aï, de moët, remplacent les fusils. Ce qui fait que les morts et les blessés qui restent sur le champ de bataille en sont quittes pour y dormir une heure ou deux. Après quoi ils vont à leurs affaires comme s'il ne leur était arrivé aucun accident.

Au milieu du feu de la mousqueterie champenoise, beaucoup de toasts furent portés, auxquels il fut fait honneur, même par Léon Milcent. D'abord les toasts à la Nation, à la République, à la Convention passèrent avec un formidable cortège de bravos ; puis vinrent les toasts à Danton, à Robespierre, à Saint-Just.

Ces trois toasts furent acclamés par tous, même par notre sergent de volontaires. Jacques Mérey était trop intelligent pour ne pas voir, à travers les nuages que les haines politiques jettent sur les réputations, quels grands citoyens et quels profonds patriotes c'étaient que Robespierre et que Saint-Just.

Quant à Danton, si l'on n'avait pas porté un toast à son honneur, Jacques Mérey l'eût porté lui-même.

Un enthousiaste porta un toast à Marat ; les applaudissements furent modérés, mais tout le monde se leva.

Jacques Mérey se leva comme les autres, mais ne tendit pas son verre, mais ne but pas.

Un fanatique remarqua cette froideur du sergent ; il but à la mort des girondins.

Un frisson courut parmi les convives. Ils se levèrent, mais sans applaudir.

Jacques Mérey resta assis.

— Eh ! sergent, cria celui qui avait porté le toast, êtes-vous cloué à votre place, par hasard ?

Jacques Mérey se leva.

— Citoyen, dit-il, combattant pour la liberté depuis cinq ans, je croyais avoir conquis au moins celle de rester sur ma chaise quand cela me plaisait.

— Mais pourquoi restes-tu sur ta chaise ? Pourquoi ne bois-tu pas à la mort des traîtres ?

— Parce que je quitte Paris, las de voir des concitoyens s'égorger les uns les autres, et que je vais à la frontière pour y tuer le plus de Prussiens que je pourrai. À la place du toast proposé, je porterai donc celui-ci :

« À la vie et à la fraternité de tous les hommes de grand cœur et de bonne volonté, et à la mort de tout ennemi français ou étranger portant les armes contre la France ! »

Le toast du sergent fut accueilli par des bravos unanimes, et Jacques Mérey profita de l'enthousiasme qu'il avait excité ; il fit signe qu'il voulait parler encore.

Tout le monde se tut.

— Après le toast que j'ai porté, dit-il, après la façon dont il a été accueilli, je ne puis maintenant en proposer qu'un seul : « À notre départ immédiat et à notre rapide et victorieuse rencontre avec l'ennemi. Battez, tambour ! »

On a dû remarquer une chose, c'est qu'en temps de révolution, il n'y a si petit rassemblement d'hommes armés ou même désarmés, qui n'ait son tambour.

Nos volontaires avaient le leur, il se mit à battre la marche ; volontaires et gardes nationaux s'embrassèrent, et la petite troupe se mit en marche en chantant la Marseillaise et au cri de « Vive la Nation ! »

En quittant Châlons, le sergent Léon Milcent eut encore la joie de faire un dernier signe d'adieu et de remerciement à un homme qui se tenait seul à la fenêtre d'une petite maison isolée.

C'était son hôte de la rue des Marais.

Comme la journée était déjà avancée, on ne fit que cinq lieues ce jour-là, et l'on s'arrêta à Somme-Vesle, c'est-à-dire à la première station après Châlons.

Là, le sergent Milcent reçut les félicitations bien sincères de tous ses hommes sur le toast qu'il avait porté au déjeuner. En général, les volontaires n'étaient ni des fanatiques ni des énergumènes : c'étaient de vrais patriotes, qui prouvaient leur patriotisme autrement que par de vaines déclamations.

Léon Milcent leur avait été présenté, nous l'avons dit, comme ayant déjà fait la campagne de 92. Aussi les soldats qui allaient

pour la première fois rejoindre leur drapeau le prièrent de s'arrêter à l'endroit d'où l'on pourrait le mieux découvrir le champ de bataille de Valmy.

Le faux sergent le leur promit, et la chose lui était facile.

La campagne commença en réalité à Pont-Somme-Vesle, car, le village se composant de deux ou trois maisons seulement, il fallut organiser un bivac.

Heureusement les gardes nationaux avaient bourré les sacs des volontaires de toutes sortes de provisions. Les uns tirèrent un poulet, les autres un pâté ; celui-ci une bouteille de vin, celui-là un saucisson, de sorte que le dîner se ressentit de la prodigalité du déjeuner.

Quant à la nuit (on était au 5 juin), le temps était doux ; on la passa à la belle étoile, sous les arbres magnifiques qui sont à la gauche de la route en allant à Sainte-Menehould.

Les volontaires qui étaient du pays racontèrent aux autres comment c'était là, c'est-à-dire à Pont-Somme-Vesle, que le roi, lors de sa fuite, avait eu sa première déception, c'est-à-dire n'avait point trouvé les hussards qui devaient l'attendre et qui avaient été dispersés par les paysans.

Au reste, toute la légende de Louis XVI à Varennes est encore vivante dans le pays.

Dans la soirée, un postillon de Sainte-Menehould passa ramenant des chevaux de la poste de Drouet.

Jacques Mérey l'arrêta, lui donna un assignat de cinq francs à la condition qu'il dirait en passant au maître de l'auberge de la

Lune d'envoyer sur la route, au-devant des volontaires, un âne chargé de pain, de vin et de tout ce qu'il aurait de viande rôtie.

L'aubergiste était invité en même temps à préparer, pour quatre heures, un dîner de vingt personnes.

Le postillon partit en promettant de s'acquitter de la commission.

Le lendemain, à six heures, le tambour réveilla les dormeurs. On se secoua, on but le reste de l'eau-de-vie que contenaient les bidons, et l'on se mit en route avec une certaine inquiétude.

Il y avait six lieues de Pont-Somme-Vesle à Sainte-Menehould, et nul n'avait connaissance des mesures prises.

La première heure de marche s'écoula assez gaiement, mais la fin de la seconde voyait la moitié de nos volontaires lutter contre un découragement croissant, lorsque le sergent Léon Milcent aperçut, à la hauteur de la source de l'Aisne, un âne conduit par un petit paysan.

— Mes amis, dit-il, si j'étais Moïse, que vous fussiez des Hébreux au lieu d'être des Français, et que je vous conduisisse à la terre promise au lieu de vous conduire à l'ennemi, je croirais avoir besoin d'un miracle pour soutenir votre courage, et je vous dirais que Jéhovah nous envoie cet âne et ce paysan. Mais j'aime mieux vous dire tout simplement que c'est le maître de l'auberge de la Lune qui nous l'envoie et qu'il porte notre déjeuner. En conséquence, comme la place me paraît propice, je me permettrai de vous crier « halte ! » et de vous inviter à mettre les fusils en faisceaux.

Jamais harangue, si éloquente qu'elle fût, ne fut reçue par de semblables acclamations, et jamais conducteur de tribu, fût-il prophète, n'eut une ovation comparable à celle du faux sergent.

D'abord les volontaires n'y voulaient pas croire ; mais le petit paysan, s'arrêtant et arrêtant son âne :

— C'est-t'y pas vous, dit-il, qui avez commandé qu'on vous apporte sur la route un déjeuner et qu'on vous prépare là-bas à l'auberge un dîner de vingt personnes ?

— Ah ! le malheureux, s'écria Léon Milcent, il me fait manquer mon effet !

Puis, se tournant vers les volontaires :

— Mes amis, leur dit-il, vous avez bien voulu me reconnaître pour votre chef ; or, c'est au chef de se préoccuper de la nourriture de ses soldats.

— Ah çà ! c'est bien ici, n'est-ce pas ? répéta le paysan.

— Eh ! oui, idiot !

— Mais, mon sergent, dit un homme de la troupe après s'être consulté avec deux ou trois de ses camarades, il en est quelques-uns de nous qui n'ont point d'argent et qui comptaient sur l'argent du gouvernement pour nous défrayer en route ; nous aimons mieux vous dire cela tout de suite, sergent, que de vous voir nous traiter en grands seigneurs, quand nous ne sommes que de pauvres diables.

— Que cela ne vous inquiète pas, mes chers camarades, dit Jacques Mérey qui reprenait sa gaieté au fur et à mesure qu'il se rapprochait du moment où il allait revoir Éva ; – de même que je

suis chargé de la nourriture de ma troupe, je suis chargé de sa paye. Quand vous serez arrivés à destination, vous recevrez votre arriéré et nous réglerons tout cela. En attendant, à table !

La table fut un beau tapis vert où chacun se coucha pour manger à la manière romaine.

Pris à l'improviste, il n'y avait point de profusion dans ce qu'envoyait l'aubergiste de la Lune, mais il y avait assez.

Le déjeuner fut d'autant plus gai qu'il était plus inattendu ; chacun y puisa des forces pour continuer son chemin. Un boiteux qui s'était donné une entorse le matin prit l'âne, et tout alla à merveille.

Le gamin seul se prétendait blessé, attendu, disait-il, que c'était à lui que l'âne devait appartenir ; mais un verre de vin et un assignat de dix sous lui rendirent sa belle humeur.

On arriva à quatre heures à l'auberge de la Lune, et l'on trouva la table prête. Selon la recommandation de Jacques Mérey, on l'avait dressée à l'extrémité du petit jardin de l'auberge qui dominait toute la plaine de Valmy.

Jacques Mérey et ses volontaires étaient juste postés à la place où, le jour de la bataille, étaient placés le roi de Prusse, Brunswick et l'état-major.

La plaine était couverte de moissons.

Des ondulations indiquaient les endroits où les Prussiens morts étaient couchés dans de grandes fosses.

Partout où ces ondulations se manifestaient, une végétation plus vive attestait la présence de cet engrais animal qu'on appelle

l'homme, et qui a seul l'honneur de pouvoir faire concurrence au guano.

Grâce à ces jalons, la démonstration devenait facile pour Jacques Mérey.

À un kilomètre à peu près, au fond d'une petite vallée ayant quelque ressemblance avec celle de Waterloo, les ondulations s'arrêtaient.

Les Prussiens n'avaient pas même atteint le pied de la colline de Valmy.

Sur cette colline étaient Kellermann, ses seize mille hommes et sa batterie de canons.

Derrière lui, sur le mont Ivron, les six mille hommes qu'y avait fait filer Dumouriez pour empêcher son collègue d'être tourné.

À sa gauche, le moulin à vent, derrière lequel un obus mit le feu à quelques caissons, ce qui jeta un instant de trouble dans les rangs français.

— Et vous, demandèrent les volontaires, où étiez-vous ?

Le faux sergent poussa un soupir et montra de la main l'espace compris entre Sainte-Menehould et Braux-Sainte-Cubière.

— Alors, dit un des volontaires, tu étais avec Dumouriez ?

— Oui, dit Jacques Mérey, je suis de ce pays-ci, et je lui avais servi de guide dans la forêt d'Argonne.

Jacques laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

À peine neuf mois s'étaient écoulés depuis Valmy, cette merveilleuse aurore de la République et de la liberté, et la République se déchirait elle-même, et la liberté était plus que jamais menacée par l'ennemi. Enfin, lui-même, Jacques Mérey, lui qui, au milieu des applaudissements de la Convention, de Paris, de toute la France, était venu annoncer les deux grandes victoires que l'on croyait le salut de la patrie, il avait été obligé de fuir inaperçu de la Convention, de sortir de Paris entre le bourreau et son aide, comme s'il eût marché à l'échafaud, et il traversait la France, fugitif, déguisé, proscrit, repassant, obscur et caché sous l'habit d'un volontaire, par ces mêmes pays où, neuf mois auparavant, il avait passé triomphant.

Et Dumouriez…

C'était celui-là qui devait vraiment être malheureux.

Victime d'un cataclysme révolutionnaire, Jacques Mérey reverrait peut-être un jour glorieusement la France. Il y reprendrait alors le rang que son mérite lui assignait. Mais Dumouriez, traître, matricide, n'y rentrerait jamais.

Tout cela tira une larme des yeux du faux sergent.

— Tu pleures, citoyen, lui dit un volontaire.

Jacques haussa doucement les épaules, montra d'un geste circulaire tout le champ de bataille.

— Hélas ! oui, dit-il, je pleure ! Je pleure ces jours que, comme ceux de la jeunesse, on ne revoit pas deux fois !

q

Chapitre 2 La famille Rivers

Le dîner fini, comme on avait encore deux heures de jour, on ne voulut point gagner Sainte-Menehould par la grand-route, mais faire un pèlerinage à Valmy.
On arriverait un peu plus tard à Sainte-Menehould, mais peu importait ; on avait bien dîné, la fatigue avait disparu, chaque volontaire était dans l'admiration de ce sergent qui pourvoyait à tous les besoins du corps, et qui suffisait à ceux du cœur et de l'esprit par ses propres souvenirs.

Tous l'eussent suivi au bout du monde et se fussent fait tuer pour lui.

Et lui, quelque hâte qu'il eût de rejoindre cette âme de sa vie, cette étoile de son cœur que l'on appelait Éva, il prenait cependant en patience cette obligation où il était de gagner la frontière à petites journées.

Il marchait encore sur la terre de la patrie, que dans trois ou quatre jours il abandonnerait pour ne plus la revoir jamais peut-être.

De temps en temps, il lui prenait l'envie de se jeter la face contre terre et de baiser cette mère commune qu'il y a deux mille six cents ans baisait Brutus comme mère des mères.

Tout lui en paraissait beau, tout lui en semblait précieux. Il s'arrêtait pour cueillir une fleur, pour entendre chanter un oiseau, pour voir couler un ruisselet.

Il avait un soupir de regret pour chaque chose.

Il régla son compte avec l'hôte, puis prit, entre un champ d'orge et de seigle, un petit sentier où l'on ne pouvait marcher qu'un à un, et qui conduisait à Valmy.

Les habitants du village les virent venir de loin et crurent qu'ils leur étaient envoyés, comme cela arrivait souvent à cette époque, en logement.

Ils vinrent au-devant d'eux.

Mais, quand ils surent que c'était la simple curiosité qui les amenait, chacun voulait se faire cicérone et s'emparer de son volontaire.

Jacques Mérey alla s'asseoir sur le banc de pierre qui est à la porte du moulin, et, quand un des garçons meuniers lui offrit de lui raconter obligeamment la bataille :

— Inutile, mon ami, lui dit le faux sergent, j'en étais !

— De ceux d'ici ? demanda le meunier.

— Non, répondit Jacques en souriant et en montrant le camp de Dumouriez, de ceux de là.

On se remit en route, et par un autre sentier on alla, en longeant un petit cours d'eau, rejoindre la descente de Sainte-Menehould, là où le 23 juin 1791 M. de Dampierre avait été tué.

Chose bizarre et cependant commune dans les guerres civiles, l'oncle mourait à la descente de Sainte-Menehould en criant : « Vive le roi ! », le neveu mourait dans le bois de Vicoigne en criant : « Vive la République ! »

On entra à Sainte-Menehould à la nuit. Les volontaires reçurent à la municipalité des billets de logement. Jacques Mérey préféra coucher à l'auberge.

Avant de se séparer de ses compagnons, Jacques Mérey leur proposa de faire le lendemain grande étape, une étape de neuf lieues, afin d'aller coucher à Verdun.

On déjeunerait à Clermont.

Et, comme quelques-uns des volontaires auraient peur à faire cette étape de neuf lieues, Jacques Mérey se procurerait une charrette à deux chevaux bien rembourrée de paille dans laquelle on mettrait le déjeuner d'abord, puis les fusils, puis les sacs, puis les boiteux.

Moyennant toutes ces précautions, on arriverait à Verdun vers huit heures du soir.

Le faux sergent craignait d'être reconnu à Verdun ; il désirait y arriver de nuit et en repartir avant le jour.

On déjeunerait et on ferait une halte de quatre ou cinq heures, aussi longue que l'on voudrait enfin, sous les grands arbres qui bordent l'Aire.

On mangerait, en attendant, un morceau de pain, et l'on boirait la goutte aux Islettes, charmant village situé au cœur même de la forêt d'Argonne.

On partit de Sainte-Menehould au jour naissant, et l'on arriva au sommet de la montagne derrière laquelle se cache la forêt à cette heure charmante de la matinée où flotte au sommet des arbres une vapeur bleue et transparente. Tout à coup, la terre

semble manquer sous les pieds, et la vue s'étend sur un océan de verdure ; la route s'enfonce rapide au milieu de cet océan qu'elle sépare, et dont parfois les vagues de feuillage se réunissent au-dessus de la tête du voyageur.

Les épaulements de la batterie de Dillon étaient encore debout et intacts, comme si l'on venait d'en enlever les canons.

Dillon, on se le rappelle, avait tenu jusqu'au dernier moment, et c'était sur lui que s'était replié Dumouriez.

La halte fut gaie ; les commencements de route, où chacun est alerte et reposé, sont toujours joyeux.

La journée s'écoula selon le programme : on déjeuna au bord de l'Aire, on s'y reposa, on y joua aux cartes, on y dormit sur l'herbe pendant quatre ou cinq heures.

À huit heures, on entrait à Verdun.

Verdun payait cher sa faiblesse. Tous ceux qui avaient pris part à la trahison de la ville avaient été arrêtés. On instruisait le procès des jeunes filles qui avaient été porter des fleurs et des bonbons au roi de Prusse.

Le reste de la route offrait peu d'intérêt. La marche des Prussiens, à leur entrée en France, n'avait éprouvé d'obstacles qu'au-delà de l'Argonne. On coucha à Briey, puis à Thionville.

On n'avait plus qu'une étape pour arriver à destination. Jacques Mérey donna rendez-vous pour le surlendemain à ses compagnons de route à Sarrelouis, leur annonçant qu'il allait faire une visite à l'un de ses parents qu'il avait dans un petit village des environs.

Avant de quitter les volontaires, le brave sergent Léon Milcent, qui avait si paternellement veillé sur leurs besoins pendant qu'il avait été avec eux, s'informa encore de ceux qui en son absence pourraient avoir besoin de lui.

Une centaine de francs en assignats assurèrent la nourriture des plus nécessiteux, jusqu'au moment où à Sarrelouis ils toucheraient leur arriéré. La Convention accordait, somme énorme, quarante sous par jour à ses volontaires.

Ceux du sergent Léon Milcent quittèrent donc leur chef en le remerciant de tous les soins qu'il avait eus pour eux et en se promettant une fête de son arrivée à Sarrelouis.

Mais ils l'attendirent vainement le lendemain, vainement le jour suivant, et, comme il n'avait pas dit où il allait, ils ne purent s'informer de lui.

Cependant ils espéraient et attendaient toujours ; mais une semaine se passa ; quinze jours, un mois se passèrent sans nouvelles, et le temps s'écoula sans que l'on entendît jamais reparler de lui.

Qu'était-il devenu ?

Jacques Mérey, qui, avec raison, croyait n'avoir plus rien à craindre, prit à Thionville une petite voiture, dont le propriétaire, moyennant un assignant de six livres, s'engagea à le conduire à la ferme des Trois-Chênes, une des plus belles qui soient situées sur la rive droite de la Moselle, à une lieue et demie de la frontière.

À dix heures du matin, toujours sous son costume de sergent de volontaires, Jacques Mérey descendit à la porte de la ferme, et, sous l'ombrage des trois chênes qui lui avaient fait donner son

nom et en homme qui est sûr d'être bien reçu, il paya et renvoya sa voiture.

Puis il regarda avec curiosité les bâtiments en homme qui cherche à rappeler ses souvenirs.

Un chien accourut en aboyant contre lui, mais il étendit la main et le calma.

Aux aboiements du chien, un enfant accourut, un beau petit garçon blond comme un rayon de soleil.

— Prenez garde, monsieur, dit-il, Thor est méchant.

Thor était le nom du chien.

— Pas avec moi, dit le volontaire. Tu vois ?

Il fit un signe à Thor et Thor vint le caresser.

— Qui es-tu ? demanda le petit garçon au volontaire.

— Je n'ai pas besoin de te demander qui tu es, toi : tu es le petit-fils de Hans Rivers.

— Oui.

— Où es ton grand-père ?

— Dans la ferme.

— Conduis-moi à lui.

— Venez.

Il prit la main de l'enfant et s'avança avec lui vers un perron au haut duquel parut un vieillard d'une soixantaine d'années.

— Grand-papa, dit l'enfant qui courut à lui, voici un monsieur qui nous connaît.

Le vieillard leva son bonnet de laine, saluant de la main, interrogeant des yeux.

— Monsieur, lui dit Jacques, j'avais l'âge de cet enfant quand je vins ici, et c'est la seule et unique fois que j'y vins. J'étais avec mon père, Daniel Mérey ; vous signâtes avec lui le bail de cette ferme, que je vous ai renouvelé, il y a, je crois, trois ans.

— Dieu me bénisse ! s'écria Hans, seriez-vous notre maître Jacques Mérey ?

Jacques se mit à rire.

— Je ne suis le maître de personne, dit-il, car, à mon avis, l'homme n'a d'autre maître que lui-même. Je suis tout simplement votre propriétaire.

— Jeanne, Marie, Thibaud, accourez tous, s'écria le vieillard, un jour heureux nous arrive ! Venez, venez, venez !

Et, au fur et à mesure qu'il appelait, les appelés accouraient et se rangeaient autour de lui.

— Regardez bien monsieur, dit-il, vous tous, tant que vous êtes, et vous aussi, dit-il, étendant l'invitation à deux garçons de charrue, à un berger et à une gardeuse de dindons, c'est à lui que nous devons tout ; monsieur, c'est notre bienfaiteur, Jacques Mérey.

Un cri s'échappa de toutes les bouches, les têtes se découvrirent.

— Entrez chez vous ! dit le vieillard. Du moment où vous avez mis le pied dans la maison, nous ne sommes plus que vos serviteurs.

Tous se rangèrent.

Jacques Mérey entra.

— Allez chercher à la charrue Bernard et aux vaches Rosine… Bah ! c'est aujourd'hui fête, on ne travaille pas.

Bernard et Rosine étaient le fils aîné et la belle-fille du vieillard, le père et la mère de l'enfant blond.

Une heure après, tout le monde était réuni autour de la table du dîner. Il était midi.

Hans était le grand-père, Jeanne était la grand-mère, Bernard était le fils aîné, Rosine était sa femme, Thibaud était un second fils de vingt-deux ans, Marie était une fille de dix-huit ans, Richard était l'enfant blond de dix ans, le fils de Bernard et de Rosine. C'était toute la famille.

L'aïeul avait cédé son fauteuil à Jacques, qui présidait la table.

On en était arrivé au dessert.

— Hans Rivers, dit Jacques, combien y a-t-il de temps que vous êtes fermier dans notre famille ?

— Il y a, monsieur Jacques, attendez donc ! c'était entre la naissance de Thibaud et celle de Marie… il y a vingt et un ans, monsieur Jacques.

— Pendant combien d'années avez-vous payé vos redevances ?

— Tant que votre digne père, M. Daniel, a vécu, c'est-à-dire quinze ans.

— Il y a donc sept ans que vous ne m'avez rien payé ?

— C'est vrai, monsieur Jacques ; mais d'après votre ordre.

— Je vous ai dit : « Vous êtes d'honnêtes gens, gardez vos redevances, achetez du bien avec ; plus vous serez riches, plus je le serai. »

— Vous nous avez dit cela, monsieur Jacques, mot pour mot, et, en nous disant cela, vous avez commencé notre fortune.

— Et quand on a mis en vente les biens des émigrés, c'est-à-dire de ceux qui se battent contre la France, je vous ai dit : « Vous devez avoir de l'argent de côté, à moi ou à vous, peu importe ; achetez du bien d'émigré, c'est du bon bien qui ne se vendra pas plus de deux ou trois cents francs l'arpent, et qui vaudra celui qui se vend six et huit. »

— Nous avons fait comme vous avez dit, monsieur Jacques, de sorte qu'aujourd'hui nous avons trois cents arpents de terre à nous. Ça nous fait, Dieu nous pardonne ! presque aussi riches que notre maître. Il est vrai que là-dessus nous vous devons, avec les intérêts composés, près de quarante mille francs. Mais nous sommes prêts à vous les rendre, non pas en mauvais papier, mais en bon argent, comme nous vous le devons.

— Il n'est pas question de cela, mes amis. Je n'ai pas besoin de cet argent maintenant ; mais peut-être en aurai-je besoin plus tard.

— Vous savez, à ce moment-là vous le direz, monsieur Jacques, et, huit jours après, foi de Hans Rivers ! vous serez payé.

Jacques se mit à rire.

— Vous auriez un moyen de me payer plus rapide et plus simple, dit-il ; ce serait d'aller me dénoncer. Je suis proscrit. On me couperait le cou, et vous ne me devriez plus rien.

Le père et les enfants, à ces mots, jetèrent un cri et se levèrent debout.

Puis le père leva les bras au ciel.

— Il vous ont proscrit, vous, dit-il, vous le droit, vous la justice, vous la représentation de Dieu sur la terre ; mais que veulent-ils donc ?

— Ils veulent le bien ; ils croient le vouloir du moins. Alors, comme je suis obligé de quitter la France à mon tour et que je pourrais être arrêté à la frontière, j'ai pensé à vous, Hans Rivers.

— Ah ! voilà qui est bien ! monsieur Jacques.

— J'ai dit, Hans Rivers tient une ferme de mon père sur la Moselle, à deux kilomètres de la frontière, il doit être chasseur.

— Je ne le suis plus, mais mes deux fils Bernard et Thibaud le sont.

— Cela revient au même ; ils doivent avoir un bateau sur la rivière ?

— Ah ! oui, dit Thibaud, et un joli bateau ; c'est moi qui le soigne. Vous verrez, monsieur Jacques.

— Eh bien ! je mettrai les habits du père Hans ou d'un de ses enfants ; nous monterons dans le bateau, comme des chasseurs de gibier d'eau. La chasse est toujours ouverte sur la rivière. Nous nous laisserons aller à la dérive jusqu'à Trèves, et, une fois là, une fois hors de France, je serai sauvé.

— Ce sera à votre loisir, monsieur Jacques, dit le père Hans. Tout de suite si vous voulez.

— Ma foi, non ! mon brave ami, répliqua Jacques Mérey ; il sera temps demain matin. Vous croiriez que j'ai eu peur de passer une nuit sous votre toit.

Le lendemain, au point du jour, trois hommes vêtus de costumes de chasseur et accompagnés de deux chiens nageurs détachaient une barque retenue par une chaîne au pied d'un saule, dans une petite anse de la Moselle, et descendaient dans la barque.

Deux de ces trois hommes allaient se mettre aux rames, lorsque le troisième, qui était assis au gouvernail, leur fit signe de les laisser en repos.

Puis, avec un triste sourire :

— Elle ira toujours assez vite, dit-il.

Ces trois hommes, c'étaient les deux fils de Hans Rivers et Jacques Mérey.

Jacques Mérey avait recommandé avec grand soin aux deux jeunes gens de lui dire exactement où finissait la frontière de France.

Au bout d'un quart d'heure de navigation, ils lui montrèrent un poteau : c'était la frontière. D'un côté, le Luxembourg ; de l'autre, le Palatinat. En deçà du poteau, la patrie ; au-delà, la terre étrangère.

La barque s'arrêta au pied du poteau. Jacques Mérey voulait une fois encore toucher du pied le sol sacré de la France.

Il enveloppa le poteau de son bras, comme si ce morceau de bois inerte était un homme, un concitoyen, un frère.

Il appuya sa tête contre lui, comme il eût fait sur l'épaule d'un ami.

Sa douleur était double, quitter la France, et la laisser dans l'état où elle était.

Toute une armée assiégée dans Mayence, presque prisonnière. L'ennemi à Valenciennes, notre dernière barrière. L'armée du Midi en retraite ; l'Espagnol débordant sur la France ; la Savoie, notre fille d'adoption, retournée contre nous à la voix des prêtres ; notre armée des Alpes affamée ; Lyon en pleine révolte tirant à mitraille sur les commissaires de la Convention, qui, hélas ! le lui rendront bien ; enfin les Vendéens victorieux à Fontenay et prêts à marcher sur Paris.

Jamais nation, sans se perdre, ne fut si près de sa perte. Pas même Athènes se jetant à la mer pour fuir Xerxès et gagnant à la nage son radeau de Salamine.

Jacques Mérey, tout matérialiste que la science l'eût rendu, sentit cependant que les événements qui se succédaient sur la terre devaient obéir à une mystérieuse puissance cachée dans les

profondeurs de l'éternité et devant avoir, au point de vue de notre monde, un but intelligent et humanitaire.

Il leva les yeux au ciel, et murmura ces paroles :

— Toi qui me sers à nommer le mot que je cherche : Zeus, Uranus, Jéhovah, – Dieu, – créateur invisible et inconnu des mondes, essence céleste ou matière immortelle, je ne crois pas que l'homme individuellement ait droit à un de tes regards ; mais je crois que tu couvres toute l'espèce de ta protection toute-puissante, et que, de même que les flottes subissent les vents, les grands événements des peuples se courbent sous ta puissante impulsion. De quelque façon qu'il ait été créé, l'homme vient de toi ; et si tu l'as créé seul, pauvre et nu, c'était pour lui laisser le mérite et lui donner l'expérience de créer à son tour la famille d'abord, la tribu ensuite, et enfin la société. La société constituée, restait à l'enrichir matériellement par le travail, à l'éclairer par l'intelligence. Depuis six mille ans, chacun coopère à ce but selon sa force et selon son génie. Or, quel est le résultat que tu as dû espérer de tant d'efforts ? la plus grande somme de bonheur possible répandue sur le plus grand nombre d'individus. Qui a le plus fait pour accomplir cette œuvre immense, ou des monarchies de toute espèce qui se succèdent depuis mille ans à partir de la monarchie féodale de Hugues Capet jusqu'à la monarchie constitutionnelle de Louis XVI, ou des cinq années de révolution qui viennent de s'écouler ? qui a donné des droits égaux à l'homme ? qui lui a donné le pain de l'esprit par l'éducation, le pain du corps par le partage des terres ? C'est notre sainte Révolution, c'est notre bien-aimée République. La France est ton élue, ô mon Dieu ! puisque tu l'as choisie en quelque sorte comme victime et offerte comme exemple au genre humain. Eh bien ! que

son sang coule et le mien tout le premier ; qu'elle soit le Christ des hommes, et que ces trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité, prononcés par lui et adoptés par lui, deviennent le lumineux soleil de l'avenir !

Adieu, patrie ! adieu, patrie ! adieu, patrie !

— Et maintenant, dit Jacques Mérey en se laissant tomber dans la barque plutôt qu'il n'y descendit, jetez-moi où vous voudrez ; tout lieu m'est indifférent, puisque ce n'est plus la France.

q

Chapitre 3 Huit jours trop tard

Les deux frères Rivers déposèrent Jacques Mérey sur la berge de la Moselle, à un kilomètre à peu près de la ville de Trèves.
Jacques les embrassa tendrement ; c'étaient les deux bras de la France qui le déposaient sur la terre étrangère.

Jacques, debout, appuyé sur son fusil, les regarda s'éloigner tristement ; puis, au premier détour de la Moselle, ils le saluèrent de leurs avirons, lui de son chapeau, la barque disparut et tout fut dit.

Jacques remit son chapeau sur sa tête, salua la France d'un long et dernier adieu, jeta son fusil sur son épaule, et suivit tête basse le petit chemin tracé par les piétons qui longe les rives de la Moselle, ce petit chemin qui conduit à Trèves.

Jacques Mérey parlait allemand comme un Allemand. Il avait à son carnier, suspendus par le col, quelques petits oiseaux de

marais qu'avaient eu la précaution d'y suspendre ses deux compagnons de route. Il ne lui fut fait aucune question. Aux portes, il fut pris pour un bourgeois de la ville revenant de faire une promenade cynégétique.

Mais, la porte franchie, il s'empressa de demander qu'on lui indiquât la demeure du bourgmestre.

Arrivé chez le magistrat, Jacques Mérey se nomma ; on savait la catastrophe du 31 mai. Sans avoir le temps de devenir célèbre, le nom de Jacques Mérey avait eu celui de ne pas demeurer inconnu. Le bourgmestre s'inclina, comme tout homme de cœur s'incline devant un proscrit. Dans tous les pays du monde civilisé, à l'honneur de l'humanité et du progrès, à la honte des gouvernements, la proscription est une majesté.

Le bourgmestre demanda, en entourant sa question de toutes les délicatesses de l'homme du monde, s'il avait besoin de ces secours que les gouvernements étrangers avaient mis à la disposition des autorités pour aider à la fuite des émigrés. Mais Jacques Mérey déclara que, étant proscrit et non pas émigré, ses biens n'étaient pas saisis, et que, outre les dix ou douze mille francs qu'il avait sur lui, il laissait une fortune en France.

Ce qu'il désirait, c'était donc tout simplement un passeport pour Vienne.

Seulement, à cause des circonstances, il fut obligé de tracer le chemin qu'il voulait suivre pour aller à Vienne. C'était le plus direct : Carlsruhe, Stuttgart, Augsbourg, Munich et Vienne.

Une fois hors de France, et lorsqu'il ne resta plus dans le cœur de Jacques Mérey que le spectre de la patrie, la vivante image

d'Éva reprit peu à peu sa puissance ; le souvenir momentanément effacé par les événements, ces événements du passé redeviennent une aurore, et, de même que l'aube se lève derrière les montagnes, ils se lèvent derrière la silhouette aride et décharnée du passé, pour éclairer un nouvel avenir.

Maintenant qu'il était sur le sol étranger, maintenant qu'il ne marchait plus sur cette terre de France sur laquelle Danton voulut mourir, ne pouvant l'emporter à la semelle de ses souliers, il sentit sa pensée s'imprégner de nouveau de son amour, et cet amour, comme une sève réparatrice, ruisseler par tout son corps.

Il n'avait point reçu de lettre d'Éva ; mais ce silence ne l'inquiétait aucunement, il savait que les lettres d'Éva étaient confisquées au passage.

Mais ce qui l'inquiétait, c'est qu'Éva, sans soupçon contre sa femme de chambre, devait s'étonner de son silence à lui. Sans doute, dans les lettres qu'elle lui écrivait et qu'Éva croyait lui être parvenues, elle lui donnait l'adresse à laquelle il devait répondre.

Comment ne lui répondait-il pas ?

Ne se croirait-elle pas oubliée, et, se croyant oubliée… ?

Mais le cœur d'Éva n'était pas un cœur vulgaire ; elle connaissait l'amour immense que Jacques Mérey ressentait pour elle ; elle l'avait vu renoncer pour elle à toute ambition politique, refuser cette députation qu'il avait acceptée ensuite comme une vengeance, et dont les divisions intestines l'avaient empêché de se faire l'arme qu'il espérait pour défendre la République et frapper ses ennemis. Éva aurait meilleure pensée de son ami et d'elle-même ; elle n'avait pas pu se croire oubliée.

Jacques avait constamment porté la lettre d'Éva, qui, extraite du dossier du marquis de Chazelay, lui avait été donnée par le jeune aide de camp du général de Custine.

Cette lettre, il la savait par cœur, mais ce n'était point assez de se la redire, la parole est impalpable, et les objets matériels ont, par la vue et par le toucher, une puissance qu'elle n'aura jamais.

Cette lettre, il la tirait de la poche la plus secrète de son portefeuille ; il la regardait, il la touchait, il la baisait. À trente ans, Jacques, par la façon dont il avait vécu, avait retrouvé toutes les illusions d'un jeune homme ; il n'avait jamais eu que deux amours, la science et Éva, et encore avait-il consacré le premier au second.

Rien au reste n'est favorable à la rêverie comme le mouvement d'une voiture. Le bruit monotone des roues vous isole des autres bruits, et, tandis que vous avancez toujours, vous enferme avec votre pensée.

Et alors Jacques repassait dans son esprit cette suite d'événements à laquelle il allait devoir le bonheur de retrouver Éva et de la retrouver libre.

Non, Dieu n'était point un Dieu personnel se mêlant à la vie de l'homme et influant sur l'homme. Mais Jacques croyait, nous l'avons dit, à l'influence et même à la volonté de Dieu sur la conduite des grands événements des nations, se dégageant des petits événements de la vie humaine ; et c'était ainsi que, par un fil invisible qui le rapprochait des croyances communes, il ramenait en réalité tout à Dieu, mais sans imposer à cette suprême majesté, qu'elle s'appelât Dieu, Nature, Providence, la responsabilité des petits accidents de mort et de vie, qu'elle jette en pâture

à ces deux divinités qui se disputent l'homme : la fatalité et le hasard.

Ainsi, quelques services qu'ait rendus Jacques à Éva et par contrecoup au marquis de Chazelay, en faisant retrouver la santé, l'intelligence et la raison à sa fille, il ne pouvait combler l'abîme qui, dans cette époque de préjugés sociaux, le séparait de celle qu'il aimait, même en jetant le service rendu dans l'abîme.

Mais si Jacques eût été un de ces chrétiens égoïstes qui rapportent tout à eux, se font le centre de tout et croient que Dieu est prêt à faire choir une étoile du ciel pour qu'ils y allument leur lampe, il se fût dit : « La France a fait une révolution pour que le marquis de Chazelay m'enlevât sa fille, que sans indélicatesse je ne pouvais prendre mystérieusement pour ma maîtresse ou pour ma femme ; pour qu'il émigrât avec elle, en la laissant sous la direction de sa tante ; pour qu'il se fît tuer en servant contre son pays, ce qui prive non seulement Éva d'un père, mais lui fait perdre toute sa fortune, puisque la confiscation des biens suit immédiatement la mort de l'émigré pris les armes à la main, et pour que, sans père et sans fortune, échappant à toute tutelle, redevenant maîtresse d'elle-même, elle retrouve en moi l'appui et la fortune qu'elle a perdus. »

Et, sans faire ces réflexions à ce point de vue, Jacques Mérey n'en suivait pas moins avec cet étonnement croissant de l'homme de génie qui, sans voir l'arbre, ramasse les fruits, toutes ces ramifications étranges qui servent de trame à la vie de l'homme.

Et il ne sortait de son rêve, remontant éternellement du connu à l'inconnu et redescendant sans cesse du matériel à l'idéal, que pour crier au postillon :

— Vite, plus vite !

Une fois en voiture, Jacques avait juré de n'en plus descendre, et de faire sans s'arrêter les cent soixante lieues qui le séparaient de Vienne ; mais il avait compté sans les difficultés que les événements politiques mettaient au voyage des Français en Allemagne. Pour tous les princes allemands, en opposition complète avec nos principes, tout Français était un incendiaire prêt à mettre le feu à ses États.

Or, à chaque frontière de principauté, si invisible qu'elle fût sur la carte, il fallait descendre de voiture, subir un interrogatoire et justifier de son identité.

C'est ce que faisait Jacques, et il perdait trois ou quatre heures par jour à ces formalités. Il est vrai que, une fois arrivé à Salzbourg, tout fut dit pour le reste de l'Autriche. La frontière franchie, la route était libre jusqu'à Vienne.

Enfin, toujours pressant de la voix chevaux et postillon, on arriva aux portes de Vienne vers cinq heures de l'après-midi.

Là, le voyageur eut à subir un nouvel interrogatoire, une nouvelle visite des papiers.

On lui donna ensuite un permis de séjour d'une semaine, après laquelle il devait faire renouveler sa carte et dire combien de temps il comptait rester dans la capitale de l'Autriche.

Comme il remontait en voiture, le postillon lui demanda où il le devait conduire.

Jacques était décidé à tout brusquer. Il répondit donc :

— Josephplatz, n° 11.

Le postillon s'engagea dans un réseau de petites rues et déboucha enfin en face de la statue de l'empereur qui a fait donner son nom à cette place.

Jacques, la tête passée par la portière, cherchait des yeux laquelle de toutes ces maisons qui forment la place pouvait être celle qu'occupait Éva.

Une seule parmi toutes avait ses portes, ses fenêtres, ses contrevents fermés comme un tombeau.

Il vit avec une angoisse qui dégénéra bientôt en terreur que le postillon dirigeait la voiture de ce côté.

Enfin, il s'arrêta à la porte de cette maison aveugle et muette.

— Eh bien ? lui cria Jacques.

— Eh bien ! monsieur, répondit le postillon, c'est ici.

— Ici le n° 11 ?

— Oui.

Jacques sauta hors de la voiture, se recula pour bien voir si c'était en effet la maison désignée, fouilla dans sa poche, rouvrit pour la centième fois le billet de Danton.

Le billet disait bien : « Josephplatz, maison n° 11. »

Jacques se jeta comme un fou sur le marteau et la sonnette, et tout à la fois sonna et frappa.

Personne ne répondit.

Le son revenant mat et sourd indiquait que tout était fermé au dedans comme au dehors.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! murmurait Jacques, qu'est-il donc arrivé ?

Et il tirait le cordon de la sonnette plus violemment et frappait plus fort. On commençait à s'arrêter.

Enfin, un craquement se fit entendre à la maison à côté, une fenêtre s'ouvrit, une tête passa.

C'était celle d'un homme d'une soixantaine d'années.

— Pardon, monsieur, dit-il en bon français avec la politesse viennoise ; mais pourquoi vous acharnez-vous à frapper à cette maison où il n'y a personne ?

— Comment, personne ? s'écria Jacques.

— Non, monsieur, depuis huit jours, du moins.

— Cette maison n'était-elle pas habitée par deux dames ?

— Oui, monsieur.

— Deux dames françaises ?

— Oui.

— Une vieille et une jeune ?

— Une vieille et une jeune, c'est bien cela, à ce que je crois, du moins, ne sortant pas de ma bibliothèque et ne m'occupant pas de mes voisins.

— Pardon, pardon, excusez-moi si j'abuse de votre bonté, dit Jacques d'une voix éperdue, mais… mais ces dames, que sont-elles devenues ?

— Je crois avoir entendu dire que l'une des deux était morte ; oui, c'était même une catholique. Je me rappelle avoir entendu le chant des prêtres, qui m'a dérangé dans mes recherches.

— Laquelle, monsieur ? dit Jacques Mérey en joignant les mains ; pour l'amour de Dieu, laquelle ?

— Comment, laquelle ?

— Oui, laquelle, laquelle des deux est morte, la jeune ou la vieille ?

— Oh ! cela, dit le vieillard, je ne sais pas.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglota Jacques Mérey.

— Mais, reprit le vieillard, si cela vous intéresse, je vais le demander à ma femme ; elle se mêle de tout ce qui ne la regarde pas… elle doit le savoir.

— Allez, allez, monsieur, cria Jacques Mérey ; allez, je vous en supplie.

Un instant après, le vieillard reparut. Jacques n'avait point respiré pendant son absence.

— Eh bien ?

— C'était la vieille.

Jacques chercha un appui contre la voiture et respira lentement.

— Et l'autre, et l'autre ? demanda-t-il d'une voix à peine intelligible.

— L'autre ?

— Oui, l'autre femme, celle qui n'est pas morte, la jeune, qu'est-elle devenue ?

— Je ne sais pas. Il faut que je demande à ma femme.

Et le vieillard s'apprêta à faire un nouveau voyage à la source.

— Monsieur ! monsieur ! lui cria Jacques. Ne pourrais-je parler directement à votre femme ? Il me semble que ce serait plus court.

— Ce serait plus court, en effet, dit le vieillard ; mais allez à la troisième fenêtre à partir de celle-ci, c'est celle de la chambre de madame Haal. Je ne lui permets pas de venir dans mon cabinet.

Il disparut, et Jacques alla à la troisième fenêtre.

Pendant ce temps, un grand cercle de curieux s'était amassé autour du voyageur, et, comme les deux interlocuteurs avaient constamment parlé français, ceux des auditeurs qui comprenaient le français expliquaient la situation à ceux qui ne le comprenaient pas.

La fenêtre s'ouvrit et madame Haal parut.

C'était une petite vieille, toute coquette et toute bichonnée, qui commença par renvoyer son mari à son cabinet, et de l'air le plus aimable se mit à la disposition de Jacques.

Ceux qui connaissent l'admirable bonhomie des Viennois ne s'étonneront point de ces détails. Ils sont dans les mœurs de cette population, l'une des meilleures et des plus obligeantes qu'il y ait au monde.

Jacques ne laissa point à la petite vieille le temps de parler, et, en excellent allemand :

— Madame, lui dit-il, j'ai le plus grand intérêt à savoir le plus tôt possible ce qu'est devenue la plus jeune des deux dames françaises qui habitaient dans la maison qui touche à la vôtre.

— Monsieur, répondit madame Haal, je puis vous le dire pertinemment ; la plus jeune des deux dames, qui s'appelait mademoiselle Éva de Chazelay, est partie après les derniers devoirs rendus à sa tante, pour tâcher de retrouver en France un homme qu'elle aimait.

— Oh ! murmura Jacques Mérey, pourquoi ne suis-je pas resté avec mes amis pour mourir comme eux et avec eux !

Et, sans s'inquiéter de la foule qui l'entourait, sentant son cœur se briser, il éclata en sanglots.

q

Chapitre 4 La salle Louvois

Le 30 pluviôse an IV (19 février 1796), jour de fête, où l'on venait de briser publiquement la planche des assignats, après une émission de quarante-cinq milliards cinq cents millions, mesure qui n'empêchait point le louis d'or de valoir sept mille deux cents francs en papier, ce soir, disons-nous, il y avait grande illumination au théâtre Louvois, illumination que faisait d'autant mieux ressortir la masse sombre du théâtre des Arts, acheté un an auparavant à la Montansier, qui l'avait fait bâtir, à la grande terreur

des gens de lettres, des savants et des bibliophiles, à cinquante pas de la bibliothèque nationale, sur la place où l'on ne voit plus aujourd'hui que des arbres ombrageant une belle fontaine, imitation des trois Grâces de notre grand sculpteur manceau Germain Pilon.

Ce théâtre, que l'on appelait d'abord le théâtre Montansier, avait pris ensuite le nom de théâtre des Arts, puis il devint le théâtre de l'Opéra, jusqu'au moment où, le 13 février 1820, le duc de Berri fut assassiné sur ses marches par le sellier Louvel ; assassinat qui fit décréter sa démolition.

Une longue file de voitures, qui s'étendait dans la rue de Richelieu jusqu'à la maison qui a fait place à la fontaine Molière, déposait la foule des élégantes à la porte du théâtre Louvois, splendidement éclairé comme nous l'avons dit, et disparaissaient par la rue Sainte-Anne, au milieu des cris des commissionnaires se disputant avec des laquais pour ouvrir les portières des carrosses.

Car, avec les maîtres, les laquais et les carrosses avaient reparu.

— Faut-il une voiture, notre bourgeois ? avait crié à la porte de la Comédie-Française, le soir même de l'exécution de Robespierre, un gamin qui, se faisant le héraut de l'aristocratie, saluait de ces quelques mots l'arrivée de la contre-révolution.

Et, depuis ce jour, les voitures avaient reparu plus nombreuses qu'auparavant. Nous ne dirons cependant pas, comme beaucoup d'historiens, qu'après cette terrible journée la vieille France avait relevé la tête. Non, la vieille France avait disparu dans l'émigration, sur la place de la Concorde, comme on l'ap-

pelle maintenant, et la barrière du Trône, qui avait repris son ancien nom.

Une seule guillotine étant insuffisante sur la place de la Révolution, on sait qu'une seconde avait été établie à la barrière du Trône.

C'était, au contraire, une France toute nouvelle qui apparaissait, si nouvelle, que, connue des Parisiens, qui l'avaient vue naître, elle était demeurée à peu près inconnue au reste de la France.

Costumes, mœurs, tournures, cette France nouvelle n'avait rien gardé de l'ancienne, pas même la langue. Racine et Voltaire, ces deux grands modèles du beau et du bon français, revenant en ce monde, se fussent demandé quel était le patois que parlaient les incroyables et les merveilleuses.

Qui avait amené cette transformation dans les mœurs, dans les costumes, dans la tournure, dans le langage ?

D'abord le besoin qu'avait la France de jeter du sable et d'étendre des tapis sur les taches de sang qu'avait laissées partout le règne de la terreur.

Puis, comme dans toutes les rénovations, un homme s'était fait l'incarnation des besoins du moment : avidité de vivre, de jouir, d'aimer.

Cet homme, c'était Louis-Stanislas Fréron, filleul du roi Stanislas et fils d'Élie-Catherine Fréron, fondateur après Renaudot du journalisme en France.

Stanislas Fréron, au milieu des excentricités sanglantes de cette époque, au milieu des Hébert, des Marat, des Collot-d'Herbois, fut une espèce de monstre à part.

Nous ne croyons pas à ces caprices spontanés de la nature. Pour que l'homme devienne ce qu'ont été les Collot-d'Herbois, les Hébert, les Marat ; pour que, pareils à des fous furieux, ils frappent au hasard dans la société, il faut que, justement ou injustement, la société ait d'abord frappé sur eux ; il faut que, comme le comédien Collot-d'Herbois, ils aient été blessés dans leur orgueil par les huées et les sifflets de toute une salle ; il faut que, comme le marchand de contremarques Hébert, ils aient été laquais au service de gens injustes et violents, marchands de contremarques et aboyeurs à la porte des théâtres, sans que ce double métier leur ait rapporté de quoi assouvir leur faim ; il faut que, comme Marat, disgraciés de la nature, raillés par tout ce qui les entourait sur la laideur de leur visage, ils aient été vétérinaires quand ils voulaient être médecins, et aient saigné des chevaux quand ils avaient la vocation de saigner des hommes.

Stanislas Fréron avait été courbé sous une de ces fatalités. Fils d'un des critiques les plus intelligents du dix-huitième siècle, qui avait jugé Diderot, Rousseau, d'Alembert, Montesquieu, Buffon, il avait vu son père commettre l'imprudence de s'attaquer à Voltaire.

On ne s'attaquait pas impunément à ce gigantesque esprit. Voltaire avait saisi le journal que publiait Fréron, l'Année littéraire,dans ses mains osseuses ; mais lui, qui avait déchiré sinon anéanti la Bible, ne put ni déchirer ni anéantir un journal.

Il se rejeta sur l'homme.

Tout le monde sait comment s'est exhalée cette immense colère de l'Écossaise. Tout ce qu'un homme peut supporter et souffrir d'injures et d'insultes, Voltaire les fit supporter et souffrir à Fréron. Il fut frappé comme un laquais, humilié dans sa personne, dans ses enfants, dans sa femme, dans son honneur, dans sa probité littéraire, dans ses mœurs calmes, dans son foyer domestique irréprochable. Il fut traîné sur le théâtre, chose qui ne s'était pas faite depuis Aristophane, c'est-à-dire depuis deux mille quatre cents ans.

Là chacun put le siffler, le huer, lui cracher au visage.

Fréron avait vu tout cela de l'orchestre sans se plaindre, sans dire un mot ; il avait vu le comédien qui le jouait, et qui, par le vol d'un valet, s'était procuré un de ses habits, il avait vu le comédien qui le jouait imiter sa figure, et, s'avançant jusqu'à la rampe, dire de lui-même :

— Je suis un sot, un voleur, un misérable, un mendiant, un folliculaire vénal.

Mais, au cinquième acte, une pauvre femme tomba évanouie aux premières loges, en jetant un cri.

À ce cri, Fréron se retourna et s'écria :

— Ma femme ! ma femme !

Un homme aida Fréron à sortir de l'orchestre, au milieu des rires, des huées, des sifflets ; cet homme, c'était ce même Malesherbes, cet athée honnête homme qui défendit Louis XVI, et qui, payant de sa vie sa généreuse intervention dans le procès, remontait comme d'habitude sa montre à midi, quoiqu'il dût être guillotiné à une heure.

Malgré tout cela, malgré la lettre méprisante de Rousseau, qui cette fois-là donna dans sa haine la main à Voltaire, Fréron tint bon. Il continua d'exalter Corneille, Racine, Molière, aux dépens de Crébillon, de Voltaire et de Marivaux. Mais, dans cette lutte qu'il soutenait à lui seul contre toute l'Encyclopédie, il tomba malade de fatigue ; alité, sans force, mais dictant encore, il apprit que le garde des sceaux Miroménil venait de supprimer le privilège de l'Année littéraire, et que, par conséquent, il était non seulement ruiné, mais désarmé.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, poussa un soupir, et mourut.

Grâce à l'influence de quelques protecteurs qui lui étaient restés, la veuve de Fréron fit rendre à son fils le privilège de l'Année littéraire.

L'enfant n'avait que dix ans, et ce furent son oncle Royou et l'abbé Geoffroy qui rédigèrent le journal, tout en lui attribuant une partie du produit. Bercé par le souvenir des souffrances de son père, il avait pris, tout jeune encore, la société en haine. Le hasard fit qu'il fut à Louis-le-Grand le condisciple de Robespierre, de sorte que, quand la révolution éclata, la place de l'homme corrompu par excellence se trouva près de l'incorruptible.

Le journal, qui n'avait été jusque-là qu'une puissance littéraire, était devenu dans les mains de Marat une puissance politique. À côté de l'Ami du Peuple, Fréron publia l'Orateur du Peuple. Il se livra dans cette feuille à tous les excès de l'homme timide qui ne sait pas s'arrêter dans la cruauté parce qu'il ne sait pas s'arrêter dans la faiblesse. Nommé membre de la Convention,

il avait voté la mort du roi, puis avait été envoyé avec Barras à Marseille.

On sait ce qu'il y fit. On connaît ses mitraillades ; l'histoire a enregistré ces mots terribles, après une canonnade :

— Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la patrie leur pardonne !

Et quand, sur la foi de cette promesse, sains et saufs, les blessés se relevèrent, ce mot plus terrible encore, car il était un mensonge sanglant :

— Feu !

Et, cette seconde fois, personne ne se relevait.

Eh bien ! nous le disons, pour qu'il y ait eu une semblable haine contre les hommes dans le cœur de l'impitoyable proconsul, il fallait que l'enfant, élevé dans le cabinet de son père, se souvînt que, pour prix d'un travail acharné, de son dévouement à tous les principes conservateurs, son père n'avait recueilli que les insultes et l'ingratitude de ceux-là mêmes qu'il défendait.

Ce fut cet éclectisme dans le crime qui lui fit abandonner le parti de Robespierre et prendre celui de Tallien, se faire thermidorien, de terroriste qu'il était, dénoncer Fouquier-Tinville et tous ses complices les uns après les autres, et, à la tête de la réaction antijacobine, créer cette jeunesse dorée à laquelle il donna son nom et que nous appelions tout à l'heure une France nouvelle.

Ce qui l'attirait, cette jeunesse, au théâtre Louvois, le 19 février 1796, c'était sa réouverture, sous la direction de la célèbre

mademoiselle Raucourt, qui avait réuni quelques-uns de ses camarades du Théâtre-Français et qui tentait avec eux de ramener les esprits à la belle littérature dont elle s'était faite l'interprète.

Tout avait son côté politique, à cette époque ; mademoiselle Raucourt avait le sien. Belle à faire damner la moitié des spectateurs, après avoir reçu des conseils de Brizard, elle avait paru pour la première fois en 1772, sur la scène du Théâtre-Français, dans le rôle de Didon.

Mais tout à coup des bruits étranges s'étaient répandus sur l'emploi qu'elle faisait de sa beauté, et, malgré les petits vers de Voltaire qui lui promettaient la royauté de la scène, malgré l'écrin que lui avait fait remettre madame du Barry en lui recommandant d'être sage, elle avait bientôt vu, sous les coups de la calomnie ou de la médisance, – nous ne saurions nous faire juge dans un pareil procès, – ses admirateurs les plus ardents l'abandonner et ses détracteurs les plus acharnés la siffler.

Criblée de dettes, ne croyant plus à cet avenir prédit par Voltaire, la belle débutante s'était réfugiée dans l'enclos du Temple, asile ouvert aux débiteurs insolvables.

Poussée comme elle l'était par le démon de la tragédie, Raucourt ne pouvait demeurer inconnue ; elle s'évada une nuit, gagna la frontière, donna des représentations devant les souverains du nord, et revint en France, où Marie-Antoinette, – la chose ne contribua pas peu à accréditer les premières rumeurs, – où Marie-Antoinette paya ses dettes et la fit rentrer à la Comédie-Française dans ce même rôle de Didon qui lui avait valu ses premiers succès.

Ce fut alors que, se livrant à des études sérieuses, elle reconquit à force de talent la faveur du public.

Lorsque, à la suite de la représentation de Paméla, la Convention ordonna l'incarcération en masse de la Comédie-Française, elle fut incarcérée aux Madelonnettes avec Saint-Phal, Saint-Prix, Larive, Naudet, mademoiselle Lange, Devienne, Joly et Contat.

Le 11 thermidor, elle sortit de prison, joua quelque temps à l'Odéon ; mais, se trouvant trop éloignée du centre de la ville, elle entraîna ses compagnons à la salle Louvois.

La salle Louvois s'ouvrait donc, comme nous l'avons dit, sous ses auspices, par la pastorale de Pygmalion et Galatée, qui permettait à mademoiselle Raucourt de faire admirer ses formes magnifiques dans le rôle de la statue, et par Britannicus, qui lui permettait de faire admirer son génie dans le rôle d'Agrippine.

L'emprisonnement de mademoiselle Raucourt, sous prétexte d'attachement à l'ancien régime, lui assurait la sympathie de toute cette jeunesse folle qui allait encombrer la salle, et qui ne faisait qu'apparaître en passant sous le péristyle.

Mais, si le lecteur veut suivre un des deux escaliers qui montent à l'orchestre, s'ils veulent entrer dans la salle, soit du côté cour, soit du côté jardin, il pourra alors jeter un coup d'œil sur l'ensemble de cette admirable ruche qu'au premier abord on croirait peuplée, grâce au chatoiement des taffetas et des satins, grâce aux feux des diamants et des pierreries, d'oiseaux des tropiques et de papillons de l'équateur.

Pour donner une idée de l'ensemble des toilettes de toute cette jeunesse dorée, hommes et femmes, il nous suffira de peindre, en

hommes, les deux ou trois incroyables, et, en femmes, les deux ou trois merveilleuses qui donnaient le style à l'époque.

Les trois femmes étaient, l'une dans une avant-scène, et les deux autres dans les loges d'entre-colonnes de la salle. Les loges d'entre-colonnes étaient, après les avant-scènes, les loges les plus recherchées.

Ces trois femmes, au nom desquelles l'admiration publique avait ajouté l'épithète de belles, étaient la belle madame Tallien, la belle madame Visconti et la belle marquise de Beauharnais.

Ce sont les trois déesses qui se partagent l'Olympe, ce sont les trois grâces qui règnent au Luxembourg.

La belle madame Tallien, – Thérésia Cabarrus, – occupait l'avant-scène à droite des spectateurs ; elle représentait la Grèce personnifiée dans Aspasie ; elle était vêtue d'une robe de linon blanc tombant à longs plis sur un transparent rose. Sur cette robe, elle portait une espèce de péplum comme Andromaque. Deux bandeaux en feuilles de laurier d'or soutenaient son voile ; malgré la robe de linon blanc, malgré le transparent rose, malgré le péplum jeté sur le tout, on pouvait voir à la base d'un cou de cygne le haut d'une poitrine admirablement modelée. Un collier de perles à quatre rangs faisait valoir son cou d'un blanc mat, comme son cou faisait valoir les perles d'un blanc rosé. Les mêmes bracelets de perles étaient noués au haut du bras, au-dessus de mitaines roses montant jusqu'au coude.

Un journaliste avait dit quelques jours auparavant :

— Il y a deux mille ans que l'on porte des chemises, cela commence à devenir ennuyeux.

La belle madame Visconti, qui représentait la Romaine, comme son nom lui en imposait l'obligation, avait compris la vérité de cette critique et avait en effet supprimé la chemise.

Elle portait, comme madame Tallien, une robe de mousseline très claire à longues manches ouvertes de manière à laisser voir ses bras moulés sur l'antique ; son front était surmonté d'un diadème de camées ; son cou était entouré d'un collier pareil, ses jambes et ses pieds étaient nus, à part des sandales de pourpre qui lui permettaient de porter autant de bagues aux doigts de ses pieds qu'aux doigts des mains ; une forêt de cheveux noirs et bouclés s'échappaient de son diadème et retombaient sur ses épaules. C'était ce qu'on appelait une coiffure à la Caracalla.

Dans la loge en face de celle de madame Visconti, la marquise de Beauharnais, avec sa grâce créole, représentait la France. Elle portait une robe ondée rose et blanc garnie d'effilés noirs. Elle n'avait point de fichu ; des manches courtes et en gaze, de la couleur de ses effilés, et de longs gants café au lait se nouant au-dessus du coude. Elle était chaussée de bas de soie blancs à coins verts, portait des souliers de maroquin rose, et était coiffée à l'étrusque. Elle n'avait pas un bijou sur elle, mais ses deux enfants à côté d'elle, et, comme Cornélie, semblait dire en les regardant : « Voilà mes pierreries, à moi. »

C'est à tort que nous lui avons laissé le nom de marquise de Beauharnais. Depuis quelques jours, elle venait d'épouser un jeune chef de brigade d'artillerie appelé Napoléon Bonaparte. Mais, comme on regardait ce mariage au-dessous d'elle, ses bonnes amies, qui ne pouvaient s'habituer à l'appeler madame Bonaparte tout court, profitant du retour des titres, continuaient de l'appeler tout bas marquise.

Les autres femmes qui fixent tous les yeux, qui attirent à elles toutes les lorgnettes, sont madame de Noailles, de Fleurieu, de Gervasio, de Staël, de Lansac, de Puységur, de Perregaux, de Choiseul, de Morlaix, de Récamier, d'Aiguillon.

Les trois hommes qui donnaient le ton à Paris, et qui tous trois aussi avaient reçu l'épithète de beaux, étaient le beau Tallien, le beau Fréron et le beau Barras.

Il y en avait un quatrième, à la Convention, qui était non seulement aussi beau, mais encore plus beau qu'eux. Lui aussi, on l'appelait le beau ; mais sa tête était tombée en même temps que celle de Robespierre.

C'était le beau Saint-Just.

Tallien, qui allait de loge en loge pour revenir sans cesse à celle de sa femme, dont il était amoureux comme un fou, portait ses cheveux relevés avec un peigne d'écaille entre deux oreilles de chien tombant jusqu'au bas des joues ; il était vêtu d'un habit brun à collet de velours bleu de ciel, une cravate blanche avec un nœud énorme était roulée autour de son cou ; il portait le gilet de basin blanc orné de broderies, pantalon de nankin collant avec la double chaîne de montre en acier, des souliers pointus et découverts, des bas de soie rayés en travers, blanc et rose ; un claque sous son bras avait remplacé le bonnet phrygien du 31 mai, et un bâton noueux, tordu, à pomme et à extrémité dorées, remplaçait dans sa main le poignard de thermidor.

Le beau Fréron, qui, comme Tallien, papillonnait de loge en loge, portait un chapeau à bateau avec une cocarde tricolore, un habit brun carré, boutonné, à petit collet de velours noir, les cheveux courts à la Titus, mais poudrés, un pantalon collant noi-

sette, avec des bottes à retroussis par-dessus. Contre son habitude, au lieu du bâton noueux, il portait, ce soir-là, un léger jonc dont une perle informe faisait le pommeau.

Barras avait loué l'avant-scène en face de madame Tallien. Il portait un habit bleu clair avec boutons de métal, culotte de nankin à rubans, bas chinés, bottes molles à revers jaune, cravate blanche énorme, gilet à transparent rose et des gants verts.

Cette furibonde toilette était complétée par un chapeau à panache tricolore et par un sabre à fourreau doré.

N'oublions pas que le beau vicomte de Barras était en même temps le général Barras, qui venait de faire le 13 vendémiaire, aidé du jeune Bonaparte, dont la figure sombre comme une médaille antique se dessinait dans la loge de madame de Beauharnais, où il venait d'entrer.

Les autres beaux étaient les Lameth, les Benjamin Constant, les Coster-Saint-Victor, les Boissy-d'Anglas, les Lanjuinais, les Talleyrand, les Ouvrard, les Antonelle.

Le spectacle que donnait la salle faisait prendre en patience celui que promettait l'affiche.

q

Chapitre 5 Un homme d'une autre époque

Ce spectacle semblait surtout éveiller la curiosité d'un spectateur placé à l'orchestre, et qui de son côté était l'objet de l'attention de toute la salle.

Au milieu de cette foule de jeunes gens portant des habits de soie et de velours, aux couleurs brillantes, taillés à la mode de 96, était apparu tout à coup, méritant tout aussi bien que Tallien, que Fréron et que Barras, et peut-être à plus juste titre, l'épithète de beau, un homme de trente à trente-deux ans, vêtu du costume sévère que l'on portait en 93. Il avait les cheveux coupés à la Titus, mais assez longs cependant pour qu'ils flottassent en boucles soyeuses sur son front pâle et retombassent aux deux côtés de ses joues ; il avait la cravate blanche, mais sans exagération dans le nœud et les ornements ; il portait le gilet de piqué blanc à larges revers dit à la Robespierre, la redingote grenat foncé tombant jusqu'aux genoux avec un collet flottant, et la culotte chamois avec des bottes montant jusqu'aux jarretières. Son chapeau était de feutre prenant la forme qu'on voulait lui imprimer, et portant comme tout le reste de l'habillement cette date de 93 que chacun s'efforçait d'oublier.

Il était entré à l'orchestre, non pas avec la désinvolture des jeunes gens à la mode, mais gravement, tristement, poliment ; il avait prié ceux qu'il était obligé de déranger de lui faire place, dans les meilleurs termes d'une langue oubliée.

On s'était rangé devant lui en le regardant avec un certain étonnement, car, nous l'avons dit, il était le seul de toute la salle qui portât ce costume d'un autre temps.

Quelques éclats de rire des galeries et des balcons avaient accueilli son entrée ; mais, lorsque, en levant son chapeau, il s'était adossé au rang de fauteuils placé devant lui pour embrasser la salle d'un coup d'œil, les rires avaient cessé et les femmes avaient remarqué la beauté calme et froide du nouvel arrivant, ses yeux fermes, limpides et profonds, ses mains éclatantes de blancheur ;

si bien, comme nous l'avons dit, qu'il avait attiré à lui une attention presque égale à celle qu'il portait lui-même à ce spectacle qu'il paraissait voir pour la première fois.

Ses voisins furent les premiers à s'apercevoir de cette suprême distinction ; ils essayèrent de nouer conversation avec lui ; mais, sans refuser de répondre, le nouveau venu répondit de façon à faire comprendre qu'il n'était point causeur.

— Le citoyen est étranger ? lui avait demandé son voisin de droite.

— J'arrive ce matin même d'Amérique, avait-il répondu.

— Monsieur veut-il que je lui nomme les notabilités qui sont dans cette salle ? avait demandé son voisin de gauche.

— Merci, monsieur, avait-il répondu avec la même politesse, mais je dois les connaître à peu près tous.

Et ses yeux s'étaient fixés tour à tour, avec une étrange expression, sur Tallien, sur Fréron et sur Barras.

Barras paraissait inquiet dans sa loge, qu'il n'avait point quittée un seul instant comme l'avaient fait les autres élégants. Il semblait attendre quelqu'un, et d'où il était il avait salué les dames et les hommes de sa connaissance.

Deux ou trois fois, la porte de sa loge s'était ouverte, et chaque fois il avait fait un mouvement pour s'élancer vers la porte ; mais chaque fois on avait pu voir que ce n'était pas la personne attendue au nuage rapide qui avait passé sur son visage.

Les trois coups annoncèrent enfin que le rideau allait se lever.

En effet, la toile se leva, et le public sentit venir à lui cette fraîcheur qui s'élance du théâtre et qui va porter un instant de bien-être dans l'atmosphère bouillante de la salle.

Le théâtre représentait l'atelier de Pygmalion, avec des groupes de marbre, des statues ébauchées, et dans le fond une statue cachée sous un voile d'une étoffe légère et brillante ; Pygmalion-Larive était en scène, Galatée-Raucourt était cachée sous le voile.

Toute voilée qu'elle était, mademoiselle Raucourt fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.

On connaît le libretto ; sorti de la plume de Jean-Jacques Rousseau, il est à la fois naïf et passionné comme son auteur. Pygmalion désespère de jamais égaler ses rivaux et jette avec dédain ses outils. La scène n'est qu'un long monologue, dans lequel le sculpteur se reproche sa vulgarité ; puis, enfin, rassuré sur sa renommée à venir par celui de tous ses chefs-d'œuvre que l'on ne voit pas, il s'approche de la statue voilée, porte la main au voile, hésite, finit par le soulever en tremblant, et tombe à genoux devant son ouvrage, en disant : « Ô Galatée ! recevez mon hommage ; oui, je me suis trompé, j'ai voulu vous faire nymphe, et je vous ai faite déesse ; Vénus même est moins belle que vous ! »

Puis le monologue continue jusqu'à ce qu'au souffle de son amour la statue s'anime, descende de son piédestal et parle.

Quoique mademoiselle Raucourt n'eût que quelques mots à dire, grâce à sa foudroyante beauté et à la grâce majestueuse de ses mouvements, du moment qu'elle commençait de s'animer, elle était écrasée d'applaudissements et la toile tombait, on peut véritablement le dire, sur le triomphe de la beauté physique.

Elle se releva pour que les deux grands artistes vinssent de nouveau jouir de leur popularité. Puis, après quelques secondes d'enthousiasme, la toile retomba, séparant Pygmalion et Galatée de cette salle encore frémissante sous l'impression toute sensuelle de la scène qu'elle venait d'applaudir.

Ce fut en ce moment que la porte de la loge de Barras s'ouvrit et que, comme si elle eût craint de porter ombrage à l'incomparable Raucourt, une femme inconnue, d'une beauté sans comparaison, même avec les plus belles, apparut dans la pénombre de l'avant-scène et s'avança lentement, timidement et comme à regret, sur le devant de la loge.

Tous les yeux se dirigèrent sur cette nouvelle venue dont on ne fit, en quelque sorte, qu'entrevoir, perdu dans les plis de son voile de gaze, le visage céleste. Ses yeux se portèrent tout autour de la salle, s'abaissèrent sur l'orchestre, où son regard se croisa comme s'il y avait été attiré par une force invincible avec le regard de l'inconnu.

Tous deux en même temps jetèrent un cri, tous deux s'élancèrent vers la porte, l'un de l'orchestre, l'autre de la loge, et se trouvèrent dans le corridor.

Mais au moment où l'étranger arrivait au bas de l'escalier, une femme qui semblait en descendre les marches sans les toucher vint tomber dans ses bras et se laissa glisser jusqu'à ses genoux, qu'elle baisa avec fureur en éclatant en sanglots.

L'inconnu la regarda et la laissa faire, puis, d'une voix douloureusement tirée des cavités de sa poitrine :

— Qui êtes-vous, dit-il, et que me voulez-vous ?

— Oh ! mon bien-aimé Jacques, lui dit la jeune femme, ne reconnais-tu pas ton Éva ?

— Ce qui est dans la loge de Barras est à Barras ! répondit froidement l'étranger, et n'est pas à moi, n'est plus à moi, n'a jamais été à moi !

En ce moment, Barras parut au haut de l'escalier ; il s'était étonné de cette fuite d'Éva et l'avait suivie.

— Citoyen Barras, dit Jacques Mérey, voilà une femme que je crois folle ; invitez-la, je vous prie, à reprendre dans votre loge la place qu'elle doit y occuper.

Mais, à ces mots, Éva, avec le même rugissement de douleur que si elle eût reçu un coup de poignard à travers la poitrine, saisit Jacques à bras-le-corps, puis, le regardant avec une expression à laquelle il n'y avait pas à se méprendre :

— Tu sais, lui dit-elle, que si tu répètes les paroles que tu viens de dire, je me tue avec la première arme que je rencontre.

— C'est bien, dit Jacques. Le sang purifie. Morte, peut-être redeviendras-tu mon Éva.

Éva se redressa, et, se retournant vers Barras, mais sans lâcher le bras de Jacques qu'elle tenait avec la force d'un homme :

— Citoyen Barras, dit-elle, cet homme est celui que j'aimais, que tu m'as dit mort au 31 mai, retrouvé poignardé dans les landes de Bordeaux, à moitié mangé par les bêtes sauvages ; cet homme est vivant, le voilà, je l'aime ! N'essaie pas de me reprendre à lui, ou je t'accuse, ou je dis tout haut de quelle ruse tu t'es servi pour me perdre, ou je crie à la violence. Et toi, Jacques,

pour l'amour de Dieu, emmène-moi, et, si je meurs, que ce soit sous tes yeux !

— Vous êtes Jacques Mérey ? dit Barras.

— Oui, citoyen.

— Cette femme a dit vrai ; elle a toujours affirmé son amour pour vous, elle vous a cru mort ; j'atteste que je le croyais aussi lorsque je le lui ai dit.

— Et qu'importait que je fusse mort ou vivant, répondit Jacques, puisqu'elle croit à un ciel où les âmes se réunissent !

— Monsieur, dit Barras, je reconnais n'avoir aucun droit sur cette femme. Sa fortune est à elle, la maison qu'elle habite est achetée de son bien, et, comme je n'ai jamais eu son cœur, elle n'aura pas besoin de le reprendre.

Puis, avec un côté chevaleresque dont il n'était point exempt, il salua, disparut dans le corridor, et rentra dans son avant-scène.

Éva se retourna vivement vers Jacques :

— Tu l'as entendu, n'est-ce pas, Jacques ? Cet homme m'avait dit que tu étais mort, j'ai voulu mourir, je n'ai pas pu, je te conterai tout cela ; j'ai été sur la charrette jusqu'au pied de la guillotine, la guillotine n'a pas voulu de moi, j'ai été sauvée malgré moi ; je ne voulais pas sortir de la prison, c'est madame Tallien qui est venue me chercher et m'a emmenée de force. Ah ! si tu savais combien de larmes versées ! combien de nuits sans sommeil ! combien de cris poussés pour te rappeler de chez les morts !…

Et elle se laissa de nouveau glisser à ses genoux, qu'elle baisa.

— Tu me pardonnerais !

Jacques fit un mouvement.

— Non, dit Éva, tu ne me pardonnerais pas. Je ne te demande pas de me pardonner, je ne suis pas digne de pardon ! Mais tu peux me faire mourir lentement sous tes reproches ; si je me tue, je mourrai trop vite, je n'expierai pas ; tu comprends. Dis-moi que tu ne m'aimes plus, que tu ne m'aimeras jamais. Tue-moi avec des paroles ; j'ai vécu par toi, je demande à mourir par toi.

— Le citoyen Barras a dit que vous aviez votre hôtel à vous, madame ; où vaut-il vous conduire ?

— Je n'ai pas d'hôtel à moi, je n'ai rien à moi. Tu m'as prise sur un peu de paille, dans une misérable cabane de paysan ; rejette-moi sur la paille où tu m'as prise. Oh ! mon pauvre Scipion, mon pauvre chien, si je t'avais là, tu m'aimerais encore, toi !

Jacques abaissa ses yeux sur Éva, mais sans que ces yeux fixes et terribles changeassent d'expression. La jeune femme était abîmée à ses pieds comme la Madeleine aux pieds de Jésus.

Mais Jésus, planant au-dessus des passions humaines, avait la mansuétude d'un Dieu, tandis que Jacques avait l'invincible orgueil d'un homme.

Il avait dit vrai. Il eût préféré retrouver morte celle qu'il avait tant aimée que la retrouver vivante dans les conditions où elle était. La terre de sa tombe lui eût semblé douce à baiser, et il frissonnait rien qu'à l'idée de sentir les lèvres d'Éva sur son visage ou sur ses mains.

— J'attends toujours, lui dit-il.

Elle sembla sortir de l'agonie, renversa la tête, le regarda de ses yeux mourants.

— Quoi ? dit-elle, qu'attendez-vous ? Je ne comprends pas.

— J'attends que vous me disiez où vous demeurez, afin que je vous fasse reconduire chez vous.

Elle se redressa sur un genou, et, se reprenant à la fois à la douleur et à la vie :

— Et moi, je t'ai dit que je ne demeurais nulle part, répliqua-t-elle ; je t'ai dit que je ne demandais que le cercueil des suicidés dans la fosse commune, avec les derniers misérables, ou une botte de paille à tes pieds pour y vivre de pain et d'eau, et pour y mourir de faim en te regardant ; ce chien, ce malheureux chien enragé qui avait mordu des hommes, tu n'as pas voulu qu'on le tuât, tu l'as emmené avec toi, tu lui as permis de t'aimer ; je suis donc pour toi moins que ce chien !

Jacques ne répondit point, mais essaya de se débarrasser des liens dont l'enveloppait Éva.

Elle sentit l'effort qu'il faisait pour l'éloigner.

— Soit, dit-elle en se détachant de lui. Puisque tu as une telle horreur de moi, te voilà libre ; mais tu ne peux pas m'empêcher de te suivre, n'est-ce pas ? Eh bien ! je te jure, par la paille où tu m'as trouvée et que je te redemande inutilement, je te jure que, à défaut d'arme, je pose ma tête sous la roue de la première voiture qui passera.

— Venez donc, dit Jacques Mérey, j'oubliais d'ailleurs que j'ai une lettre de votre père à vous remettre.

Et il lui tendit le bras.

Mais, à son accent, Éva sentit bien que ce n'était pas un pardon, mais une pitié, peut-être même un simple devoir. N'avait-il pas dit qu'il ne l'emmenait que parce qu'il avait une lettre de son père à lui donner ?

— Non, dit-elle en secouant la tête, je ne veux pas abuser de votre bonté ; marchez devant, je vous suivrai.

Jacques Mérey marcha devant ; Éva le suivit, un mouchoir sur les yeux.

Jacques fit approcher une voiture, et montra de la main à la jeune femme la portière ouverte.

Éva y monta.

— Une dernière fois, vous ne voulez pas me dire votre adresse ? demanda Jacques.

Éva fit un cri de profonde douleur, un mouvement pour se précipiter hors de la voiture.

— Ah ! dit-elle, je croyais que vous en aviez fini avec cette torture.

Jacques l'arrêta.

— Place du Carrousel, hôtel de Nantes ! dit-il au cocher.

Il monta dans le fiacre, qui s'ébranla et roula dans la direction indiquée, et s'assit sur la banquette de devant.

Éva se laissa glisser des coussins où elle était assise, et, tombant sur ses genoux, embrassa en pleurant ceux de Jacques

Mérey.

Elle ne quitta point cette humble position dans le trajet, assez court du reste, de la place Louvois à la place du Carrousel, où le fiacre s'arrêta.

q

Chapitre 6 La lettre de M. de Chazelay

Jacques Mérey était philosophe, mais, en amour, il n'y a pas de philosophie.
Le cœur de l'homme est ainsi fait. Lorsqu'il souffre par la femme qu'il aime, plus il l'aime, plus il éprouve le besoin de la faire souffrir à son tour ; et, dans cette souffrance qu'il lui impose, il trouve une amère et inépuisable douceur.

Jacques Mérey eût été désespéré qu'Éva lui donnât cette adresse qu'il lui demandait.

Qu'aurait-il fait, que serait-il devenu quand elle n'aurait plus été là pour qu'il enfonçât dans son cœur les griffes de fer de sa jalousie ?

Il aurait passé la nuit à errer comme un insensé dans les rues de Paris.

À qui eût-il été dire la rage qui le dévorait ?

Tous ceux qu'il aimait d'amitié étaient morts ; toutes les têtes aux joues desquelles il avait appuyé ses lèvres étaient tombées.

Danton était mort, Camille Desmoulins était mort, Vergniaud était mort.

Il n'y avait point jusqu'au père Sanson, à qui il avait demandé un asile et qui l'avait sauvé, il n'y avait pas jusqu'à ce brave royaliste qui était mort de douleur d'avoir été forcé de tuer le roi.

Jacques Mérey s'était réfugié en Amérique, de l'autre côté de l'Océan. Il avait suivi les événements qui se passaient en France ; il avait vu Marat frappé dans sa baignoire ; il avait vu Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, Hérault de Séchelles, marcher à l'échafaud ; il avait vu la chute de Robespierre au 9 thermidor ; il avait vu les progrès de la réaction ; il avait vu les députés proscrits comme lui revenir prendre leur place sur les bancs de la Convention ; enfin, il avait vu le 13 vendémiaire constituer un nouveau gouvernement ; alors, sans avoir aucune certitude pour sa sûreté personnelle, il était parti, emporté par son désir de revoir Éva.

Les vents contraires, la mer mauvaise l'avaient jeté sur les bancs de Terre-Neuve et lui avaient fait une traversée de quarante-neuf jours. Enfin, il était arrivé le matin même du Havre, était descendu à l'hôtel de Nantes, tout naturellement, comme le lièvre revient à son lancer. Et, le soir, ayant entendu parler de la solennité théâtrale qui s'accomplissait rue Louvois, il s'y était rendu dans l'espoir de trouver quelqu'un de connaissance qu'il pût interroger.

Le hasard l'avait servi au-delà de ses souhaits.

Nous l'avons vu tout à la fois faible courage et méchant cœur, ne pouvant échapper à sa misérable condition d'homme, ramener chez lui Éva, heureuse d'y venir, sous le prétexte de lui don-

ner la lettre de son père, mais en réalité pour la torturer plus longtemps.

Plus grand il voyait son amour, plus grand était son besoin de la faire souffrir.

Il rentra chez lui, et, tandis que le garçon de l'hôtel, en allumant les bougies, regardait avec étonnement cette belle créature mise avec une suprême élégance qui restait anéantie sur le fauteuil où elle était tombée, il alla droit au secrétaire et y prit le portefeuille qui renfermait tous les souvenirs chers à son cœur.

Il revint alors s'asseoir près d'un guéridon de marbre sur lequel était posé un candélabre, et tira du portefeuille plusieurs papiers.

Le garçon était sorti et avait refermé la porte.

Son plan de douleur était dressé.

Il semblait que, non pas au point de vue de l'amour, mais au point de vue humain, ce qu'il faisait était mal, mais une incroyable puissance le poussait à chercher dans ce cœur en lambeaux une preuve d'amour plus grande que les plaintes, les larmes et les sanglots.

— Puis-je parler, demanda-t-il d'une voix ferme à force de volonté, et m'écoutez-vous ?

Éva joignit les mains, tourna ses beaux yeux baignés de larmes vers Jacques.

— Oh oui ! je t'écoute, dit-elle, comme j'écouterais l'ange du jugement dernier.

— Je ne suis pas votre juge, dit Jacques, mais seulement le messager chargé de vous faire connaître quelques détails qu'il est important que vous connaissiez.

— Sois pour moi ce que tu voudras être, dit-elle, j'écoute.

— Inutile de vous dire que j'ignorais où ceux qui vous avaient enlevée à moi vous avaient conduite. J'appris en même temps l'émigration et la mort de votre père, que, dans une nuit de combat, au feu de la mousqueterie, j'avais cru reconnaître dans la forêt d'Argonne.

» Espérant apprendre quelque chose de vous dans les papiers laissés par votre père, je me fis autoriser à visiter ces papiers, et je partis pour Mayence dans ce but. Le quartier général français était à Francfort. Je poussai jusqu'à Francfort. Là, je trouvai un aide de camp du général Custine ; j'ai eu l'ingratitude d'oublier son nom.

— Le citoyen André Simon, murmura Éva.

— Oui, c'est cela.

— Je m'en souviens, moi, dit Éva en levant les yeux au ciel.

— Il me laissa prendre connaissance des papiers.

Jacques Mérey s'arrêta un instant, il sentait que sa voix s'altérait.

— Au nombre de ces papiers, continua-t-il, il y avait une lettre de vous qui m'était adressée et qui avait été envoyée par votre tante à votre père. J'eusse donné beaucoup à cette époque pour pouvoir dire ou faire savoir que votre femme de chambre vous

trahissait. Voici cette lettre, je vous la rends ; cette lettre n'a plus de raison d'être.

— Oh ! dit Éva tombant à genoux, garde-la ! garde-la !

— À quoi bon ? dit Jacques en l'ouvrant ; vous avez donc oublié ce qu'elle disait ?

Et il lut à haute voix les premières lignes.

« Mon ami, mon maître, mon roi, je dirais mon dieu si je ne devais pas garder Dieu pour le supplier de me réunir à toi. »

– Dieu vous a exaucée, dit Jacques avec un accent d'une profonde amertume, puisque nous sommes réunis.

Et il approcha la lettre de la flamme des bougies pour la brûler.

Mais Éva se précipita sur elle et la lui arracha des mains, éteignant entre ses mains un commencement de flamme qui s'emparait d'elle.

— Oh ! non, dit-elle, puisque tu l'as gardée trois ans, c'est que tu m'aimais, c'est que tu l'as lue et relue, c'est que tu l'as baisée cent mille fois, c'est que tu l'as portée sur ton cœur. Je n'ai pas de lettre de toi, celle-là m'en tiendra lieu. Je mourrai avec cette lettre sur les lèvres, on la mettra dans ma tombe, et, si Dieu m'interroge, je lui montrerai cette lettre en disant : « Vois comme je l'aimais ! »

Et, couvrant la lettre de baisers et de pleurs, elle l'enfonça dans sa poitrine.

— Continue, dit-elle, tu me tues ; cela me fait du bien.

Et elle se laissa aller, couchée sur le tapis.

— Quant à celle-ci, dit Jacques d'une voix dont il essayait vainement de cacher l'altération, elle est du marquis de Chazelay ; on l'apportait chez votre tante à Bourges, en même temps qu'ayant appris que vous étiez à Bourges, j'étais venu vous y chercher. On me fit observer que, puisque j'étais à votre recherche, mieux valait que je me chargeasse de la lettre que de la laisser où le facteur l'avait jetée, sous la grande porte. Je ne vous rejoignis pas quand j'arrivai à Mayence ; vous en étiez partie. J'eus de vos nouvelles par André. Il vous avait parlé de moi.

Un long sanglot fut la seule réponse d'Éva.

— Proscrit au 31 mai, j'eus encore un rayon d'espoir, et je bénis ma proscription ; elle me permettait de vous suivre en Autriche, où je savais que vous vous étiez retirée. Je retraversai la France et gagnai sans accident la frontière ; là, je pris la poste pour Vienne, je marchai jour et nuit : ma voiture ne s'arrêta qu'à Josephplatz n° 11. Vous étiez partie depuis une semaine… Ce fut ma dernière déception ; non, je me trompe, reprit Jacques Mérey, ce ne fut pas la dernière.

Et, laissant tomber son coude sur le guéridon et sa tête dans sa main :

— Tenez, madame, dit-il, voici la lettre du marquis de Chazelay ; lisez, ne fut-ce que par respect pour la mémoire de votre père : elle doit contenir ses dernières volontés. Elle est à l'adresse de votre tante, mais, votre tante étant morte, c'est à vous qu'il appartient de la décacheter.

Éva décacheta machinalement la lettre, et, comme obéissant à un ordre d'une puissance supérieure qui lui eût momentanément rendu la force, elle lut, en se rapprochant du cercle de lumière que jetait le candélabre :

« Mayence, le ____ 1793.

» Ma sœur,

» Regardez ma dernière lettre comme non avenue, et, si vous n'êtes point partie, restez.

» Je suis jugé, puis condamné par les républicains ; dans douze heures tout sera fini pour moi dans ce monde.

» Au moment solennel où je vais paraître devant Dieu, mes regards se reportent sur vous et sur ma fille.

» À votre âge et avec vos principes religieux, vous me laissez peu d'inquiétude. Ou vous vivrez dans la retraite et vous échapperez à la proscription, ou vous monterez sur l'échafaud et vous y monterez la tête haute, comme une Chazelay doit y monter.

» Mais il n'en est point ainsi de ma pauvre Hélène ; elle a quinze ans, elle entre dans la vie à peine, elle ne saura ni vivre ni mourir. »

— Oh ! interrompit Éva en relevant la tête, vous vous trompez, mon père.

« Placé depuis ce matin en face du néant des choses d'ici-bas, je ne crois pas devoir, au moment de quitter ce monde, prendre, mort, une responsabilité qui, moi vivant, ne m'eût point épouvanté.

» Vivant, j'avais sur ma fille une puissance de direction que mort je n'aurai plus.

» Nous deux morts, personne ne l'aime plus ici-bas que cet homme, et de son côté elle n'aime que lui.

» Ce n'est pas un homme de notre caste, mais (vous l'avez entendu dire vingt fois) un homme honorable et honoré ; ce n'est pas un noble, mais un savant, et il paraît qu'aujourd'hui mieux vaut être savant que noble. »

Éva leva les yeux sur Jacques Mérey ; il restait impassible.

« D'ailleurs, continua Éva, reprenant sa lecture, si quelqu'un a sur elle des droits presque égaux aux miens, c'est lui qui l'a prise, masse inerte et abandonnée par moi à de vils paysans, et qui en a fait la créature belle et intelligente que vous avez sous les yeux.

» Hélène trouvera en lui un bon mari, et vous, puisqu'il partage les principes damnés qui triomphent en ce moment, un protecteur. »

Éva s'arrêta ; elle avait lu les lignes suivantes ; elle étouffait.

— Eh bien ! demanda Jacques d'une voix calme.

Éva fit un effort et continua :

« Je donne donc mon consentement à leur mariage, et, les pieds dans la tombe, je leur envoie ma bénédiction paternelle.

» Je veux que ma fille, qui n'a pas eu le temps de m'aimer pendant ma vie, m'aime au moins après ma mort.

» Votre frère,

» Marquis de Chazelay. »

Éva laissa échapper la lettre de ses mains, et, les bras étendus sur ses genoux, inclina la tête sur sa poitrine comme la Madeleine de Canova.

Ses longs cheveux, qui s'étaient dénoués, faisaient un voile autour d'elle.

Jacques la regarda un instant de cet œil dur que les hommes ont pour la femme coupable ; puis, comme si, à son compte, elle n'avait point encore assez souffert :

— Ramassez cette lettre, dit-il, elle est importante.

— En quoi ? demanda Éva.

— C'est son consentement à notre mariage.

— Avec toi, mon bien-aimé, dit-elle de sa voix douce et résignée, mais non avec un autre.

— Pourquoi cela ? demanda Mérey.

— Parce que ton nom y est.

— Bon ! dit amèrement Jacques, mon nom s'est bien effacé de votre cœur, il s'effacera bien de ce papier.

Éva se leva chancelante. On entendait le roulement d'un fiacre ; elle alla, en se soutenant aux meubles, à la fenêtre et l'ouvrit.

— Oh ! c'en est trop ! murmura-t-elle.

Et elle jeta un cri rauque qui fit retourner le cocher.

Le cocher vit une fenêtre ouverte, une forme blanche à cette fenêtre ; il comprit que c'était une femme qui l'appelait ; il vint et rangea sa voiture à la porte.

Éva rentra.

— Adieu, dit-elle à Jacques, adieu pour toujours.

— Où allez-vous ? demanda Jacques.

— Où tu m'as envoyée, chez moi.

Jacques se rangea pour la laisser passer.

— Me donneras-tu une dernière fois la main ? dit-elle avec un regard plein d'angoisse.

Mais Jacques se contenta de saluer.

— Adieu, madame, dit-il.

Éva se précipita dans l'escalier en murmurant :

— Dieu sera moins cruel que toi, je l'espère.

Jacques entendit-il ces mots ? lui donnèrent-ils à penser ? entrevit-il le projet d'Éva ? se crut-il assez vengé, ou, ne l'étant point assez, voulut-il savoir où la retrouver pour prolonger le supplice de celle à qui, la veille, pour épargner un soupir, il eût donné sa vie ? Le fait est qu'il revint à la fenêtre, s'effaçant de façon à ce que de la fenêtre de l'entresol il pût tout voir sans être vu.

Éva parut à la porte de l'hôtel et mit un louis dans la main du cocher.

Un louis d'or, c'était près de 8000 francs en assignats.

Il secoua la tête.

— Comment voulez-vous que je vous rende, ma petite dame ? dit le cocher ; je n'ai pas de monnaie d'argent, et, en assignats, je ne suis pas assez riche.

— Gardez tout, mon ami, dit Éva.

— Comment ! que je garde tout, vous ne me prenez donc pas à la course ?

— Si fait.

— Mais alors…

— Je vous donne la différence.

— Il ne faut pas refuser le bien qui nous tombe du ciel.

Et il mit le louis dans sa poche.

Éva était montée dans le fiacre, le cocher referma la portière sur elle.

— Où faut-il vous conduire, ma petite dame, demanda-t-il.

— Au milieu du pont des Tuileries.

— Ce n'est point une adresse, cela !

— C'est la mienne, allez !

Le cocher monta sur son siège et partit dans la direction indiquée.

Jacques Mérey avait tout entendu. Il resta un instant immobile et comme hésitant.

Puis, tout à coup :

— Oh ! non ! dit-il, moi aussi, je me tuerai !

Et, sans chapeau, il s'élança hors de l'appartement, laissant portes et fenêtres ouvertes.

q

Chapitre 7 L'insufflation

Lorsque Jacques Mérey se trouva sur la place du Carrousel, le fiacre était près de disparaître sous les arcades du bord de l'eau. Il s'élança à sa poursuite avec toute la légèreté dont il était capable ; mais, lorsqu'il arriva sur le quai, la voiture était déjà engagée sur le pont. Vers le milieu du pont, elle s'arrêta. Éva en descendit et marcha droit au parapet.

Jacques Mérey calcula qu'il arriverait trop tard pour l'empêcher de se précipiter. Il se laissa glisser le long du talus et se trouva au bord de la rivière.

Une forme blanche apparaissait au-dessus du parapet.

Jacques Mérey mit bas son habit et sa cravate, et s'avança le plus qu'il put vers le milieu de la rivière, sur les bateaux amarrés à la plage.

Tout à coup, il entendit un cri, une blanche vision raya l'ombre, un coup sourd retentit, la rivière se referma.

Jacques s'élança de manière à couper l'eau et à se trouver en avant du corps ; par malheur, la nuit était sombre ; on eût dit que

la rivière roulait de l'encre.

Le nageur eut beau ouvrir les yeux, il ne vit rien ; mais il sentit à l'agitation de l'eau qu'il ne devait pas être loin d'Éva.

Il lui fallait respirer.

Il remonta sur l'eau, vit quelque chose de blanc tourbillonner à trois pas de lui, à la surface de la rivière. Il respira profondément de nouveau.

Cette fois, ses mains s'embarrassèrent dans les vêtements d'Éva ; il la tenait, il pouvait la soulever à la surface de l'eau ; mais c'était sa tête qu'il fallait amener à l'air respirable.

Ses cheveux flottaient ; il la prit par les cheveux et, par un vigoureux coup de pied, il remonta avec elle, et, en ouvrant les yeux, vit les étoiles.

Éva évanouie, complètement inerte, ne l'aidait ni ne le gênait.

Le courant était rapide. Il les avait entraînés tous deux à trente pas du pont.

Jacques Mérey calculait qu'il pouvait s'aider du courant pour gagner la berge en coupant l'eau diagonalement, lorsqu'il entendit crier derrière lui :

— Ohé, le nageur !

Jacques tourna la tête et vit une barque qui venait à lui. Il se soutint et soutint Éva au-dessus de l'eau. La barque, conduite par le courant, arriva à la portée de sa main.

Il s'y accrocha et tendit Éva à l'homme qui la montait.

L'homme tira Éva à lui, la coucha dans la barque, la tête haute.

Puis il aida Jacques à y monter à son tour.

Jacques s'aperçut alors qu'il n'avait pas de rames, mais seulement l'écope à vider l'eau.

Avec cette écope, il avait godillé, et en godillant il était parvenu à l'endroit où étaient la noyée et le sauveteur.

Le batelier n'était autre que le cocher, qui, voyant ce qui se passait, était descendu sur la berge, avait sauté dans un bateau, avait détaché la chaîne, mais, ne trouvant pas les rames, enlevées par précaution, s'était servi de l'écope comme d'une godille.

En continuant la même manœuvre et au bout d'une minute ou deux, il accosta.

On tira la barque à terre ; les deux hommes transportèrent Éva évanouie le long de la berge.

Arrivé au pont, le cocher alla chercher son fiacre où il l'avait laissé, l'amena sur le quai, à la naissance de l'arche, puis il souleva par les épaules Éva soutenue par Jacques Mérey, et l'attira à lui.

Jacques escalada le talus à son tour, et, prenant Éva entre ses bras, il la transporta dans le fiacre.

Le cocher demanda l'adresse, comme la première fois ; Jacques donna celle de l'hôtel, et le fiacre partit au grand trot.

À la porte, il s'arrêta. Jacques descendit avec Éva et mit sa main à sa poche pour récompenser le cocher ; mais celui-ci vit le

mouvement, et, écartant le bras de Jacques :

— Oh ! ce n'est pas la peine, dit-il, la petite dame a payé la course, et bien payée !

Et il partit au petit trot dans la direction de la rue de Richelieu.

Jacques emporta rapidement Éva et retrouva la porte de sa chambre comme il l'avait laissée.

Il posa la jeune femme sur un lit et s'assura que la respiration et la circulation étaient suspendues ; le sang, ne pouvant plus pénétrer dans les vaisseaux pulmonaires, avait reflué dans les cavités droites du cœur.

Il commença par poser Éva sur un plan incliné, puis, avec un couteau, il ouvrit sa robe du haut jusqu'en bas, mit le torse à nu, en l'inclinant sur le côté droit, en lui penchant légèrement la tête et en lui écartant les mâchoires avec la lame du couteau.

Puis, comme il craignait que cette eau glacée d'où il l'avait tirée n'empêchât la chaleur de revenir, il fit chauffer un couverture de laine du lit, et, tandis qu'elle chauffait à la cheminée au dos d'un fauteuil, il déchira le reste des habits qui couvraient le corps toujours inerte de l'asphyxiée.

Il commença par des pressions exercées avec la main sur la poitrine et l'abdomen, de manière à simuler l'acte respiratoire.

Sans donner un signe direct d'existence, Éva commença de rejeter une partie de l'eau qu'elle avait prise.

C'était déjà un grand point.

Jacques avait préparé sa trousse. Il était décidé, si l'immobilité continuait et si la respiration ne se rétablissait pas, à inciser le tuyau laryngo-trachéal, opération qui n'était point encore connue à cette époque, mais qu'il s'était toujours promis d'appliquer en cas de nécessité.

Il appliqua son oreille dans la région du cœur et s'assura que le cœur continuait de se contracter ; alors il redoubla les pressions respiratoires, ce qui fit de nouveau rejeter à Éva une certaine quantité d'eau.

Alors il eut recours aux moyens suprêmes, qu'il semblait avoir hésité jusque-là à employer. À cette époque où Chaussier n'avait point encore inventé le tube laryngien, on employait l'insufflation pulmonaire, c'est-à-dire que, de bouche à bouche, on introduisait de l'air dans les poumons des noyés.

Jacques Mérey approcha ses lèvres des lèvres d'Éva, puis, comme il ne voulait pas lui insuffler un air déjà respiré, c'est-à-dire chargé d'acide carbonique, il emplit le plus qu'il put sa bouche d'air atmosphérique, et, lèvres sur lèvres, lui serrant les narines pour qu'il n'y eût point déperdition, il souffla à trois reprises différentes, à petites quantités, d'une façon intermittente, pour rendre l'élasticité aux poumons.

Un faible mouvement indiqua qu'Éva commençait à revenir à elle, et qu'en lui insufflant son haleine, Mérey lui avait insufflé la vie.

Le traitement que venait d'employer le docteur, joint à cette suprême preuve d'amour que venait de lui donner Éva en voulant mourir parce qu'il l'abandonnait, influa sur le docteur lui-même ; cette tension nerveuse, sous l'empire de laquelle il avait agi et qui

l'avait si longtemps rendu impitoyable, s'amollit peu à peu ; son cœur contracté et qui ne battait plus qu'au centre se dilata doucement, se gonfla de soupirs, et se mouilla pour ainsi dire de larmes.

Il prit dans sa bouche une cuillerée d'eau de mélisse, et, appuyant de nouveau ses lèvres sur celles d'Éva, non plus pour l'insufflation, mais pour la distillation, il laissa tomber goutte à goutte la liqueur astringente, qui, rencontrant un obstacle dans l'œsophage, amena une légère toux. Cette toux indiquait le retour à la vie et en même temps un reste d'eau qu'il fallait expulser.

Jacques baissa la tête d'Éva ; l'eau tomba sur le tapis.

Alors il recommença ses insufflations, et nous ne voudrions pas dire que cette fois la science du médecin ne fût point un prétexte aux désirs sensuels de l'amant.

Tout à coup, Jacques sentit la bouche d'Éva s'animer sous la sienne ; il fit un mouvement pour s'éloigner, mais les bras de la jeune femme l'enveloppèrent, et il saisit ces mots murmurés par cette bouche qui se croyait plongée dans la mort au moment même où elle revenait à la vie :

— Mon Dieu ! je te remercie de nous avoir réunis au ciel !

Mérey se dégagea vivement. C'était plus qu'il n'avait voulu. Il était loin encore d'avoir pardonné, et, au fur et à mesure qu'Éva revenait à la vie, lui rentrait dans sa douleur et dans sa sévérité.

Au reste, après les quelques mots qu'elle avait prononcés, Éva avait laissé retomber sa tête et avait été prise de cette espèce d'assoupissement qui suit presque toujours les asphyxies et surtout les asphyxies par l'eau.

Il tâta ses pieds. Ses pieds, encore froids, indiquaient que la circulation n'était pas complètement rétablie.

Alors il sonna. Une fille de l'hôtel monta. Jacques lui donna l'ordre de mettre des draps au lit et de les bassiner chaudement.

En sentant la douce chaleur du feu qui pénétrait sa couverture, Éva rouvrit les yeux ; mais, craignant ou d'être sous l'empire d'un songe, ou que Jacques, en la voyant revenir à elle, ne s'éloignât, elle les referma aussitôt sans rien dire, et s'abandonna à cette douce sensation de se sentir bercée dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

Le lit refait et bien chauffé, Jacques y porta Éva, laissa tomber la couverture qui l'enveloppait, posa ce beau corps dans toute sa longueur, écarta aux deux côtés de ses bras les cheveux, qui encore mouillés auraient pu les refroidir, regarda un instant avec un frémissement presque convulsif cette splendide statue, et, n'y pouvant plus tenir, étouffant sous l'action du sang qui se précipitait vers son cœur, il la recouvrit rapidement, se jeta dans un fauteuil, et, les mains enfoncées dans les cheveux, moitié colère, moitié douleur, il éclata malgré lui en sanglots.

Au bruit de ces sanglots, Éva, qui ne feignait le sommeil que pour prolonger la vague situation dans laquelle elle se trouvait, se souleva doucement, tendit ses deux beaux bras vers Jacques, resta un moment immobile, haletante, comme la statue de la prière, et, ne pouvant devant cette grande douleur demeurer plus longtemps dans une fausse insensibilité, elle murmura d'une voix à peine perceptible :

— Oh ! Jacques, Jacques !

Ces deux mots, si bas qu'ils fussent prononcés, furent entendus par le cœur de Jacques plus que par son oreille. Il bondit du fauteuil, tout heureux d'avoir été surpris dans son attendrissement.

Alors seulement Éva s'aperçut que Jacques était sans cravate et sans habits ; il les avait jetés sur la berge de la Seine et n'avait point songé à les reprendre.

Tout préoccupé de secourir et de sauver Éva, il n'avait point songé à lui, et était resté avec les mêmes vêtements qu'il avait en plongeant à la rivière. Ses cheveux étaient collés à ses tempes, et sa chemise fumait sur ses épaules et sur sa poitrine.

Elle comprit tout.

— Jacques, dit-elle, écoute-moi ; je ne viens plus te prier pour moi, je viens te prier pour toi, pour toi dont la vie est mille fois plus précieuse que la mienne, pour toi qui es un apôtre de cette grande religion de l'humanité que j'ai tant entendu prêcher et vu si peu pratiquer ; Jacques, ne reste pas ainsi mouillé, j'ai entendu dire que l'on pouvait mourir d'un refroidissement.

— Croyez-vous que ce serait un bien grand malheur pour moi de mourir ? demanda Jacques.

Éva secoua la tête.

— Du moment où tu m'as sauvée la vie, dit-elle, tu n'as plus le droit de mourir ou de me quitter : car alors pourquoi m'aurais-tu sauvée la vie ? Si tu voulais mourir, il fallait mourir avec moi quand nous roulions tous les deux dans ces eaux noires et glacées. Un instant, j'en ai eu l'idée ; quand je t'ai senti pour la première fois, j'ai deviné qui c'était. Quel autre miséricordieux se se-

rait dévoué pour une misérable créature comme moi ? J'avais encore le sentiment. Oui, un instant j'ai voulu t'envelopper de mes bras et t'entraîner avec moi au plus profond de la rivière. Mais je me suis dit : « Peut-être ce qu'il fait, il le fait par pure humanité ; peut-être ne veut-il pas mourir, lui. » En ce moment, j'ai perdu connaissance, tout a disparu. Je me suis sentie morte, j'ai vu noir, ou plutôt je n'ai plus vu du tout. À part une douleur obstinée au cœur, c'était un état assez doux ; la sensation générale, c'était le froid. Je me sentais glacée, puis j'ai senti dans ma poitrine comme des coups de lame de feu, des bondissements dans mon cœur, quelque chose comme une cataracte intérieure qui ruisselait de mon cerveau, puis mon âme s'est concentrée sur mes lèvres. Je me suis dit : « Oh ! il m'aime toujours, il m'embrasse. » Je me trompais, ce n'était pas un baiser à la femme, c'était un secours à la noyée. Eh bien ! la voilà revenue à elle, la noyée, et c'est à elle de supplier Jacques de lui obéir. Eh, mon Dieu ! il n'y a pas d'amour dans tout cela ; tu serais un étranger que je te supplierais tout de même. Du moment où tu m'as sauvée par pitié, du moment où ce n'est pas un baiser que tu m'as donné, du moment où je ne reviens pas à la vie la main dans ta main ; du moment où tu me dis que ce ne serait pas pour toi un grand malheur de mourir, c'est que tout est fini entre nous ; mais, mon Dieu Seigneur ! en échange de ton amour que je te rends, tu peux bien ne pas mourir.

Jacques Mérey n'avait plus ni soupirs ni sanglots ; seulement, les larmes coulaient silencieuses le long de ses joues.

Il sonna. Un garçon entra.

— Faites du feu dans la chambre à côté, dit-il, et portez-y mes malles. Je la prends pour moi. Madame garde celle-ci.

Cinq minutes après, on vint lui dire que la chambre était prête.

Jacques Mérey sortit, et, comprenant le regard suppliant d'Éva qui l'accompagnait jusqu'à la porte :

— Je reviendrai, dit-il.

Et il sortit.

Éva respira.

Mais, à peine la porte se fut-elle refermée sur Jacques et Éva se trouva-t-elle seule, que, sans sortir du lit, elle allongea le bras et reprit sa robe que, pour la déshabiller, Jacques avait ouverte avec un couteau. C'était dans le corsage de cette robe qu'elle avait caché la lettre que Jacques voulait brûler et qu'elle lui avait arrachée des mains.

Cette lettre, elle tremblait, au milieu des événements de la soirée, de l'avoir perdue.

Elle chercha avec anxiété dans les plis de la robe, dans ceux du corset, dans ceux de la chemise.

Enfin, elle jeta un cri de joie, elle venait de froisser un papier.

Ce papier, c'était cette lettre bien-aimée qui tant de fois avait été lue et relue par Jacques, tant de fois avait été baisée par lui.

Seulement, détrempée par l'eau de la Seine, une partie des caractères s'était effacée.

C'était un souvenir de plus, souvenir terrible, à ajouter aux doux souvenirs qu'éveillait ce billet.

Chapitre 8 La séparation

Lorsque, après un quart d'heure d'absence de la chambre d'Éva, Jacques Mérey y rentra, il avait changé de vêtements, et nous dirons presque de visage.
Son front était encore triste, et l'on sentait que, pour longtemps, sinon pour toujours, il serait perdu dans de sombres nuages ; mais sa physionomie, pendant quelques heures pleine de menace et de haine, avait secoué la tempête et avait pris l'aspect d'une morne sérénité.

La jeune femme jeta sur Jacques un regard inquiet ; ce fut lui qui le premier prit la parole.

— Éva, dit-il (c'était la première fois qu'il l'appelait Éva, elle tressaillit) ; Éva, vous allez écrire à votre femme de chambre de vous envoyer pour demain matin du linge et des robes. Je me chargerai de faire parvenir votre lettre.

Mais Éva secoua la tête.

— Non, dit-elle, c'est la seconde fois que vous me sauvez la vie : la première fois la vie de l'intelligence, la seconde fois celle du corps ; autrefois comme aujourd'hui, vous m'avez prise nue à la mort. Je ne veux pas avoir plus de passé aujourd'hui qu'il y a neuf ans ; c'est à vous de m'habiller ; ce ne sera pas cher ; je n'ai besoin ni de linge fin ni de belles robes.

— Mais que ferez-vous de votre maison et de tout ce qui est dedans ?

— Vous vendrez la maison et tout ce qu'il y a dedans, Jacques, et vous en emploierez le prix à de bonnes œuvres. Vous rappelez-vous, mon ami, que vous disiez toujours que quand vous seriez riche vous feriez bâtir un hôpital à Argenton ; l'occasion est venue, ne la laissez pas échapper.

Jacques regarda Éva, elle souriait du sourire des anges.

— C'est bien, dit-il, j'approuve votre idée, et dès demain je la mettrai à exécution.

— Je ne vous quitterai jamais, Jacques. (Jacques fit un mouvement. Éva sourit tristement.) Jamais un mot d'amour ne sortira de ma bouche, Jacques, aussi vrai que vous m'avez sauvé la vie, et, vous le voyez, j'ai déjà cessé de vous tutoyer… Oh ! il m'en coûte beaucoup, continua-t-elle en essuyant avec ses draps les grosses larmes qui coulaient de ses yeux ; mais je m'y ferai. Ce n'est point assez de me repentir, mon ami ; il faut que j'expie.

— Ne prenons pas d'engagements éternels, Éva. Ils sont, vous le savez, trop difficiles à tenir.

Elle s'arrêta un instant ; le reproche de Jacques lui avait coupé la parole.

— Je ne vous quitterai que si vous me chassez, Jacques, reprit Éva ; est-ce mieux ainsi ?

Jacques ne répondit point ; il appuyait son front brûlant sur la vitre de la fenêtre.

— Que vous restiez à Paris ou que vous retourniez à Argenton, vous avez besoin de quelqu'un près de vous. Si vous vous mariez et que votre femme veuille me garder près d'elle, ajouta-t-elle d'une voix altérée, je serai sa dame de compagnie, sa lectrice, sa femme de chambre.

— Vous, Éva ! n'êtes-vous pas riche, ne vous a-t-on pas rendu tous les biens de votre famille ?

— Vous vous trompez, Jacques, je n'ai rien. Si on me les a rendus, c'est pour les pauvres ; moi, je veux vivre du pain que vous me donnerez, m'habiller de l'argent que vous me donnerez ; je veux dépendre en tout de vous, mon doux maître, comme j'en dépendais dans la petite maison d'Argenton, sachant que si je dépends de vous, Jacques, vous en serez meilleur pour moi.

— Nous ferons du château de votre père une maison de refuge pour les pauvres du département.

— Vous en ferez ce que vous voudrez, Jacques. Pourvu que je trouve ma petite chambre dans la maison d'Argenton, c'est tout ce que je vous demande ; vous m'apprendrez à soigner les malades, n'est-ce pas ? les pauvres femmes et les petits enfants ; puis, s'il y a quelque fièvre contagieuse et que je l'attrape, vous me soignerez à mon tour. Je voudrais mourir dans vos bras, Jacques, car je suis bien sûre d'une chose, c'est qu'avant que je ne meure, quand vous seriez bien sûr que je n'en puis revenir, vous m'embrasseriez et me pardonneriez.

— Éva !

— Je ne parle point d'amour, je parle de mort !

En ce moment, l'heure sonna à l'horloge des Tuileries.

Jacques compta trois heures.

— Vous rappellerez-vous tout ce que vous venez de dire, Éva ? demanda Jacques avec une certaine solennité.

— Je n'en oublierai pas une syllabe.

— Vous rappellerez-vous que vous avez avoué qu'il y avait des fautes pour lesquelles le repentir ne suffisait pas, pour lesquelles il fallait l'expiation ?

— Je me souviendra de l'avoir dit.

— Vous rappellerez-vous enfin que vous ferez de la charité, même au risque de votre vie ?

— J'ai touché deux fois la mort de la main. Je n'aurai jamais peur de la mort.

— Dormez sur cette triple promesse, Éva, et demain en vous éveillant vous trouverez sur votre lit tout ce dont vous avez besoin.

— Bonne nuit, Jacques, dit doucement Éva.

Jacques, sans répondre, passa dans sa chambre ; mais, une fois la porte fermée, il répondit par un soupir, en murmurant :

— Il faut que cela soit ainsi.

Le lendemain, Éva trouva en effet six chemises de fine toile sur une chaise à côté de son lit, et sur son lit deux peignoirs de mousseline blanche.

Jacques était sorti au point du jour et avait fait les achats lui-même.

Une bourse contenant cinq cents francs d'or était déposée sur la table de nuit.

Pendant toute la matinée, les marchandes se succédèrent : couturières, faiseuses de mode, bonnetières, – toutes venaient de la part de la même personne, qui envoyait à choisir parmi les objets choisis par elle-même.

À deux heures de l'après-midi, le trousseau était complet ; mais, chose étrange, ce qui avait fait le plus de plaisir à Éva, c'était l'argent, l'argent étant un signe de dépendance. Et Éva, à quelque titre que ce fût, voulait appartenir à Jacques.

À deux heures, Jacques revint avec une procuration notariée au nom de mademoiselle Hélène de Chazelay, pour vendre et disposer de tous ses biens, meubles et immeubles, à commencer par la maison et les meubles de la rue…

Il y avait un blanc.

Éva n'avait qu'à remplir ce blanc et à signer.

Elle ne voulut pas même lire, rougit en mettant l'adresse, sourit en signant, et rendit la procuration à Jacques.

— Comment comptez-vous agir avec votre femme de chambre ? demanda Jacques.

— Lui payer son mois, lui donner une gratification et la renvoyer.

— De quel prix est son mois ?

— Son mois est de 500 francs en assignats, mais je lui donne d'habitude un louis d'or.

— Elle s'appelle ?

— Artémise.

— C'est bien.

Jacques sortit.

La maison dont l'adresse était portée à la procuration était située rue de Provence, n° 17.

Le notaire devant qui l'acte avait été passé se nommait le citoyen Loubou.

Elle avait été payée 400 000 francs en assignats, à une époque où, étant moins dépréciés, les 400 000 francs d'assignats valaient 60 000 francs or.

Jacques se rendit immédiatement à la petite maison de la rue de Provence. Il se fit reconnaître de mademoiselle Artémise, fort inquiète de n'avoir pas vu rentrer sa maîtresse, lui donna trois louis, un louis pour ses gages, deux louis de gratification, et lui signifia son congé.

Resté seul dans la maison, il en fit l'inventaire.

La première chose qu'il trouva dans un petit secrétaire de Boule fut un long manuscrit avec cette suscription :

« Récit de tout ce que j'ai pensé, de tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'est arrivé depuis que je suis séparée de mon bien-aimé Jacques Mérey, écrit pour être lu par lui si jamais nous nous revoyons. »

Jacques poussa un soupir, essuya une larme en lisant ces mots, et mit le manuscrit à part.

C'était, de tous les objets que renfermait la maison et de la maison elle-même, la seule chose qui dût échapper à la vente.

Jacques envoya chercher un commissaire-priseur.

À cette époque où le luxe faisait à Paris sa bruyante et fastueuse rentrée, tous les objets d'élégance, au lieu de perdre, augmentaient chaque jour de valeur. Le commissaire-priseur donna le conseil à Jacques de faire voir la maison telle qu'elle était à quelques-uns de ses fastueux clients, et de la vendre en bloc avec tout ce qu'elle renfermait.

Il ferait du reste un calcul détaillé qu'il lui présenterait le lendemain.

Il se mit à l'instant même à l'œuvre.

Jacques, de son côté, son manuscrit sur sa poitrine entre sa redingote boutonnée et son gilet, écrivit à Éva la lettre suivante :

« Éva,

» Comme rien ne vous retient à Paris, et qu'il est, j'espère que ce sera votre avis, inutile que vous y attendiez la fin des affaires qui m'obligent à y rester, vous pouvez partir ce soir par la diligence de Bordeaux, et vous arrêter à Argenton, où elle passe.

» Je ne sais si la vieille Marthe est morte ou vivante ; vous sonnerez à la porte ; si elle est vivante, elle viendra vous ouvrir ; si elle est morte et que personne ne vous réponde, vous irez chez M. Sergent, notaire, rue du Pavillon, vous lui montrerez le paragraphe de cette lettre qui a rapport à lui, vous lui demanderez la clef de la maison et une femme pour vous servir.

» Si enfin M. Sergent était mort ou n'habitait plus Argenton, vous feriez venir Baptiste ou Antoine, et, avec l'aide d'un serrurier, vous ouvririez la porte.

» Une fois dans la maison, je n'ai plus de recommandations à vous faire.

» Comme j'ai pris à mon compte tous les objets que vous avez choisis, vous n'avez rien eu à dépenser, il vous reste donc les vingt louis que je vous ai laissés ce matin. C'est plus qu'il ne vous faut pour vous rendre à Argenton, où je ne tarderai pas à vous rejoindre.

» J'ai trouvé le manuscrit, je vais le lire.

» Jacques Mérey. »

Jacques appela un commissionnaire. Il lui donna un assignat de 100 francs, et l'envoya porter la lettre à l'hôtel de Nantes.

Puis il reprit la plume, et écrivit à chacun de ses fermiers :

« Mon cher Rivers,

» En attendant que nous fassions nos comptes, qui, à mon avis et sauf vérification, vous feraient mon débiteur d'une soixantaine de mille francs, envoyez-m'en, si vous le pouvez, trente mille, c'est-à-dire moitié, à l'adresse de M. Sergent, notaire à Argenton.

» Si cette somme vous paraît trop forte et qu'elle vous gêne, faites-moi vos observations. Vous savez que vous avez en moi plus qu'un ami, un homme à qui vous avez donné l'hospitalité quand il était proscrit, et que vos fils ont, au risque de leur vie, conduit hors de France.

» Votre dévoué et reconnaissant,

» Jacques Mérey. »

Il écrivit à ses deux autres fermiers deux lettres à peu près dans les mêmes termes, sauf les remerciements qu'il devait à Rivers et qu'il ne devait pas aux autres.

Il s'était arrangé pour toucher une somme de 80 000 francs, qui, avec le produit de la vente des meubles et de la maison de la rue de Provence, devait suffire à tous ses projets.

Après un premier coup d'œil jeté sur le tout, le commissaire-priseur estima la maison 65 000 francs, et ce qu'elle contenait une somme à peu près égale, ce qui mettait à sa disposition une somme de 200 000 francs.

Le lendemain, au reste, comme il l'avait dit, il donnerait un résumé exact de son inspection.

Le commissionnaire revint avec une réponse.

Elle ne contenait que quatre mots :

« Je pars.

» Merci.

» Éva. »

À cinq heures, en effet, la diligence de Bordeaux partait de la rue du Bouloy ; elle avait une excellente place de coupé que prit Éva.

Elle n'emportait absolument rien qui ne vînt de Jacques.

Il ne lui restait que la mémoire incessante et douloureuse du passé qu'elle n'avait pu laisser au fond de la Seine.

On arriva le lendemain soir à Argenton. La voiture relaya à l'hôtel de la Poste, et, en relayant, descendit Éva et son bagage à l'hôtel.

Elle prit un commissionnaire pour porter sa malle et s'achemina à pied vers la petite maison du docteur.

Il était huit heures du soir ; il tombait une pluie fine ; toutes les portes et tous les contrevents étaient fermés.

En quittant Paris, si bruyant à cette époque et si resplendissant de lumière à cette heure, on eût cru, en arrivant à Argenton, descendre dans une nécropole.

L'homme marchait devant, son falot à la main, sa malle sur l'épaule.

Éva suivait par derrière en pleurant.

Cette obscurité, ce silence, cette tristesse lui avaient navré le cœur. Il lui semblait rentrer à Argenton sous un funeste présage. Elle fit ce que font tous les cœurs tendres et croyants en pareille occasion : les cœurs tendres et croyants sont toujours superstitieux.

Elle se posa une question sur son bonheur ou sur son malheur futur, question qu'elle chargea le hasard de résoudre.

Elle se dit :

— Si je trouve Marthe morte et la maison vide, je suis à tout jamais malheureuse ; si Marthe vit, mes malheurs n'auront qu'un

temps.

Et elle pressa le pas.

Quoique la nuit fût noire, elle vit comme une masse plus noire se dresser dans la nuit la maison du docteur terminée par son laboratoire.

Le laboratoire était sombre, les volets des autres fenêtres étaient fermés, aucun filet de lumière ne passait par une fenêtre quelconque.

Elle s'arrêta, une main sur son cœur, la tête renversée en arrière.

Le commissionnaire, n'entendant plus son pas derrière le sien, s'arrêta aussi.

— Vous êtes fatiguée, mademoiselle, dit-il, ce n'est pas un beau temps pour s'arrêter en route. Je vous en préviens, une pleurésie est bientôt prise.

Ce n'était pas la fatigue qui retenait Éva en arrière, c'était la masse de souvenirs qui l'écrasait.

Puis, plus elle approchait, plus la maison lui apparaissait morne, sombre et solitaire.

Enfin, on atteignit les quelques marches qui conduisaient à la porte.

Le commissionnaire déposa sa malle sur la première marche.

— Faut-il frapper ou sonner ? demanda-t-il.

Éva se rappela qu'elle avait l'habitude de frapper d'une certaine façon.

— Non, dit-elle, restez là, je frapperai moi-même.

En montant l'escalier, ses genoux tremblaient ; en mettant la main sur le marteau, sa main était aussi froide que le marteau.

Elle frappa deux coups rapprochés, puis un coup un peu plus espacé, et elle attendit.

Un hibou qui avait son refuge dans le grenier au-dessus du laboratoire de Jacques répondit seul par son ululement.

— Ô mon Dieu ! murmura-t-elle.

Elle frappa une seconde fois ; pour mieux voir, en même temps, le commissionnaire levait sa lanterne.

En ce moment, le hibou, attiré par la lumière, passa entre la lanterne et Éva.

Éva sentit le vent de son aile.

Elle poussa un faible cri.

Le commissionnaire eut peur, il laissa tomber la lanterne, qui s'éteignit.

Il la ramassa ; une lumière brillait à travers une petite fenêtre étroite et basse.

— Je vais aller rallumer ma lanterne, dit-il.

— Non, restez, fit Éva en lui mettant la main sur l'épaule ; il me semble que j'entends du bruit dans la maison.

En effet, on venait d'entendre le bruit d'une porte qui se refermait ; puis un pas lourd qui descendait lentement l'escalier.

Ce pas s'approcha de la porte. Éva était muette et tremblante comme s'il s'agissait de sa vie.

— Qui est là ? demanda une voix tremblante.

— Moi, Marthe, moi ! répondit Éva d'une voix joyeuse.

— Ô mon Dieu, notre chère demoiselle ! s'écria la vieille femme, qui avait reconnu la voix d'Éva après trois ans d'absence.

Et elle ouvrit vivement la porte.

— Et le docteur ? demanda-t-elle.

— Il vit, répondit Éva ; il se porte bien. Dans quelques jours, il sera ici.

— Qu'il revienne ! Que je le revoie et que je meure ! dit la vieille Marthe. Voilà tout ce que je demande à Dieu.

†

En quittant la petite maison de la rue de Provence, Jacques Mérey était rentré à l'hôtel de Nantes, qu'il avait trouvé vide.

Il avait poussé un soupir.

Peut-être était-il triste d'avoir été si vite et si bien obéi.

Il fit venir une marchande à la toilette, lui donna tous les vêtements qu'Éva portait sur elle lorsqu'elle s'était jetée à la Seine, jusqu'aux bas et aux souliers, et lui ordonna en échange de donner dix francs au premier pauvre qu'elle rencontrerait.

Mais il remit et renferma dans son portefeuille la lettre du marquis de Chazelay.

Puis il s'enferma dans la chambre d'Éva, où il s'était fait servir d'avance son souper, déroula le manuscrit, et commença de lire.

Le titre du premier chapitre était : En France.

q

9.1 1

Ce fut le 14 août 1792, jour de cruelle mémoire, que je fus séparée de mon bien-aimé Jacques, près duquel j'étais depuis sept ans, et que j'adorais depuis le jour où j'eus la connaissance de moi-même.

Je lui dois tout. Avant lui, je ne voyais pas, je n'entendais pas, je ne pensais pas ; j'étais comme ces âmes que Jésus a tirées des limbes, c'est-à-dire des lieux bas, pour les conduire au soleil.

Aussi, malheur à moi si j'oubliais jamais, ne fût-ce qu'une seconde, celui à qui je dois tout !

(Arrivé là de sa lecture, Jacques poussa un soupir, laissa tomber sa tête sur sa main, et une larme glissa de ses paupières sur le manuscrit. Il l'essuya avec son mouchoir, s'essuya les yeux et se remit à lire.)

Le coup était d'autant plus violent qu'il était plus inattendu.

Une heure avant l'arrivée du marquis de Chazelay, – je n'ai pas encore le courage d'appeler mon père cet homme que je ne

connais que par la douleur, – il n'y avait pas d'être plus heureux que moi. Une heure après qu'il m'eût séparée de mon Jacques, il n'y eut pas de créature plus malheureuse.

J'étais folle de douleur, plus que folle, idiote. On eût dit que Jacques avait gardé avec lui toutes les idées que, avec une si grand-peine, pendant sept ans, il m'avait fait entrer dans le cerveau.

On m'emmena au château de Chazelay.

Du château de Chazelay, de ses appartements immenses, de ses meubles splendides, de ses portraits de famille, je ne me souviens que d'une simple peinture.

C'était le portrait d'une femme en robe de bal.

On me le montra en disant :

— Voilà le portrait de ta mère !

— Où est-elle, ma mère ? demandai-je.

— Elle est morte.

— Comment ?

— Un soir qu'elle s'habillait pour aller à une fête, le feu prit à sa robe ; elle se sauva d'appartement en appartement, le vent activa la flamme, elle tomba étouffant quand on vint à elle pour la secourir.

Il y avait une tradition dans les environs que, si quelque malheur devait arriver à l'un des habitants du château, on entendait des cris et l'on voyait, la nuit, à travers les fenêtres, tournoyer des flammes.

On ne parlait que de la chasteté de sa vie, que du bien qu'elle faisait, que de la reconnaissance des pauvres gens pour elle.

C'était tout à la fois une sainte et une martyre.

Dans la situation d'esprit où j'étais, ma mère m'apparaissait comme mon seul refuge ; c'était mon intermédiaire naturel auprès du Seigneur.

Je passais des heures à genoux devant son portrait ; et, à force de la regarder, je croyais voir s'illuminer son auréole.

Puis, quand je me levais de devant elle, c'était pour aller coller mon visage aux carreaux d'une fenêtre du même salon donnant sur la route d'Argenton. J'espérais toujours, quoique je comprisse la folie de cette espérance, j'espérais toujours le voir arriver pour me délivrer.

On avait d'abord ordonné de ne pas me laisser sortir ; mais, lorsque M. de Chazelay vit dans quel état de torpeur je m'enfonçais de plus en plus, il ordonna lui-même que l'on m'ouvrît toutes les portes. Il y avait tant de serviteurs au château, que l'un d'eux pouvait toujours avoir les yeux sur moi.

Un jour, voyant les portes ouvertes, je sortis machinalement ; puis, à cent pas du château, je m'assis sur une pierre et me mis à pleurer.

Au bout d'un instant, je vis une ombre se projeter sur moi ; je levai la tête : un homme était debout et me regardait avec une expression de pitié.

Moi, je le regardai avec une expression d'effroi, car c'était le même homme qui accompagnait le marquis et le commissaire de

police quand le marquis était venu me réclamer ; le même qui t'avait fait une visite quelques jours auparavant, mon bien-aimé Jacques, et qui m'avait trouvée si fort embellie : c'était, enfin, mon père nourricier, Joseph le bûcheron.

Cet homme me fit horreur ; je me levai et voulus m'éloigner.

Mais lui :

— Il ne faut pas me haïr pour ce que j'ai fait, ma chère demoiselle, car je ne pouvais pas faire autrement. M. le marquis avait une reconnaissance de ma main constatant que je vous avais reçue de lui et que je m'obligeais à vous rendre à lui à la première réquisition. Il est venu et il a exigé mon témoignage. Je l'ai donné.

Il y avait dans la voix de cet homme un tel accent de vérité que je me contentai de lui dire en me rasseyant :

— Je vous pardonne, Joseph, quoique vous ayez contribué à me rendre bien malheureuse.

— Il n'y a pas de ma faute, ma chère demoiselle, et si je puis racheter cela par des complaisances, ordonnez et je vous obéirai de grand cœur.

— Vous iriez à Argenton si je vous en priais ?

— Sans doute.

— Et vous lui remettriez une lettre ?

— Certainement.

— Attendez. Mais je n'ai ni plume, ni encre, on ne voudra pas m'en donner au château.

— Je vais vous procurer du papier et un crayon.

— Où les irez-vous chercher ?

— Au prochain village.

— Je vous attends ici.

Joseph partit.

Depuis que j'avais dépassé la grande porte du château, j'entendais des abois désespérés.

Je me retournai du côté d'où ils venaient, c'était Scipion, qu'ils avaient mis à la chaîne et qui s'élançait de toute la longueur de sa chaîne pour venir me rejoindre.

Mon pauvre Scipion, pendant huit jours, comprends-tu, mon bien-aimé Jacques, je l'avais oublié !

Que veux-tu, j'eusse oublié jusqu'à ma vie, si je n'avais souffert !

Ce fut pour moi une grande joie que de revoir Scipion. Quant à lui, il était fou de bonheur.

Joseph revint avec du papier et un crayon ; je t'écrivis une lettre insensée au fond de laquelle il n'y avait en réalité que ces deux mots : « Je t'aime. »

Mon messager partit ; le lendemain à la même heure, je devais le retrouver à la même place.

J'avais peur que l'on m'empêchât d'emmener Scipion dans ma chambre, mais on n'y fit même pas attention.

Je ne pouvais me lasser de lui parler et, folle que j'étais de lui parler de toi, je ne sais si c'était ton nom qu'il reconnaissait ou l'accent avec lequel je le prononçais ; mais, à chaque fois qu'il l'entendait, il jetait un petit cri tendre, comme si lui aussi avait dit : Je t'aime.

Dès le point du jour, j'étais à ma fenêtre ; je pensais que Joseph aurait passé la nuit chez toi à Argenton, et qu'il arriverait le matin.

Je m'étais trompée, il était revenu la nuit même. Quand je sortis du château, je vis, à l'endroit où j'étais assise la veille, un homme qui était couché sur l'herbe et qui faisait semblant de dormir.

Je m'approchai ; c'était lui ; mais je vis bien, au premier regard que je jetai sur lui, qu'il n'avait que de mauvaises nouvelles à m'apprendre.

En effet, tu étais parti, mon bien-aimé Jacques, et cela sans dire où tu allais.

Joseph me rapportait ma lettre.

Je la déchirai en morceaux impalpables que je livrai au vent. Il me semblait déchirer mon cœur lui-même.

Joseph était au désespoir.

— Je ne puis donc rien pour vous ? me dit-il.

— Si fait, lui répondis-je, vous pouvez me parler de lui.

Alors, avec des choses relatives à la manière dont tu m'avais trouvée et que tu m'avais racontée toi-même, il me raconta des

choses que je ne savais point. Ces espèces de miracles opérés par toi sur des animaux furieux ; comment tu domptais les chevaux, les taureaux, comment tu avais dompté Scipion ; il me montra la voûte du mur où le chien s'était réfugié, quand tu le forças de venir rampant à tes pieds ; puis, des animaux, il passa aux hommes et me raconta les merveilleuses cures que tu avais faites ; un enfant mordu par une vipère que tu avais sauvé en suçant la plaie, un chasseur qui s'était mutilé le bras avec son fusil, à qui on voulut couper le bras, et à qui tu le conservas ; que te dirai-je, mon bien-aimé Jacques, les mêmes souvenirs que je croyais toujours nouveaux. Un jour cependant la conversation changea.

— Mademoiselle, me dit Joseph avant que j'eusse eu le temps de lui adresser la parole, savez-vous une nouvelle ?

— Laquelle ?

— C'est que M. le marquis part ; il émigre.

Je songeai aussitôt au changement que le départ du marquis allait faire dans mon existence, à la liberté qu'il allait me donner.

— En êtes-vous sûr ? lui demandai-je avec un mouvement de joie que je ne pus réprimer.

— Cette nuit, ses amis se rassemblent au château ; on y tient conseil sur la façon d'émigrer, et, quand chaque fugitif aura arrêté son moyen de fuite, on partira.

— Mais qui vous a dit cela, à vous, Joseph ? Vous n'êtes pas, il me semble, des conseils du marquis ?

— Non. Mais, comme il sait que je tire proprement un coup de fusil, que je tue un lapin au déboulé et une bécasse à son troi-

sième croche, il serait bien aise de m'avoir près de lui.

— Et il vous a fait des offres ?

— Oui. Mais je suis du peuple, moi, et par conséquent pour le peuple. De sorte que je lui ai dit : « Monsieur le marquis, si nous nous retrouvons là-bas, ce sera l'un contre l'autre, et non pas l'un avec l'autre. »

— Mais, m'a-t-il dit, je sais que tu es honnête homme et que le secret de mon départ, que je te confie, tu le garderas. Or, comme ce secret n'en doit pas être un pour vous et que vous ne dénoncerez pas votre père, je vous le dis pour que, de votre côté, si vous avez des mesures à prendre, vous les preniez.

— Quelles mesures voulez-vous que je prenne ? Je ne dispose de rien et l'on dispose de moi ; je laisserai faire à la Providence.

Le lendemain de cet entretien, mon père me fit prier de passer chez lui.

Je ne lui avais parlé que deux fois depuis qu'il m'avait reprise à toi, mon bien-aimé ! Il m'avait demandé si je voulais manger avec tout le monde ou dans ma chambre ; je m'étais empressée de répondre : « Dans ma chambre. » Quand on est séparé de celui qu'on aime, être seule c'est être à moitié avec lui.

Je passai chez le marquis.

Il aborda immédiatement la question.

— Ma fille, me dit-il, les circonstances deviennent telles que je dois songer à quitter la France ; d'ailleurs, mon opinion, mon rang dans la société, ma position parmi la noblesse de France, me

forcent d'aller offrir mon épée aux princes. Dans huit jours, j'aurai rejoint le duc de Bourbon.

Je fis un mouvement.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit-il ; j'ai des moyens sûrs de quitter la France. Quant à vous, qui ne courez aucun risque et n'avez aucun devoir à remplir, vous resterez à Bourges avec votre tante : elle vient vous chercher demain. Avez-vous des observations à me faire ?

— Aucune, monsieur, je n'ai qu'à vous obéir.

— Si notre séjour à l'étranger paraît devoir se prolonger, ou si vous couriez quelque danger en France, je vous écrirais de venir me rejoindre, et nous nous fixerions hors de France pour tout le temps que durera leur infâme révolution, qui du reste, je l'espère bien, n'en a pas pour longtemps. Comme nous n'avons plus que trois ou quatre jours à passer ensemble, si vous voulez pendant ce temps prendre votre dîner en même temps que nous et avec nous, vous me ferez plaisir.

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

Sans doute les jeunes nobles qui s'étaient réunis au château la nuit précédente y étaient restés, car le marquis avait une douzaine de convives.

Il me présenta à eux, et je vis bien vite quel était le but de cette présentation.

Trois ou quatre étaient jeunes, élégants, beaux, bien faits. Mon père voulait savoir si l'un d'entre eux ne parviendrait pas à attirer mes regards.

Mon père n'avait donc jamais aimé, qu'une pareille idée lui ait passé par l'esprit ! Douze jours après que je t'avais quitté, toi ma vie, toi mon âme, toi mon Jacques bien-aimé, penser que mes yeux pouvaient s'arrêter sur un autre homme !

Je ne me fâchai même pas d'une semblable supposition ; j'en haussai les épaules.

Le lendemain, ma tante arriva. Je ne l'avais jamais vue.

C'est une grande fille sèche, dévote et prude ; elle n'a jamais dû être jolie, et par conséquent n'a jamais été jeune.

Son père, ne pouvant pas la marier, en fit une chanoinesse.

En 1789, elle sortit de son couvent et rentra dans la société avec six ou huit mille livres de rentes que lui faisait mon père. Seulement, elle ne voulut pas quitter Bourges, sa ville chérie, pour venir demeurer au château de Chazelay.

Elle avait donc loué une maison à Bourges.

Elle avait été, quelques années après ma naissance, mise au courant de ma laideur et de mon idiotisme ; puis on n'avait plus jugé à propos de lui parler de moi.

Quand le marquis lui écrivit de venir me chercher, elle s'attendait donc à trouver quelque horrible magote branlant la tête à droite et à gauche avec des yeux chinois et exprimant ses désirs par des mots inintelligibles.

J'étais depuis une demi-heure en face d'elle, qu'elle cherchait encore où je pouvais être. Enfin, elle demanda qu'on lui amenât sa nièce, et, quand on lui dit que c'était elle qu'elle avait sous les yeux, elle fit un soubresaut d'étonnement.

Je crois que ma digne tante, forcée par les obligations qu'elle avait au marquis de me garder près d'elle, m'eût préférée plus laide et plus sotte. Mais je lui dis tout bas :

— C'est comme cela qu'il m'aime, ma bonne tante, et, ne vous en déplaise, je resterai ainsi.

Notre départ fut fixé au lendemain et celui du marquis à la nuit du surlendemain. Il avait pour état-major une partie de la noblesse du Berri et une cinquantaine de paysans, auxquels il promit une solde de cinquante sous par jour.

Le jour de notre départ, je dis adieu à Joseph le braconnier, qui me dit en me quittant :

— Je ne sais pas l'adresse de Jacques Mérey ; mais, comme il est de l'Assemblée nationale, en lui adressant vos lettres à la Convention, il n'y a pas de doute qu'elles ne lui parviennent.

Ce fut le dernier service que cet excellent homme me rendit !

q

9.2 2

Le lendemain de notre départ du château de Chazelay, nous arrivâmes à Bourges. Notre voyage s'était fait dans une petite voiture des remises du marquis et avec un cheval de ses écuries ; un paysan nous conduisait.

Madame de Chazelay devait renvoyer le paysan et garder la voiture et le cheval.

Il résulta de cet arrangement que nous couchâmes à Châteauroux.

Je mourais d'envie de t'écrire, mon bien-aimé Jacques ! mais sans doute le marquis avait renseigné sa sœur à ton endroit, car madame de Chazelay ne détourna pas un instant ses yeux de dessus moi, et me fit coucher dans sa chambre.

J'espérais être plus libre à Bourges, et, en effet, j'eus ma chambre à moi, une chambre donnant sur un jardin.

À peine arrivée, madame de Chazelay se hâta d'organiser la maison ; elle avait une vieille servante nommée Gertrude qui l'avait suivie au couvent, mais qui, en me voyant arriver, déclara qu'elle n'admettait point ce surcroît de travail.

Ma tante fit donc demander par Gertrude une femme de chambre à son confesseur, qui lui envoya le même jour une de ses pénitentes nommée Julie.

Je l'étudiai ; mais je connais encore bien peu le cœur humain, même celui des femmes de chambre. Je crus, le troisième jour, pouvoir me fier à elle et lui donner une lettre pour toi ; elle m'assura l'avoir mise à la poste, ainsi qu'une seconde et qu'une troisième ; mais, comme je n'ai jamais reçu de réponse de toi, je commence à croire que j'ai été trop confiante et que mademoiselle Julie les a remises à ma tante au lieu de les porter à la poste.

À part ton absence, mon bien-aimé Jacques, et le doute où j'étais, non pas de ton amour, Dieu merci, je sens à mon cœur que tu m'aimes toujours, mais de notre réunion, le mois que je passai à Bourges ne fut point malheureux ; sans m'aimer, ma tante avait des égards pour moi ; elle avait gardé le paysan, l'avait

habillé d'une espèce de carmagnole et en avait fait son cocher. Tous les jours, sous prétexte du soin qu'elle prenait de ma santé et en même temps de la sienne, elle nous promenait deux heures, et le reste du temps, à part l'heure des repas, j'avais toute liberté dans ma chambre.

J'en usais en restant seule.

Depuis que l'idée m'était venue que Julie avait pu me trahir, je la détestais autant que je puis détester, ce qui n'est pas bien fort ; et, pour ne pas voir une créature qui m'était désagréable et à laquelle je ne voulais pas faire la peine de la renvoyer, je lui interdisais l'entrée de ma chambre.

Ma tante était abonnée au Moniteur. Je dévorais tous les jours le journal dans l'espérance d'y trouver ton nom. Deux ou trois fois mon espérance fut accomplie. D'abord je vis ton nom parmi les députés de l'Indre lors de l'appel nominal, puis je vis que tu avais été envoyé en mission près de Dumouriez, que tu lui avais servi de guide dans la forêt d'Argonne, enfin que tu avais rapporté à la Convention les drapeaux pris à Valmy.

Mais, huit ou dix jours après la bataille de Valmy, nous reçûmes une lettre du marquis, qui nous disait que les choses politiques n'allaient point tout à fait selon son esprit, et qu'il nous invitait à nous tenir prêtes à le rejoindre au premier avis que nous recevrions de lui.

Nous fîmes nos préparatifs de départ de manière à n'avoir qu'à nous mettre en route aussitôt que le marquis nous appellerait.

Nous le trouverions occupé au siège de Mayence.

Quoique l'on commençât à être sévère aux émigrations des hommes, qui emportaient un danger avec eux puisqu'ils n'émigraient que pour revenir combattre contre la France, on s'inquiétait assez peu des émigrations des femmes. Les autorités de Bourges, d'ailleurs, demeurées royalistes, nous munirent de tous les papiers nécessaires pour assurer notre voyage, et nous partîmes en poste dans notre petite voiture.

Nous gagnâmes la frontière et nous la traversâmes sans avoir couru un danger réel ; mais, un peu au-delà de Sarrelouis, nous trouvâmes des prisonniers émigrés que l'on ramenait à une forteresse ou à une citadelle pour les faire fusiller.

Nous poussâmes jusqu'à Kaiserlautern.

Là, nous apprîmes la prise de Mayence par le général Custine. Comme deux femmes à la recherche d'un frère et d'un père ne courront jamais un risque quelconque de la part d'un général français, nous poussâmes jusqu'à Oppenheim. Là, les nouvelles devinrent plus précises et en même temps plus inquiétantes.

Dans un des derniers combats qui avaient eu lieu quelques jours auparavant, un certain nombre d'émigrés avaient été pris, et, lorsque ma tante prononça le nom du marquis de Chazelay, celui qu'elle interrogeait lui dit qu'en effet il croyait avoir entendu ce nom-là. Au reste, les prisonniers avaient été conduits à Mayence, et, vivants ou morts, c'était là seulement que l'on pouvait avoir de leurs nouvelles.

Nous poussâmes jusqu'à Mayence. Aux portes, on nous arrêta.

Il nous fallut écrire au général Custine. Nous ne lui cachâmes rien ; nous lui dîmes qui nous étions et le but sacré qui nous ame-

nait à Mayence.

Un quart d'heure après, un de ses officiers d'ordonnance venait nous chercher.

— Ah ! mon bien-aimé Jacques, la nouvelle était terrible. Mon père, pris les armes à la main, avait été condamné et fusillé dans les vingt-quatre heures.

Je n'avais pas de puissantes raisons d'adorer un père qui m'avait abandonnée dans mon enfance et qui ne m'avait reprise que pour me briser le cœur. Cependant, au moment où j'appris l'horrible catastrophe, je le pleurai filialement.

Mais alors un incident complètement imprévu vint faire trêve à ma douleur. Le jeune officier que le général nous avait donné pour nous accompagner me demanda à m'entretenir d'une chose importante ; d'un regard, je sollicitai de ma tante la permission de l'écouter. Elle crut, comme il avait commandé le détachement exécutionnaire, qu'il avait à me transmettre de la part du marquis quelques recommandations suprêmes, et je le suivis dans un cabinet, tandis que ma tante se faisait donner, pour constater le décès, le procès-verbal de l'exécution.

Mais là, chose incroyable, de qui penses-tu que me parla cet inconnu ? De toi, mon bien-aimé Jacques. Tu étais venu deux jours avant à Mayence pour savoir si parmi les papiers trouvés sur mon père il n'y en aurait pas quelqu'un qui pût t'apprendre notre adresse, et non seulement tu avais appris que nous demeurions à Bourges, mais encore tu avais pu lire une lettre de moi, à toi adressée, soustraite par ma tante et envoyée par elle à son frère. Cette lettre, mon bien-aimé Jacques ! il me dit avec quels transports de joie tu l'avais lue ; que tu avais demandé à la

copier ; qu'il t'avait autorisé à la prendre en en laissant copie ; que, la copie faite, tu avais pris la lettre, tu l'avais baisée, tu l'avais mise sur ton cœur.

Mon Dieu ! que cette voix du sang est peu de chose, mon bien-aimé Jacques, abandonnée à elle-même ! que ces mots dits tout à coup, à propos d'un homme que l'on croyait étranger – c'est ton père ! – ont peu de puissance, puisqu'en face de cette tombe de mon père à peine refermée, ton nom prononcé, j'oubliai tout ! C'est que tu es mon véritable père, toi ! À part la vie matérielle, je te dois tout. Je suis ton enfant, je suis ton œuvre, je suis ta création ; et, avec tout cela, dans sa suprême bonté, Dieu a voulu que je pusse être autre chose.

Quand je sortis du cabinet où cet excellent jeune homme venait de m'apprendre ton passage, j'étais honteuse de moi. J'avais des larmes dans les yeux ; mais, larmes et sourires, tout était pour toi.

Oh ! que l'amour est bien ce que tu m'as dit, l'âme de la création tout entière, le fluide obstiné qui perpétue la vie, et qui, des parcelles de notre vie, fait l'éternité des êtres. Nous rêvons Dieu, nous sentons l'amour : l'amour ne serait-il pas le seul, l'unique, le vrai Dieu ?

Je cachai ma joie dans mon voile. Qu'eût dit la rigide chanoinesse en voyant ces fausses larmes et ce vrai sourire ?

Ansi je m'étais reprise à espérer. Depuis que nous avions été séparés, c'était la première fois que j'entendais parler de toi. Le fil de ma vie presque brisé se renouait, plus ardent que jamais, à l'amour et au bonheur.

Mais toi, de ton côté, qu'allais-tu faire, pauvre bien-aimé ? courir après une nouvelle déception. Je te voyais reprenant la poste dans l'espoir de me retrouver à Bourges, te penchant en avant, pressant le postillon et arrivant dans notre sombre rue, en face de notre triste maison, pour trouver la maison fermée et apprendre mon départ.

Mais, n'importe ! Je me disais, égoïste que j'étais, que toutes ces secousses-là feraient revivre ton amour comme celle que je venais de recevoir avait galvanisé le mien.

Le reste de la journée fut consacré à une visite à la tombe du marquis. Là, je retrouvai des larmes. Le général nous permit de mettre une pierre sur la fosse, avec le nom de celui qu'elle recouvrait.

Mademoiselle de Chazelay s'obstinait à vouloir mettre dessus : Mort pour son roi. Mais le général lui fit observer qu'une pareille inscription ferait mettre avant vingt-quatre heures la pierre en morceaux par les soldats de la République.

Nous quittâmes Mayence dans la même nuit et nous prîmes la route de Vienne. C'était là que mademoiselle de Chazelay voulait fixer sa résidence. Elle avait une douzaine de mille francs en or avec elle. Il ne fallait plus compter sur autre chose. Toute notre fortune était là.

Il était évident que la République héritait des biens du marquis de Chazelay, émigré pris les armes à la main et fusillé.

Nous partîmes donc pour Vienne, mais nous cessâmes de voyager en poste. Nous prîmes nos places à une diligence, et je priai tant qu'on laissa mon pauvre Scipion monter avec nous.

Scipion, c'était le dictionnaire de ma vie passée.

Nous arrivâmes à Vienne, et nous descendîmes d'abord dans le plus beau quartier de la ville, à l'Agneau d'or.

Ma tante confia au maître de la maison qu'elle désirait louer une petite maison dans un quartier calme et retiré. Trois jours après, une vieille dame venait nous prendre en voiture et nous conduisait à la place de l'Empereur-Joseph, où elle avait une petite maison garnie.

Cette petite maison nous convenait sous tous les rapports. La propriétaire en voulait cent louis par an. Ma tante, après longue discussion, l'obtint à deux mille francs, avec faculté de renouveler le bail d'année en année tant qu'il lui plairait.

À la fin de chaque année, elle pouvait résilier, mais, l'année commencée, elle devait payer l'année entière.

Nous nous installâmes à Josephplatz.

Aussitôt installée, comme je n'avais plus de femme de chambre pour m'espionner, – ma tante avait jugé que nous pouvions nous servir seules, et que par conséquent cette dépense était inutile, – comme je n'avais plus de femme de chambre pour m'espionner, je t'écrivis une longue lettre et je la mis moi-même à la poste.

Ni celle-là ni les trois autres que j'écrivis n'obtinrent de réponse.

Je me désespérai. M'avais-tu donc oubliée ? Cela me semblait impossible.

Hélas ! depuis j'ai réfléchi.

Il y avait une double raison pour que mes pauvres lettres ne t'arrivassent point.

Ne sachant point ton adresse, je t'écrivais :

« À monsieur Jacques Mérey, député du département de l'Indre à la Convention. »

J'ignorais les défiances du gouvernement autrichien. Mes lettres étaient décachetées et lues.

Puis celui qui était chargé de ce triste office de lire les lettres ne jugeait pas à propos de recacheter mes lettres et de leur faire suivre leur cours.

C'est si peu important pour un indifférent des lettres d'amour !

J'eusse donné la moitié de mon sang pour une lettre de toi !

Et, en supposant même que mes lettres eussent été remises à la poste, est-ce que la police française eût fait parvenir à monsieurJacques Mérey, député à la Convention, des lettres de Vienne ?

Cette appellation de monsieur, complètement abolie à Paris, sentait son aristocratie d'une lieue.

J'étais bien malheureuse lorsque ces observations que je fais ici me furent faites par un vieux savant, notre voisin, avec la femme duquel ma tante allait faire parfois sa partie de whist.

Une chose qui te fera rire, mon cher Jacques, c'est que ce vieux savant aimait à causer avec moi, disait-il, parce que j'étais savante.

Moi savante ! Hélas la chose que j'eusse dû savoir avant tout c'est que, pour que mes lettres t'arrivassent, il ne fallait pas écrire à monsieur Mérey, mais au citoyen Mérey.

Une fois que j'eus trouvé la cause de ton silence, mon Jacques, bien loin de t'en vouloir, je t'en aimai davantage. Mais ce n'était pas le tout de t'aimer de mon côté, je voulais que tu m'aimasses du tien.

Or, ce point de la cause de ton silence éclairci, tu m'aimais toujours ; que m'importait le reste. Ton amour n'était-il pas tout pour moi.

q

9·3 3

La vie que nous menions, ma tante et moi, à Vienne, ressemblait beaucoup à celle que nous menions à Bourges.
Nous avions pris une femme pour nous servir ; c'était une vieille Française, dont le mari, domestique d'un attaché d'ambassade, était mort à Vienne.

Tant qu'il y avait eu ambassade française à Vienne, l'ancien maître du mari de Thérèse avait aidé la veuve ; mais, depuis la guerre avec l'Autriche, l'ambassadeur français avait pris ses passeports, et Thérèse s'était mise à faire les ménages de ses compatriotes émigrés.

Depuis la mort de mon père, ma tante, tombée dans une espèce de spleen, ne s'occupait plus ou paraissait ne plus s'occuper

de nos amours.

J'étais libre, j'avais ma chambre à moi ; j'y demeurais seule tant que je voulais, et j'avais tout le temps de t'écrire.

Pendant le premier mois de mon arrivée, je t'écrivis toutes les semaines ; seulement, ma tristesse était profonde de voir que, quoique je t'adjurasse, au nom des plus douces heures de notre amour, de me répondre, tu ne me répondais pas ; cette fois, je ne pouvais pas même concevoir l'idée que mes lettres étaient détournées, puisque deux ou trois fois j'avais mis mes lettres moi-même à la poste.

Vers le troisième mois de notre séjour à Vienne, j'eus une grande douleur : mon pauvre Scipion s'en allait mourant de vieillesse.

C'était avec toi le seul être qui m'eût véritablement aimée ; et lui qui t'avait quitté volontairement pour me suivre quand le marquis m'avait enlevée, lui qui était venu avec moi en exil, ne m'aimait-il pas mieux que toi dont le silence incompréhensible accusait l'oubli ?

Si ton silence venait de ta fierté blessée, je le comprenais encore tant que le marquis vivait ; mais, le marquis mort, tu n'avais plus aucun motif pour ne pas m'écrire ; d'ailleurs, ne savais-je point par l'officier d'ordonnance au général Custine que tu m'aimais toujours ?

N'avais-je pas pleuré de joie quand il m'avait raconté tes transports de joie à la lecture de ma lettre ? Je me dis que sans doute certaine partie de mon cerveau n'avait pas été suffisamment développée par toi, que le temps t'avait manqué pour ache-

ver mon entière création ; que de cette partie incomplète venait le trouble dans lequel je me perdais.

Scipion ne me quittait plus d'un pas ; on eût dit que la puissance de son attachement pour moi lui avait inspiré la révélation de sa mort prochaine.

Et moi, en le voyant s'affaiblir de jour en jour, je le regardais tristement. Scipion, c'était le catalogue de toute ma vie. Avant que personne m'aimât, il m'aimait ; quand je n'étais qu'une masse inerte, il me réchauffait ; quand j'étais impuissante à percevoir moralement, je le percevais physiquement. Il fut, quand la vue me fut donnée, le premier être que je vis, et quand peu à peu je reçus le mouvement, il fut mon premier moyen de locomotion ; à tous mes souvenirs de toi, il est mêlé, et ce fut à travers lui en quelque sorte que j'arrivai à toi. Depuis que nous sommes séparés, pour parler de toi je n'ai que lui ; et aujourd'hui que la mort s'approche, que son regard trouble m'entrevoit à peine, si je lui demande où est notre maître bien-aimé à tous deux, il comprend de qui il est question, et, par de douces plaintes arrachées à ton nom, il semble me dire : « Pas plus que toi je ne sais où il est, mais, comme toi, tu vois bien que je le pleure. »

Les journaux français sont défendus ici ; mais comme, grâce à toi, l'allemand est devenu pour moi une seconde langue maternelle, je lis les journaux allemands. J'ai vu ton vote dans le procès de ce malheureux roi dont nous ne nous étions jamais occupés ensemble, dont nous avions parlé deux ou trois fois à peine, dont j'ignorais presque l'existence. Quand, au nom de la patrie, on est venu te chercher pour lutter contre son pouvoir expirant, tu n'as pas voulu voter la peine de mort, cœur miséricordieux, et tu t'es exposé aux murmures et peut-être à la vengeance de toute l'As-

semblée pour rester fidèle, non pas dans ta foi, – car je sais ce que tu pensais, – mais dans ton humanité.

Tu n'as aucune idée de la façon dont on s'illusionne ici. Tous les émigrés passent ici, et dans leur nombre immense nous voyons quelques-uns parlant de leur retour en France comme d'une chose prochaine et sûre ; selon eux, la mort du roi, loin de gâter les affaires de l'émigration, les rend meilleures ; si la tête du roi tombe, disent-ils, toute l'Europe se soulèvera, et il me semble impossible que la France résiste à toute l'Europe, quoique je désire bien rentrer en France, puisque rentrer en France ce sera me rapprocher de toi. Je ne voudrais pas rentrer à ce prix, il me semble que c'est une impiété d'espérer une pareille chose.

Inutile de te dire que ma tante est au nombre de ceux qui espèrent rentrer en France de cette façon.

Si je n'étais pas si triste, mon bien-aimé Jacques, je rirais des étonnements que causent à ma tante les preuves successives et inattendues de l'éducation que tu m'as donnée.

D'abord, en arrivant en Allemagne, sa grande inquiétude était de savoir comment elle se ferait comprendre, lorsque tout à coup elle me vit parler couramment allemand avec les postillons et les aubergistes.

Premier étonnement.

Il y a huit ou dix jours, nous avons visité les serres du palais, qui sont fort belles. Le jardinier, justement, est Français, et, reconnaissant en moi une compatriote, il voulut me faire lui-même les honneurs de son royaume.

Aux premiers mots que nous échangeâmes, il vit que je n'étais point tout à fait étrangère à la botanique. Alors il me fit visiter ses orchidées les plus curieuses ; il en avait de magnifiques, dont les fleurs imitaient des insectes, des papillons, des casques ; puis, voyant que je m'intéressais surtout aux choses mystérieuses de la nature, il me fit voir sa collection d'hybrides.

Mais l'excellent homme ne connaissait pas les hybrides naturelles, fruit et résultat d'un accident quelconque de la nature ; il ne savait point en faire artificiellement en enlevant les étamines d'une fleur avant sa fécondation et en apportant sur le pistil le pollen d'une autre espèce.

Il se plaignait aussi que ses hybrides, quoique fécondes, retournassent spontanément à la tige maternelle, c'est-à-dire à l'atavisme. Je lui indiquai alors le moyen de combattre ce retour, en redoublant dans les générations subséquentes une nouvelle aspersion du pollen paternel.

Le jardinier était dans le ravissement ; il m'écoutait comme il eût écouté Kœlrenter lui-même. Quant à ma tante, tu comprends, mon bien-aimé, elle qui est arrivée à l'âge de soixante-neuf ans sans savoir distinguer une anémone d'une tubéreuse, elle était stupéfaite.

Mais ce fut bien pis lorsque, hier, à propos de mon pauvre Scipion, qui sera mort demain, je me pris avec le confesseur de ma tante, vieux prêtre français non assermenté, d'une discussion sur l'âme des hommes et sur celle des animaux, et lorsque j'avançai que c'était l'orgueil humain qui avait converti en âme l'intelligence humaine plus perfectionnée grâce à la quantité de matière cérébrale plus considérable contenue dans le crâne humain que

dans le crâne des animaux, et que j'attribuai à chaque animal une âme en harmonie avec son intelligence. J'essayai vainement de faire comprendre que la nature n'était rien autre chose dans son éternelle palpitation que cette chaîne générale des êtres, que la sève de l'arbre était le sang de l'homme, et que la moindre plante, à un degré inférieur, avait sa vie sensitive à des degrés de plus en plus supérieurs, comme le mollusque, comme l'insecte, comme le reptile, comme le poisson, comme le mammifère, comme l'homme enfin.

Le prêtre m'accusa de panthéisme, et ma tante, qui ne savait pas ce que c'était que le panthéisme, déclara simplement que j'étais une athée.

Comment se fait-il, ô mon cher maître, comment se fait-il, mon Jacques bien-aimé, que ce soit nous qui voyons Dieu en toutes choses dans les mondes qui roulent au-dessus de nos têtes, dans l'air que nous respirons, dans l'océan que ne peut embrasser notre regard, dans le peuplier qui plie au vent, dans la fleur qui s'ouvre au soleil, dans la goutte de rosée que secoue l'aurore, dans l'infiniment petit, dans le visible et dans l'invisible, dans le temps et dans l'éternité, comment se fait-il que ce soit nous qu'on accuse d'être des athées, c'est-à-dire de ne pas croire en Dieu ?

Notre pauvre Scipion est mort ce matin. Il en sait maintenant autant que nous en saurons un jour sur le grand secret que le tombeau ne révélera jamais, du moment où il n'a pas répondu à la sublime interrogation de Shakespeare.

Ce matin, ne le voyant pas entrer lorsque l'on ouvrit la porte de ma chambre, je me doutai ou qu'il était mort, ou qu'il était

trop malade pour venir jusqu'à moi.

J'allai donc jusqu'à sa niche.

Il était vivant encore, mais trop faible déjà pour marcher. Son œil était fixé sur la porte par laquelle il s'attendait à me voir paraître.

En m'apercevant, son œil s'anima. Il fit entendre un petit cri de joie, sa queue s'agita, il sortit à moitié de sa niche.

Je pris un tabouret et vins m'asseoir près de lui, et, voyant qu'il faisait effort, je lui pris la tête et la posai sur mon pied.

C'était cela qu'il voulait.

Une fois là, l'œil fixé sur moi, de temps en temps détournant son regard pour le plonger dans le lointain, comme s'il te cherchait, mais le ramenant aussitôt vers moi, il ne s'occupa plus qu'à mourir.

En vérité, celui qui donne une âme à l'assassin sans pitié qui égorge pour quarante sous des femmes et des enfants à la porte d'une prison, et la refuse à ce noble animal qui, pareil au pécheur privilégié de l'Écriture, après avoir fait le mal s'est repenti de l'avoir fait, et a consacré le reste de sa vie au bien et à l'amour, celui-là me semble non seulement hors de raison, mais hors d'intelligence.

Mon bien-aimé Jacques, le jour où tu liras ces lignes, si tu les lis jamais, et que tu te reporteras à leur date, 23 janvier 1793, tu me trouveras sans doute bien enfantine de m'absorber dans la contemplation d'un chien qui meurt au moment même où tu te trouves, toi, en face de l'échafaud d'un roi, au milieu des débris

d'un trône qui croule. Mais tout est relatif : l'amour qu'on porte à son roi, c'est-à-dire à un homme que l'on n'a jamais vu, à qui l'on n'a jamais parlé, est une convention sociale, une affaire d'éducation, tandis que l'amitié que je porte à la pauvre bête qui agonise là sous mes yeux en pensant à moi dans la mesure de son intelligence, est un sentiment presque égal, en supposant même que Scipion n'ait pas été longtemps mon supérieur.

Quant à ce trône qui croule, il tombe sous la mine incessante de huit siècles de despotisme, sous la parole de tous les grands philosophes et de tous les esprits sublimes de notre temps, et ses débris, symboles de haine et de vengeance, essaient, en roulant vers l'abîme, d'entraîner avec eux tout ce qu'il y a de courageux, de loyal et de patriotique dans notre époque.

Notre pauvre Scipion est mort.

Un dernier frémissement d'agonie a parcouru tout son corps, ses yeux se sont fermés, il a poussé un faible gémissement, et tout a été fini pour lui.

Ô mort ! ô éternité ! n'est-ce pas que tu es la même pour tous les êtres créés, ou du moins pour tous ceux dont les cœurs ont battu, pour tous ceux qui ont souffert, pour tous ceux qui ont aimé.

Scipion est enterré dans le jardin, et sur la pierre qui le couvre j'ai gravé le seul mot : Fidelis.

†

Là, malgré lui, Jacques Mérey s'arrêta. Cet homme qui avait vu tant de grands événements d'un œil sec, avait senti malgré lui

les pleurs obscurcir son regard ; une larme d'Éva avait laissé sa trace sur le manuscrit ; une larme de Jacques tomba près d'elle.

Puis il regarda tristement le lit où elle avait couché, la chaise où elle s'était assise, la table où elle avait mangé, fit plusieurs tours dans la chambre, vint s'asseoir sur son fauteuil, reprit son manuscrit, et se remit à lire.

Mais il y avait une grande lacune entre l'endroit où il était arrivé et celui où le récit continuait.

Il reprenait à la date du 26 mai 1793.

†

Je pars pour la France demain soir. C'est le premier usage que je fais de ma liberté. Je ne crois pas courir aucun danger, et, si j'en cours, je les braverai joyeusement en pensant que c'est pour toi que je les brave.

Ma pauvre tante est morte hier d'une apoplexie foudroyante. Elle faisait son whist avec deux vieilles dames et son directeur ; c'était à son tour à jouer, elle tenait les cartes et ne jouait pas.

— Jouez donc, lui dit son partner.

Mais, au lieu de jouer, elle poussa un soupir et se renversa dans son fauteuil.

Elle était morte.

Quel bonheur, le 4 juin au plus tard, je serai dans tes bras, car je ne puis croire que tu m'aies oubliée !

Tu trouveras peut-être étonnant que je n'aie pas une parole de regret pour la pauvre vieille fille que nous conduirons demain à

sa dernière demeure, quand j'ai employé six pages à te parler de la mort et de l'agonie de mon chien ; mais, que veux-tu, je suis l'enfant de la nature, je ne sais pleurer que ce que je regrette, et je ne puis, en conscience, regretter une parente que je n'ai connue que comme ma geôlière.

Voici l'épitaphe que j'ai composée pour elle et dont son orgueil héraldique serait satisfait, je crois, si elle pouvait la lire :

Cygit

très haute et très puissante demoiselle

Claude-Lorraine-Anastasie-Louise-Adélaïde

de Chazelay,

de son vivant chanoinesse et supérieure

des dames augustines de Bourges.

Le vent des révolutions l'a emportée sur la terre étrangère où elle est morte le XXV mai 1793.

Priez le Seigneur pour son âme.

Au revoir, mon bien-aimé, la première fois que je te diraije t'aime, ce sera de vive voix !

†

— Oh ! la malheureuse enfant ! s'écria Jacques Mérey en laissant tomber le manuscrit ; elle sera arrivée le surlendemain du jour où j'aurai quitté Paris !...

Mais comme l'intérêt croissait pour lui, il le ramassa avec un soupir et en reprit avidement la lecture.

q

9.4 4

Oh ! décidément, j'étais maudite avant ma naissance, et la malédiction écartée un instant par toi est retombée plus pesante sur ma tête.
J'arrive à Paris. Je m'arrête à l'hôtel même de la diligence. Je dépose mes malles dans ma chambre. Je cours à la Convention, je me précipite dans une tribune, je te cherche des yeux parmi les députés, je ne te vois pas ; je demande où sont les girondins.

On me montre des bancs vides.

— C'est là qu'ils étaient, me dit-on.

— Qu'ils étaient ?…

— Arrêtés ! prisonniers ! en fuite !

Je redescends avec l'intention d'interroger un député dont la physionomie m'inspirera quelque confiance.

Je croise un représentant dans le corridor ; au moment où je le croise, une voix appelle : « Camille ! »

Il se retourne.

— Citoyen, lui dis-je, on vient de vous appeler Camille.

— Oui, citoyenne, c'est mon nom de baptême.

— Seriez-vous le citoyen Camille Desmoulins, par hasard ?

— Trop heureux si je pouvais vous être bon à quelque chose.

— Vous avez connu le représentant Jacques Mérey ? lui demandai-je vivement.

— Quoiqu'il fût d'un parti opposé au mien, nous étions amis.

— Pouvez-vous me dire où il est ?

— Savez-vous s'il est arrêté ou en fuite ?

— Je ne savais pas même, il y a dix minutes, qu'il fût proscrit. J'arrive de Vienne. Je suis sa fiancée. Je l'aime !

— Ah ! pauvre enfant ! Vous avez été chez lui ?

— Il y a huit mois que nous sommes séparés sans nouvelles l'un de l'autre, je ne sais pas même où il demeurait.

— Je le sais, moi. Voulez-vous prendre mon bras ? nous irons à son hôtel ; peut-être le propriétaire pourra-t-il nous donner des renseignements ; il saura du moins s'il a été arrêté chez lui.

— Ah ! vous me sauvez la vie ! Allons.

Je pris le bras de Camille, nous traversâmes la place du Carrousel, nous entrâmes à l'hôtel de Nantes.

Nous demandâmes le propriétaire, Camille Desmoulins se nomma ; on nous introduisit dans un petit cabinet dont le propriétaire referma avec soin la porte.

— Citoyen, lui dit Camille, tu logeais ici un député qui était mon ami à moi et le fiancé de la citoyenne.

— Le citoyen Jacques Mérey, dis-je vivement.

— Oui, à l'entresol ; mais, depuis le 2 juin, il a disparu.

— Écoute, dit Desmoulins, nous ne sommes ni de la police, ni de la Commune, ni partisans du citoyen Marat, par conséquent tu peux te fier à nous.

— Je le ferais bien volontiers, dit le propriétaire, mais j'ignore complètement ce que le citoyen Mérey est devenu. Le soir du 2 juin, un gendarme est venu pour l'arrêter, et, voyant qu'il n'y était pas, il est resté dans sa chambre, en l'attendant toute la journée d'avant-hier et d'hier ; mais, voyant qu'il faisait une faction inutile, il est parti.

— Depuis quand n'avez-vous pas revu Jacques Mérey ?

— Depuis le 2 juin au matin. Il est sorti, comme d'habitude, pour aller à la Convention nationale.

— Je l'ai vu à son banc jusqu'à quatre heures, dit Camille.

— Et il n'a pas reparu chez vous ? demanda Éva.

— Je ne l'ai pas revu.

— Si l'on vous en croyait, dit Éva, il serait parti sans vous payer, ce qui n'est pas probable.

— Le citoyen Jacques Mérey payait tous les jours sa dépense et son loyer de la veille, prévoyant justement le cas où viendrait le moment de fuir sans perdre une minute.

— Un homme qui prend ces précautions-là, dit Camille, ne les prend pas pour se laisser arrêter. Il se sera probablement dirigé vers Caen avec les autres proscrits.

— Avec lequel de ses amis de la Gironde était-il particulièrement lié ?

— Avec Vergniaud, dit le maître de l'hôtel, c'est celui que j'ai vu venir le visiter le plus souvent.

— Vergniaud doit être arrêté, dit Camille ; Vergniaud est trop paresseux pour avoir essayé de fuir.

— Comment s'assurer s'il est ou s'il n'est pas arrêté ?

— C'est bien facile, dit Camille.

— Comment cela ?

— Julie Candeille doit le savoir.

— Qu'est-ce que Julie Candeille ?

— C'est une charmante actrice du Théâtre-Français qui a fait avec Vergniaud la Belle Fermière.

— Mais mademoiselle Julie Candeille craindra probablement de se compromettre.

— Oh ! pauvre fille, elle passerait dans le feu pour lui.

— Mais de compromettre Vergniaud.

— Je lui ferai cette simple question : « Est-il ou n'est-il pas arrêté ? » Elle me répondra oui ou non, je ne vois rien là-dedans qui puisse le compromettre.

— Allons chez mademoiselle Candeille.

Le propriétaire de l'hôtel appela un fiacre, nous montâmes dedans, Camille lui donna l'adresse de l'actrice. Cinq minutes après,

il s'arrêtait devant le n° 12 de la rue Bourbon-Villeneuve.

— Montez-vous avec moi, demanda Camille, ou demeurez-vous à m'attendre ? Si rapide que je sois, je vous préviens que vous trouverez le temps long.

— Je monte avec vous. Mais ma présence ne l'inquiétera-t-elle point ?

— Vous m'attendrez dans l'antichambre, dit Camille. Si je suis trop longtemps à revenir, vous ferez l'inconvenance d'entrer.

Nous montâmes rapidement un élégant escalier. Camille sonna. La femme de chambre vint ouvrir.

— Oh ! s'écria-t-elle avant que Camille eût même ouvert la bouche ; mademoiselle a défendu sa porte ; elle a fait prévenir au Théâtre-Français qu'elle ne jouerait pas. Mademoiselle ne peut pas recevoir.

— Ma belle Marton, fit Camille sans s'inquiéter de la réponse, dites tout simplement à mademoiselle Candeille : Le citoyen Camille.

La femme de chambre entra, et, presque aussitôt, on entendit retentir ces mots :

— Oh ! si c'est Camille, qu'il entre, qu'il entre !

Camille me fit un signe et passa dans la chambre de mademoiselle Candeille. Cinq minutes après, on m'appela.

Elle était au lit, les yeux rougis de larmes ; mais, comme la coquetterie ne perd jamais ses droits chez la femme, elle y était dans un négligé charmant.

Jamais on n'avait mieux pris ses aises et ses avantages pour pleurer.

— Mademoiselle, me dit la belle artiste, j'apprends que nous souffrons des mêmes craintes, et que la souffrance nous rend sœurs ; quoique bien malheureuse moi-même, puis-je quelque chose pour vous ; alors ce sera un allégement à mes douleurs.

Et elle me fit signe de venir m'asseoir sur son lit. J'y allai, elle me prit les deux mains.

— Et maintenant, parlez, dit-elle.

— Hélas ! lui dis-je, je n'ai qu'une chose à vous demander. Il paraît que l'homme que j'aime était lié d'amitié avec l'homme que vous aimez ; sont-ils arrêtés ensemble, ont-ils fui ensemble ; en me donnant des nouvelles de l'un, pouvez-vous me donner des nouvelles de l'autre ? L'homme que j'aime se nomme Jacques Mérey.

— Je le connais, madame ; il m'a été présenté par Vergniaud comme un des hommes les plus distingués du parti. Le 1er juin, c'est-à-dire il y a quatre jours, il assista à la dernière séance où les girondins décidèrent de se retirer en province et de soulever les départements.

— Croyez-vous que Jacques ait adopté ce parti ? Dans ce cas, je saurais presque où le retrouver.

— Je ne crois pas, car dans la discussion il a été d'un avis contraire ; il a déclaré qu'il ne se croyait pas le droit de se faire à l'extérieur l'allié de l'Autriche, à l'intérieur celui de la Vendée. Cet avis a été aussi celui de Vergniaud.

— Et depuis lors vous n'avez aucune nouvelle ?

— Aucune. Je m'attends seulement à apprendre d'un moment à l'autre que Vergniaud est arrêté.

Et mademoiselle Candeille porta à ses yeux, d'où coulaient de véritables larmes, un mouchoir de batiste brodé et parfumé.

— D'après ce que j'entends et d'après ce que je vois, ce qu'il y a de mieux à faire, dit Camille Desmoulins, c'est que mademoiselle – et il m'indiqua du regard – prenne un logement bien retiré, pour ne point fixer les yeux sur elle. Comme fille d'émigré, comme fiancée d'un girondin, sa présence ne me paraît pas sans danger à Paris, et le tribunal révolutionnaire en a bientôt fini avec ceux qu'il soupçonne, et surtout avec ceux qu'il ne soupçonne pas. Moi, pendant qu'elle se tiendra bien tranquille, j'irai aux informations, et Lucile ou moi lui porterons des nouvelles.

Je regardai mademoiselle Candeille en l'interrogeant des yeux.

— C'est en effet ce qu'il y a de plus raisonnable à faire, à mon avis du moins, dit-elle ; si je vois Vergniaud, ce dont je doute, non point que j'ignore où il est, mais la police doit avoir les yeux sur moi, et la conviction que j'en ai m'impose la plus grande circonspection ; si je vois Vergniaud, je l'interrogerai, et, si j'apprends quelque chose, vous le saurez aussitôt, mon cher Camille ; comptez sur moi dans la mesure de mes forces, ma jeune et belle amie, continua-t-elle en se tournant de mon côté. Notre cause est la même. Pour être née dans les larmes, notre amitié, je l'espère, n'en sera pas moins durable.

Et, m'embrassant une dernière fois, elle se laissa retomber dans une pose pleine de grâce sur son oreiller.

— Que décidez-vous ? demanda Camille quand nous fûmes remontés dans notre fiacre.

— Je suivrai votre avis, lui répondis-je.

— Eh bien ! alors, ne perdons point de temps à le mettre à exécution. Je connais, rue des Grès, un petit appartement qui, je l'espère, vous conviendra à merveille ; prenez vos malles à la diligence et allons le voir.

— Mais s'il ne me convient pas ?

— Nous en chercherons un autre et nous ne descendrons pas du fiacre que nous ne l'ayons trouvé. Dieu merci, les logements ne manquent point à Paris à cette heure.

Le logement de la rue des Grès me convenait à merveille : c'étaient deux petites chambres et un cabinet très propres, sur une cour ; je m'y installai séance tenante.

Deux heures après, j'avais la visite de Lucile ; elle venait se mettre à ma disposition.

Le seul service que j'eusse à réclamer d'elle, c'était de me trouver une femme de chambre sur laquelle je pusse compter. Le même soir, elle m'envoya une paysanne d'Arcis-sur-Aube, dont la mère était sœur de lait de Danton ; elle était venue à Paris se recommandant de lui ; mais Danton était à Sèvres, tout entier à ses nouvelles amours. Le gladiateur prenait des forces pour les luttes futures.

Camille l'avait remplacé près de sa compatriote, et il la plaçait près de moi.

Comme elle s'appelait Marie de son nom de baptême, et Le Roy de son nom de famille, on avait cru par précaution, en l'envoyant à Paris, devoir changer ces deux noms : elle s'appelait Jacinthe Pommier.

Ces deux noms d'une innocence incontestable avaient remplacé les deux noms que les circonstances incriminaient.

C'était une bonne fille dont je n'eus jamais qu'à me louer.

Quelques jours après, Camille vint me voir. Il avait des nouvelles de Caen. Il savait que Guadet, Gensonné, Péthion, Barbaroux et deux ou trois autres proscrits avaient trouvé asile dans cette ville ; mais Jacques Mérey n'était point avec eux.

Quelques jours après, Jacinthe m'annonça Danton. Il était enfin revenu à Paris. Je savais qu'il avait été le meilleur ami de Jacques, et Camille Desmoulins m'avait même dit qu'il lui avait offert un asile qu'il avait refusé.

Je courus ouvrir moi-même la porte de la chambre où je me tenais d'habitude, mais, si bien que je fusse prévenue de cette laideur léonine de Danton, je fis un pas en arrière.

— Bon, dit-il en riant, c'est encore un tour de ma figure.

Et comme je voulais m'excuser :

— N'en faites rien, me dit-il, j'y suis habitué.

Puis, en prenant la chaise que je lui offrais :

— Savez-vous, me dit-il, ce qui m'a rendu athée ? c'est ma laideur. Je me suis dit que si Dieu entrait pour quelque chose, ne fût-ce que comme conseil, dans la composition de la race hu-

maine, il y aurait trop d'injustice à vous faire, vous, si belle, et moi, si laid. Non, j'aime mieux mettre cela sur le compte du hasard, c'est-à-dire de la manière inintelligente qui produit sans s'occuper de la production. Et quand on pense qu'il y a un homme plus laid que moi encore, c'est Marat ; connaissez-vous Marat ?

— Non, citoyen ; je ne l'ai jamais vu.

— Voyez-le, et je vous réponds qu'après vous me recevrez sans broncher.

— Mais je vous jure, citoyen… lui dis-je en rougissant.

— Ne parlons plus de cela, parlons de Jacques Mérey.

— Vous venez m'en donner des nouvelles ! m'écriai-je en lui pressant les mains.

— Ah ! voilà que j'embellis, dit en riant Danton.

— Je vous en supplie, citoyen, dites-m'en ce que vous savez

— Je n'en sais rien, sinon qu'il vous aime comme un fou, et il a, ma foi ! bien raison, il n'y a rien de bon que l'amour. Tel que vous me voyez, et avec cette figure-là, je suis amoureux, amoureux de ma femme, que je viens d'épouser. Un ange comme vous, pas si belle que vous, mais digne cependant de porter avec vous la queue de la robe de la Vierge. Vous savez que pour me marier j'ai reconnu tout cela, la Vierge, le Saint-Esprit, Dieu le père, la sainte Trinité, tout le bataclan. Je me suis confessé des pieds à la tête. Si Marat savait cela, il y aurait de quoi me faire couper le cou ; mais vous ne le lui direz point, n'est-ce pas, et en échange je vous dirai que probablement, à cette heure, s'il est parvenu à ga-

gner la frontière, Jacques Mérey bouleverse Vienne pour vous trouver.

— Mais qui lui a dit que j'étais à Vienne ?

— Moi. Josephplatz, maison n° 11. Était-ce bien cela ?

— Oh ! oui, mon Dieu !

— Eh bien ! si vous aviez eu la patience de l'attendre, il est probable qu'à l'heure qu'il est il vous serrerait contre son cœur.

— Pour l'amour du ciel ! citoyen Danton, m'écriai-je, mettez un peu d'ordre dans ce que vous me dites ou vous me rendrez folle.

— Eh bien ! voyons, je ne demande pas mieux ; vous connaissez la catastrophe du 31 mai.

— Vous voulez parler de la proscription des girondins.

— Qui n'a eu lieu en réalité que le 2 juin, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! depuis longtemps Jacques m'avait confié son amour pour vous et m'avait prié de chercher à savoir où vous demeuriez. Il est inutile que je vous dise par quel moyen j'ai eu votre adresse ; le 30 mai, elle m'est arrivée ; de sorte que le 2 juin, en prenant congé de lui et en lui offrant un asile chez moi, qu'il m'a refusé sous prétexte qu'il en avait un plus sûr, mais en réalité, je crois, pour ne pas me compromettre, j'ai pu, pour dernier adieu, lui laisser dans la main : Josephplatz, 11, Vienne.

— Et alors il est parti ?

— Je le crois.

— Sauvé, alors ?

— N'ayez pas trop grande confiance sous ce rapport ; la Providence est bonne fille, mais elle a ses caprices ; dans tous les cas, nous n'avons aucune nouvelle de lui. Vous connaissez le proverbe : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

— Mais… ajoutai-je en hésitant.

— Parlez.

— Par le même moyen que vous vous êtes procuré l'adresse, pourra-t-on avoir des nouvelles ?

— Je l'espère.

— Que dois-je faire ?

— Ce que vous faisiez là-bas quand vous étiez là-bas et qu'il était ici : attendre.

— Attendre ; c'est bien long d'attendre.

— Quel âge avez-vous ?

— Pas encore dix-sept ans.

— Vous pouvez attendre un an ou deux, même trois, sans qu'il vous trouve trop vieille à son retour.

— Vous croyez donc que tout sera fini dans deux ou trois ans ?

— Dame ! quand il n'y aura plus personne à guillotiner, il faudra bien que cela finisse, et, du train dont nous y allons, la besogne marche.

— Mais lui…

— Oui, je comprends, il n'y a que lui qui vous inquiète.

— Vous espérez qu'il aura gagné la frontière ?

— Nous sommes aujourd'hui le 20 juin ; s'il était pris, on le saurait ; s'il était tué, et l'on ne se tue pas quand on aime, on le saurait encore. Il y a donc bien des chances pour qu'il ait gagné l'étranger. Je vais mettre ma police en campagne, et, aux premières nouvelles, vous me reverrez, à moins que…

Il se mit à rire.

— Monsieur Danton, lui dis-je, voulez-vous me laisser vous embrasser en récompense des bonnes nouvelles que vous m'avez apportées ?

— Moi ? fit-il tout étonné.

— Oui, vous.

Il approcha du mien son terrible visage, que j'embrassai sur les deux joues.

— Ah ! par ma foi ! dit-il, il faut que vous l'aimiez bien !

Et il sortit en riant.

Oh ! oui, je t'aime, mon bien-aimé, et je ferais bien autre chose que d'embrasser Danton pour te revoir.

Quelques jours plus tard, je vis entrer Danton.

Sa figure avait une expression remarquable de tristesse.

— Pauvre enfant ! dit-il, aujourd'hui vous ne m'embrasseriez pas…

Je restai debout, muette et pâlissante.

Puis, après un effort :

— Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, est-il mort ?

— Non ; mais il a quitté l'Europe. Il s'est embarqué à Stettin.

— Pour où ?

— Pour l'Amérique.

— Il ne court plus aucun risque alors.

— Excepté celui d'être nommé président des États-Unis.

Je poussai un grand soupir, et, tendant la main à Danton :

— Puisque je n'ai plus rien à craindre pour sa vie, tout est bien, lui dis-je. Aujourd'hui je ne vous embrasserai pas, c'est vous qui m'embrasserez.

Deux larmes lui vinrent aux yeux.

Ah ! mon bien-aimé Jacques, quel cœur il y a sous cette rude enveloppe !

q

9·5 5

O mon Jacques bien-aimé, je viens de voir une horrible chose qui me restera bien longtemps présente aux yeux et à la pensée !
Je t'ai dit que j'avais pris un petit logement rue des Grès.

La rue des Grès donne dans la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, qui donne elle-même dans la rue de l'École-de-Médecine.

Ce soir, comme Jacinthe venait de dresser la table et de servir mon souper, j'entendis un grand tapage dans la rue, et, au milieu des cris de haine et de colère qui montaient jusqu'à moi :

— Les girondins ! ce sont les girondins !

Je savais que Vergniaud et Valazé avaient été arrêtés. Je crus que de nouvelles arrestations venaient d'être faites, et, malgré ce que m'avait dit Danton, je te vis aux mains des gendarmes, traîné, mis en morceaux par le peuple. Je descendis comme une folle, je me précipitai dans la rue, et je courus où l'on courait.

Un immense rassemblement était formé en face d'une grande et triste maison n° 20 1 de la rue de l'École-de-Médecine, attenante à celle de la tourelle qui fait le coin de la rue.

Les cris furieux, les menaces sanglantes se croisaient ; les cris de meurtre, d'assassinat faisaient retentir l'air. Tous les yeux étaient fixés sur les fenêtres du premier étage ; mais les rideaux tirés avec soin empêchaient les regards curieux d'y pénétrer.

Tout à coup une des fenêtres s'ouvrit et une femme, pâle, échevelée, furieuse, tachée de sang, parut à la fenêtre en criant :

— Plus d'espoir, il est mort ! L'ami du peuple est mort ! Marat est mort !... Vengeance, vengeance !

— C'est Catherine Évrard, c'est madame Marat ! cria la foule.

Et elle voulut forcer la porte que gardaient deux sentinelles.

Au milieu de tout ce tumulte, j'entendis sonner l'heure, le timbre vibra sept fois.

Les sentinelles allaient être forcées quand le commissaire de police arriva, avec six hommes pris au prochain corps de garde.

Un perruquier parut près de cette malheureuse créature qui continuait de crier en se tordant les bras.

— Tenez, dit-il en brandissant le couteau ensanglanté, tenez, voilà le couteau avec lequel elle l'a tué !

— Ce sont les girondins ! cria la femme ; elle vient de Caen ! la malheureuse ! ce sont eux qui l'ont envoyée pour l'égorger !

Cependant, par la fenêtre ouverte, les regards avaient plongé, et des exclamations s'échappaient de la foule.

— Oh ! je le vois.

— Où ?

— Dans sa baignoire.

— Mort ?

— Oui, ses bras pendent ; il est tout rouge de sang !

Puis, comme des rafales de vent, passaient des bouffées de voix furieuses criant :

— Mort aux girondins ! Mort aux traîtres ! Mort aux amis de Dumouriez !

La foule devenait tellement compacte que je commençais à avoir peur d'être étouffée, et que, voyant qu'il n'était pas question de toi et que tu ne courais aucun danger, je cherchais une issue par où me retirer, lorsque je sentis une main qui se posait sur mon épaule.

Je me retournai et reconnus Danton.

— Que faites-vous dans une pareille foule, me dit-il, vous voulez donc être écrasée ?

— Non, lui dis-je tout bas, mais j'ai entendu crier : À mort les girondins ! j'ai eu peur, et je suis accourue.

— Est-il vraiment mort ? me demanda-t-il.

— Il paraît que oui. Cette femme a ouvert la fenêtre et a annoncé sa mort au peuple.

— C'est un grand événement que cette mort, dit Danton, et qui va nous replonger dans le sang.

— Mais il me semble qu'au contraire Marat ne demandait que cela.

— Non, il commençait à se lasser. D'autres vont venir qui prendront sa coupe vide et qu'il faudra abreuver à leur tour. Cette mort de Marat, voyez-vous, mon enfant, c'est notre mort à nous.

— Votre mort ! m'écriai-je.

— La mienne surtout. Cet homme était entre moi et Robespierre. Robespierre frappait sur lui quand il n'osait frapper sur

moi. J'en faisais autant de mon côté. Maintenant, plus de Marat, nous allons nous trouver en face, moi et l'incorruptible ; plus personne pour recevoir les coups. Il faudra que l'un de nous deux tombe, et, quel que soit celui de nous deux qui tombera, la République est finie. Vous reverrez Jacques Mérey plus tôt que je ne croyais, mon enfant ! En attendant, voulez-vous voir Marat ?

— Grand Dieu ! que me proposez-vous là ?

— Vous avez tort, c'est un spectacle curieux que vous ne reverrez jamais. On dit qu'il a été assassiné par une jeune fille de votre âge, aussi belle que vous.

— Une jeune fille ! m'écriai-je, impossible !

— Ne croyez-vous donc plus aux Judiths et aux Jahels ?

— Une jeune fille ! et quel motif a pu la porter à un pareil acte ?

— L'amour de la patrie ; elle a vu que la France avait donné sa démission, elle a pris la place de la France. Venez, vous dis-je, je vous promets que vous ne vous en repentirez pas.

— Mais comment entrerez-vous ?

— Comme entrent en ce moment Drouet, Chabot et Legendre ; j'entrerai comme député.

— Et moi, comment entrerai-je ?

— Vous entrerez comme étant au bras de Danton. Oh ! avant que nous tombions l'un ou l'autre, Robespierre ou moi, nous avons encore à grandir tous les deux.

Danton fit un mouvement pour m'entraîner. Je frissonnai de tout mon corps.

— Oh ! jamais ! lui dis-je.

— Et moi, reprit-il, je veux que vous racontiez ce spectacle à votre, ou plutôt à notre ami, quand Robespierre et moi ne serons plus pour le lui raconter.

Je me laissai entraîner, j'étais prise d'une irrésistible curiosité. Et cependant, à la porte, je fis un mouvement pour échapper à mon conducteur.

— Bon, dit Danton en riant, quand ce ne serait que pour vous assurer qu'il y a, – je me trompe, – qu'il y a eu au monde des hommes encore plus laids que moi !

Je me laissai entraîner. Je savais que ce que j'allais voir serait hideux ; mais l'horrible a son vertige, l'horrible m'attirait.

Je montai dix-sept degrés, de ces escaliers moitié bois moitié brique, avec une grosse rampe carrée ; puis nous nous trouvâmes sur le palier.

Deux soldats gardaient la porte de l'appartement. Nous traversâmes une première chambre, où avaient pénétré quelques curieux, chambre donnant par un dégagement sur des pièces obscures donnant sur la cour, et où l'on composait et pliait le journal.

— Tout droit, tout droit, me dit Danton, ça, c'est le domaine du prote et des ouvriers.

De la première chambre, nous passâmes dans un petit salon, non seulement fort propre, mais fort coquet, qu'on était tout

étonné de trouver chez Marat ; il est vrai que ce salon n'était pas chez Marat, Marat n'avait point de chez lui ; ce salon était à la pauvre créature qui lui donnait un asile. Cet homme de sang et de ténèbres, ce sombre oiseau de l'émeute qui ne faisait que glapir la mort sur tous les tons, tant Dieu est bon, tant la nature est immense, cet homme avait trouvé une femme qui l'aimait.

C'était elle qui avait ouvert la fenêtre pour crier malédiction sur son assassin.

Ce n'était point encore dans le salon qu'était Marat.

Dans le salon, étaient les familiers de la maison, les protes, les compositeurs, les plieuses, les ouvriers qui vivaient de cet autre ouvrier plus pauvre qu'eux.

Puis enfin on arrivait à une pièce petite, obscure, éclairée par deux chandelles seulement et par un reste de jour blafard venant de la fenêtre.

Lorsque nous apparûmes sur le seuil, Danton, dominant tout de sa haute stature, moi appuyée à son bras, la vieille femme s'élança vers nous les ongles en avant comme pour me déchirer le visage.

— Une femme ! encore une femme ! s'écria-t-elle, et jeune et belle ! Sortez d'ici, ce n'est point votre place, péronnelle !

Je voulus fuir, Danton me retint en serrant mon bras sous le sien.

Puis, écartant de la main cette furie qui, sentant depuis quelque temps la mort à la porte de Marat, n'avait laissé entrer Charlotte Corday qu'à son corps défendant :

— Je suis Danton, dit-il.

— Ah ! vous êtes Danton, dit Catherine, et vous avez voulu voir, n'est-ce pas ? Je comprends, le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Et elle alla s'asseoir, brisée, dans un coin.

Alors je me trouvai en face de cet horrible spectacle qui m'avait attirée.

Sur une petite table placée à la tête de la baignoire, un peu à gauche, un greffier écrivait sous la dictée du commissaire de police, qui achevait de dresser son procès-verbal.

À la tête de la baignoire, était une belle jeune fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans, avec des cheveux superbes contenus par un ruban vert, coiffée du bonnet bien connu des femmes du Calvados : malgré une chaleur intense, malgré la lutte qu'elle venait de soutenir, sa poitrine était couverte d'un épais fichu de soie solidement renoué derrière la taille, sa robe était blanche, mais tachée d'un jet de sang. Deux soldats lui tenaient les mains, lui disant à demi-voix des injures et des menaces, qu'elle écoutait calme, les joues roses ; plutôt avec le sourire de la femme contente d'elle qu'avec le calme mélancolique de la martyre.

Cette femme, c'était l'assassin, c'était Charlotte Corday.

C'était à ses pieds, dans la baignoire, qu'était le spectacle hideux.

Marat dans sa baignoire, dont l'eau était devenue couleur de sang, Marat, recouvert à moitié d'un drap sale, la tête renversée en arrière, la bouche encore plus tordue que de coutume, le bras

pendant hors de la baignoire, les cheveux coiffés d'une serviette grasse, Marat, avec sa peau jaune, ses membres grêles, semblait un de ces monstres sans nom que les bateleurs exposent dans les foires !

— Eh bien ? me dit tout bas Danton.

— Silence ! répondis-je. Écoutez.

Le greffier disait à l'accusée :

— Vous vous reconnaissez donc coupable de la mort de Jean-Paul Marat ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille d'une voix ferme, vibrante, presque enfantine.

— Qui vous inspira la haine que vous avez manifestée contre lui d'une si terrible façon ?

— Personne. Je n'avais pas besoin de la haine des autres, j'avais assez de la mienne.

— Cet acte a dû vous être suggéré ?

Charlotte secoua doucement la tête, et, avec un sourire :

— On exécute mal, dit-elle, ce qu'on n'a pas conçu soi-même.

— Que haïssiez-vous dans le citoyen Marat ?

— Ses crimes.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Les plaies de la France.

— Qu'espériez-vous en le tuant ?

— Rendre la paix à mon pays.

— Croyez-vous donc avoir tué tous les Marat ?

— Celui-là mort, les autres auront peur, peut-être !

— Depuis quand avez-vous formé ce dessein ?

— Depuis le 31 mai.

— Racontez-nous les circonstances qui ont précédé l'assassinat.

— Aujourd'hui, en traversant le Palais-Royal, j'ai cherché un coutelier et j'ai acheté un couteau tout frais émoulu à manche d'ébène.

— Combien l'avez-vous payé ?

— Deux francs.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je l'ai caché dans ma poitrine ; j'ai pris une voiture rue Notre-Dame-des-Victoires, et je me suis fait conduire ici.

— Continuez.

— Cette femme ne voulait pas me laisser entrer.

— Oh ! non, interrompit Catherine Évrard, j'avais comme un pressentiment. C'est lui, le pauvre homme, qui a crié : « Laissez-la entrer, je veux qu'elle entre ! » Ah ! continua-t-elle en sanglotant, on n'échappe pas à sa destinée.

Et elle se laissa retomber sur sa chaise.

— Pauvre femme ! murmura Charlotte en la regardant tristement ; j'ignorais qu'un pareil monstre pût être aimé.

— Que se passa-t-il, demanda le commissaire de police, entre vous et le citoyen Marat, quand vous fûtes entrée ?

— Je fus effrayée de la laideur de cet homme et je m'arrêtai près de la porte.

» – C'est vous, me dit-il, qui m'avez écrit pour m'offrir des nouvelles de la Normandie ?

» – Oui, répondis-je.

» – Approchez et donnez-m'en. Les girondins sont arrivés à Caen ?

» – Oui.

» – Et ils y ont été bien reçus ?

» – À bras ouverts.

» – Combien sont-ils ?

» – Sept.

» – Nommez-les.

» – Il y a Barbaroux, il y a Péthion, il y a Louvet, il y a Roland, il y a…

» Il ne me laissa point achever.

» – C'est bien, dit-il, avant huit jours, ils iront à la guillotine.

» Ce fut son arrêt de mort. Je le frappai. Il ne dit que ces mots :

» – À moi ! ma chère amie.

» Et il expira. »

— Vous avez frappé de haut en bas ? demanda le commissaire de police.

— Ma position m'y forçait.

— Puis, ajouta le commissaire de police, en frappant horizontalement, vous pouviez rencontrer une côte et ne pas le tuer.

— Puis, dit avec son mauvais sourire le capucin Chabot, qui était là, elle s'y était sans doute exercée à l'avance.

— Oh ! le misérable moine, dit Charlotte, je crois qu'il me prend pour un assassin !

Les soldats crurent devoir venger Chabot et secouèrent cruellement Charlotte.

Danton fit un mouvement pour marcher sur eux. Je le retins.

— Venez, lui dis-je, vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, n'est-ce pas ?

— Et vous aussi ? me répondit-il.

— Oh ! moi, j'en ai vu plus que je ne voulais.

— Eh bien ! allons-nous en.

En regagnant la porte, nous vîmes Camille Desmoulins, qui était venu comme les autres curieux.

— Eh bien ! lui dit à demi-voix Danton, que penses-tu de cela ?

— Je pense, dit Camille en plaisantant selon son habitude, qu'il est bien malheureux de ne prendre qu'un bain dans sa vie et qu'il tourne si mal.

— Incorrigible ! murmura Danton. Il ne se fera pas couper le cou pour un principe ; il se fera couper le cou pour une plaisanterie.

q

9.6 6

On peut s'éloigner matériellement de pareils spectacles, mais la pensée s'y acharne ; on n'arrive pas à les fuir.
Ramenée chez moi par Danton, restée seule, je revis dans un angle de ma chambre, comme par une ouverture de théâtre on voit une décoration, je revis toute cette scène : la femme Évrard affaissée sur sa chaise ; ce commissaire de police appuyé des deux poings sur la table et dictant ; ce greffier impassible écrivant ; cette belle jeune fille debout, maintenue et maltraitée par deux soldats, pareille à la statue de la justice arrachée à sa base ; puis ce capucin immonde la regardant avec des yeux de haine et de luxure.

Toutes les autres figures formaient un deuxième et troisième plan au tableau, mais indistinctes et à peine esquissées.

Et malgré moi je tendais les bras à cette belle héroïne, et malgré moi je l'appelais ma sœur.

À trois heures, il se fit un grand bruit ; les rues n'avaient pas un instant cessé d'être pleines de curieux. Au milieu de la foule, des hommes aux bras nus criaient, hurlaient, demandaient qu'on leur livrât l'assassin.

C'était Charlotte Corday, que l'on conduisait à la prison de l'Abbaye.

Contre toute attente, elle y arriva sans être mise en morceaux.

Le lendemain, à mon grand étonnement, je vis arriver chez moi Danton avec sa femme, belle enfant blonde, de mon âge à peine, qu'il poussa dans mes bras.

Il l'amenait passer la matinée avec moi, à la condition qu'ils m'emmèneraient dîner à la campagne, où je resterais quelques jours avec elle.

Ma solitude était si triste, mon cher bien-aimé, que j'acceptai ; puis ce me serait une occasion de parler de toi avec une femme, avec un cœur jeune qui me comprendrait.

D'ailleurs tu aimais Danton ; ne pouvant aimer Danton, je voulais aimer sa femme.

Danton sortit pour aller aux nouvelles ; depuis le matin, le jour s'était fait sur cette fille. Ce n'était point la première venue, comme on eût pu le croire ; ce n'était point une passion amoureuse pour un girondin fugitif qui l'avait fait sortir de sa retraite et de son obscurité ; c'était l'amour profond de la patrie. La France lui était apparue comme une dormeuse haletante sur le sein de laquelle est accroupi ce monstre qu'on appelle le cauchemar. Elle avait pris un couteau et avait frappé le monstre.

Elle se nommait Marie-Charlotte de Corday d'Armans.

Chose bizarre, son père était républicain, elle était républicaine, ses deux frères étaient à l'armée de Condé.

Il n'y a que les révolutions pour faire de pareils écartèlements dans les familles.

C'était l'arrière-petite-nièce de Corneille, la sœur d'Émilie, de Chimène et de Camille.

Élevée au couvent de l'Abbaye-aux-Dames de Caen, fondée par la comtesse Mathilde, la femme de Guillaume le Conquérant, où l'on recevait les filles de la noblesse pauvre, elle s'était réfugiée, à la suppression des maisons religieuses, chez une vieille tante nommée mademoiselle de Bretevelle.

Elle ne voulut point accomplir une pareille œuvre qui la conduisait droit à l'échafaud sans être munie de la bénédiction de son père ; elle donna tous ses livres, sauf un volume de Plutarque qu'elle emporta avec elle, passa par Argentan, où était M. de Corday, s'agenouilla devant lui, et, bénie et embrassée par lui, reprit sa place dans la diligence, arriva à Paris le 11, et descendit rue des Vieux-Augustins, n° 17, à l'hôtel de la Providence.

Le prétexte de son voyage avait été le besoin de retirer du ministère de l'Intérieur des pièces utiles à une amie émigrée, mademoiselle de Forbin ; elle s'était fait donner en conséquence une lettre de Barbaroux pour son collègue Duperret.

Elle avait employé la journée du 12 à ses démarches. Son interrogatoire nous avait dit que le 13, jour du meurtre, une heure avant le meurtre, elle avait acheté au Palais-Royal le couteau qui devait l'accomplir.

Ah ! j'ai oublié de te dire, mon Jacques bien-aimé, que le seul moment de faiblesse qu'elle ait manifesté, pendant l'interrogatoire auquel nous assistâmes, fut quand on lui présenta le couteau sanglant, en lui demandant si c'était bien celui-là dont elle s'était servie.

— Oui, avait-elle dit en détournant les yeux et en l'écartant de la main, je le reconnais.

Voilà ce que l'on savait d'elle, le 14, à une heure de l'après-midi.

Elle avait été interrogée pendant la nuit par les membres du Comité de sûreté générale et par plusieurs députés, et c'était le résultat de ces interrogatoires qui se répandait dans Paris.

Quant à Marat, il était tout simplement question pour lui du Panthéon.

Je restai toute la journée avec madame Danton. Je lui parlai de toi ; elle me parla de son mari.

Elle me dit la peur qu'il lui avait d'abord inspirée, et comment elle s'était aperçue bientôt que sous cette rude enveloppe battait un cœur toujours prêt à déborder, et que la moitié de son génie était fait de bonté.

Non, certes, elle ne l'aimait pas comme je t'aime, elle l'aimait comme une épouse honnête doit aimer son mari. Tandis que toi, je t'aime comme un ami, comme un frère, comme un époux, comme un amant, comme mon maître, comme mon Dieu !

Oh ! où es-tu, mon bien-aimé ? penses-tu à moi avec cette pensée qui dévore, qui me fait me tordre les bras et t'appeler en

criant sans le savoir au milieu de la nuit, réveillant la pauvre Jeannette qui accourt tout éperdue et me demande ce que je veux ?

— Rien, lui dis-je, je rêve.

Danton revint nous chercher à six heures.

Il était dans l'enthousiasme de Charlotte. Jamais il n'avait vu, disait-il, cœur à la fois si naïf et plus fortement trempé.

On avait, en la fouillant, trouvé sur elle son dé à coudre, des aiguilles et du fil.

— Pourquoi avez-vous ces objets sur vous ? lui avait-on demandé.

— J'avais pensé qu'après la mort de Marat je serais probablement fort maltraitée, que quelques-uns de mes vêtements seraient déchirés, et, une fois en prison, je voulais avoir le moyen de les recoudre.

— N'est-ce pas toi, lui avait demandé le boucher Legendre, qui t'es présentée chez moi, vêtue en religieuse, pour m'assassiner ?

— Le citoyen se trompe, répondit-elle avec un sourire ; je n'estimais point que sa vie ou sa mort importât au salut de la République.

Et comme, avec son dé à coudre, son fil et ses aiguilles, on avait trouvé dans sa poche sa bourse et sa montre, et que Chabot, ayant demandé à les voir, les gardait trop longtemps à son avis entre ses mains :

— Je croyais, dit-elle, que les capucins avaient fait vœu de pauvreté ?

Chabot semblait s'être attaché à elle avec une idée obscène ; il voulait la fouiller ; il prétendait que son fichu n'était si bien fermé que parce qu'elle y cachait quelque chose, et, profitant de ce qu'elle avait les mains liées, il se jeta sur elle et glissa sa main dans sa gorge.

Mais, au contact de l'impur, la chaste jeune fille éprouva un tel dégoût, qu'elle brisa les liens qui lui retenaient les mains ; mais, par l'effort même, son fichu ouvert laissa voir son sein.

Les larmes en vinrent aux yeux des geôliers ; ils achevèrent de lui délier les mains pour qu'elle pût se rajuster.

En outre, on lui avait permis de rabattre ses manches et de mettre des gants sous ses chaînes.

C'étaient toutes les nouvelles de la journée.

Ah ! j'oubliais : un peintre nommé David, ami de Marat, a passé la journée près de sa baignoire, à faire son portrait, juste dans la même pose où nous l'avons vu.

Demain, on doit proposer à l'Assemblée de porter le corps de Marat au Panthéon.

À six heures, nous partîmes pour la campagne de Danton. C'est là qu'il habite avec sa femme.

Pendant les huit premiers jours de son mariage, il ne l'a pas quittée un seul instant. Même devant moi, il n'y peut tenir et l'accable de caresses. Elle, de son côté, me paraît éprouver plus d'étonnement et de peur que d'amour. Le lion a beau limer ses

dents, rogner ses griffes, elle ne me paraît pas le moins du monde rassurée devant le monstre sublime.

Il y a séance de nuit à la Convention. La sépulture de Marat doit y être discutée.

Louise elle-même a poussé son mari à aller à Paris.

— J'espère bien, lui a-t-elle dit, que vous ne laisserez pas profaner le Panthéon en permettant que le cadavre de ce vampire y entre.

Imagine-toi, cher Jacques, que ton ami Danton, c'est-à-dire la révolution faite homme, a épousé une jeune fille royaliste. J'ai vu cela dans la soirée que je viens de passer avec elle sur une colline qui domine la Seine, et d'où l'on voit toute la vallée de Saint-Cloud.

Quel calme admirable ! quelle majesté douce dans toute cette nature ! Se douterait-on qu'on est à deux lieues à peine de ce volcan qui rugit et qui jette des flammes qu'on appelle Paris ? Non. Le soir, son bourdonnement immense, mélange de cris, de huées, d'imprécations, arrive comme un doux murmure de feuilles agitées, de ruisseaux pleurants, d'oiseaux amoureux.

Nous nous demandions avec la pauvre petite Louise comment, lorsque l'homme peut vivre si calme, si heureux sous la voûte diamantée du ciel, couché sur un gazon doux et frais, avec un ruisseau à ses pieds et l'ombre des feuilles tremblant sur son front, nous nous demandions comment il leur préfère les luttes de la tribune, les haines des partis, la boue sanglante des rues.

Puis l'ombre de Charlotte Corday passait devant nous. Elle aussi était doucement blottie dans un nid de mousse ; elle aussi

avait des ruisseaux, du gazon, de l'ombre, dans sa belle Normandie, le pays des grands ormes. Eh bien ! elle femme, elle a quitté tout cela, et elle a fait cinquante lieues, un couteau à la main, pour venir le plonger dans le cœur d'un homme qu'elle n'avait jamais vu, contre lequel elle n'avait pas de rancune personnelle et qu'elle ne haïssait que de toute la violence de son amour pour la patrie.

Ô mon bien-aimé ! si jamais les révolutions s'apaisent, si Dieu permet que les cœurs séparés se rejoignent, si, au lieu de ces jours terribles qu'on appelle le 20 juin, le 10 août, le 2 septembre, le 21 janvier, le 31 mai, on a des jours sans date, calmes et mélangés d'ombre et de soleil, oh ! nous aurons, nous aussi, une maison, une chaumière, une cabane sur une colline du haut de laquelle nous puissions voir couler l'eau, blondir les moissons, frissonner les arbres ! nous nous y assoirons au crépuscule, et nous verrons se coucher le soleil, tirant après lui le crêpe mystérieux de la nuit, et nous saluerons chaque beauté de la nature qui passera à son tour devant nous par un regard, par un sourire, par un baiser.

Nous restâmes là bien avant dans la soirée ; nous entendîmes successivement s'éteindre tous les bruits du jour, le roulement des voitures sur les routes, le retentissement de la hache du bûcheron dans la forêt, le chant du vigneron dans sa vigne, le gazouillement des oiseaux dans les arbres, les derniers cris du merle dans les cépées. Puis nous vîmes s'allumer çà et là des points d'or, étoiles de la terre ; avec elles, le silence se répandit et plana sur la campagne, et la seule rumeur qui traversa l'espace et éveilla l'écho fut l'aboi inattendu, prolongé parfois, mais plus souvent s'éteignant aussitôt, de quelque chien veillant dans sa

niche à la porte d'une ferme, ou faisant sa garde autour d'un parc de moutons.

Oh ! que nous étions loin en écoutant ce monde qui s'endormait de penser à l'Assemblée tumultueuse, à Marat posant dans sa baignoire pour le peintre David, et à Charlotte Corday, attendant en écrivant à Barbaroux, l'échafaud dans sa prison.

Danton revint à minuit ; la séance avait été orageuse, les cordeliers avaient demandé le Panthéon pour Marat ; les jacobins accueillirent froidement cette demande, Robespierre se déclara contre, la motion fut repoussée.

Le lendemain, Charlotte Corday devait être transportée à la Conciergerie, et Marat être enterré au cimetière de la vieille église des cordeliers, près du caveau où si longtemps il avait écrit.

Il y avait à propos de cette mort un grand mouvement dans le peuple. Les pauvres gens savaient qu'il avait été leur défenseur, qu'il avait, toute sa vie, écrit pour eux, et, sans qu'ils eussent lu ses journaux, ils lui étaient reconnaissants. La pompe eut lieu de six heures à minuit. Danton y assista et nous emmena avec lui. Marat fut déposé, à la lueur des torches, sous un des saules qui poussaient çà et là dans le cimetière.

Il était près d'une heure du matin quand le dernier discours fut achevé.

Après chaque discours, les cris de « Vive Marat ! Mort aux jacobins ! » s'élançaient de dix mille bouches et venaient me frapper au cœur.

Beaucoup demandaient que Charlotte Corday fût amenée et égorgée sur la tombe fraîche. Danton avait beau me rassurer, à

chaque mouvement dans les groupes, je me figurais que c'était ellequ'on était allé chercher à l'Abbaye et que l'on amenait, victime expiatoire.

Nous rentrâmes à Sèvres au jour. J'étais brisée de terreur.

q

9•7 7

Nous étions au 18 juillet ; depuis quatre jours, Marat était mort, depuis quatre jours, Charlotte était arrêtée.
On commençait à crier dans les rues de Paris que le procès était bien long ; on se demandait ce que faisaient les juges.

La nouvelle qu'elle avait été conduite à la Conciergerie avait donné bonne espérance aux maratistes. On savait que le séjour que faisaient les prisonniers à la Conciergerie n'était jamais bien long.

Charlotte devait comparaître ce jour même devant le tribunal révolutionnaire.

Danton s'était pris d'enthousiasme pour cette âme romaine ; il voulut assister au jugement.

On savait déjà qu'elle avait écrit à un jeune député, neveu de l'abbesse de Caen. La lettre ne le trouva point chez lui ou il n'osa point y répondre, et céda l'honneur de la défense à un autre.

On lui donna pour avocat d'office un jeune homme encore inconnu, le citoyen Chauveau-Lagarde.

Danton revint émerveillé.

— Eh bien ? lui demandâmes-nous quand il revint.

— C'est elle qui les a jugés tous, nous répondit-il, et elle les a condamnés au bagne de l'histoire.

Nous lui demandâmes des détails, mais tout s'était résumé pour lui dans le majestueux ensemble de son apparition. Seulement, il avait remarqué que, pendant l'interrogatoire de l'accusée, un jeune peintre allemand qu'il connaissait, nommé Hauer, avait fait son portrait.

Elle aussi l'avait remarqué, avait souri et s'était posée du mieux qu'elle avait pu, pour lui faciliter sa tâche.

En rentrant dans sa prison, elle avait trouvé un prêtre qui l'attendait. Mais, républicaine jusqu'au bout, elle avait refusé le secours de celui qui était venu lui offrir le soutien de sa parole.

— J'ai la voix d'en haut, et j'espère qu'elle me suffira, avait-elle répondu. Tout cela est bien beau, n'est-ce pas, mon ami ? mais il me semble que cela dépasse la taille de la femme.

L'exécution aura lieu ce soir à huit heures. Danton veut que nous y assistions, j'ai fait quelques difficultés, mais Danton a dit :

— Cette femme donnera une leçon de mort, même aux hommes, et, dans les temps où nous sommes, il est bon de prendre de ces sortes de leçons. Puis d'ailleurs, a-t-il ajouté, c'est un dernier hommage à lui rendre que d'aller la voir mourir.

J'irai, mon bien-aimé Jacques ; dans le cas où je serais condamnée, moi aussi, je veux apprendre à bien mourir, afin de ne point te faire honte.

†

Oh ! mon ami, comment te raconterai-je cela ? Danton avait raison : c'est un grand et sublime spectacle que celui d'une créature qui meurt noblement pour sa conviction.

La hache n'était point encore tombée, que Charlotte Corday en était déjà à la légende. On répétait de bouche en bouche parmi les spectateurs ce qu'elle avait fait.

Le peintre, qui était commandant au second bataillon des cordeliers, avait, grâce à son grade probablement, obtenu d'achever dans le cachot de la condamnée le portrait qu'il avait commencé d'elle à l'audience. Il était en conséquence revenu avec elle à la Conciergerie.

Ne sachant pas qu'elle serait jugée, condamnée et probablement exécutée dans la journée, Charlotte avait promis aux concierges de déjeuner avec eux.

Il paraît que ce sont d'excellentes gens que l'on appelle Richard.

— Madame Richard, dit-elle en rentrant, vous m'excuserez si je ne déjeune pas demain avec vous, comme je vous l'ai promis, mais mieux que personne vous saurez qu'il n'y a pas de ma faute.

Charlotte, rentrée dans son cachot, posa de nouveau et causa tranquillement avec le peintre, lui faisant promettre d'exécuter pour sa famille une copie de son portrait.

Le peintre y donnait les dernières touches lorsque le bourreau ouvrit une petite porte placée derrière elle.

Elle se retourna ; il tenait à la main les ciseaux destinés à lui couper les cheveux, et sur son bras la chemise rouge qu'elle devait revêtir.

La chemise des parricides à cette martyre ! Quelle profanation !

À cette vue, Charlotte tressaillit.

— Eh quoi, déjà ? dit-elle.

Puis, comme honteuse de ce mouvement de faiblesse :

— Monsieur, demanda-t-elle au bourreau, de sa plus douce voix et avec son meilleur sourire, voulez-vous me prêter vos ciseaux, s'il vous plaît ?

Le bourreau les lui tendit.

Alors, coupant elle-même une boucle de ses longs cheveux, elle la donna au peintre.

— Je n'ai que cette boucle de cheveux à vous offrir, dit-elle, gardez-la en mémoire de moi.

On disait que le bourreau s'était détourné et que les gendarmes eux-mêmes pleuraient.

En effet, mon bien-aimé, il s'était, en l'honneur de l'humanité, fait dans les masses un heureux changement.

Pendant les quatre jours qui s'étaient écoulés, le bruit de la sérénité de la prisonnière s'était tellement répandu, l'énergie et la précision de ses réponses avaient fait un tel effet, que l'admiration commençait à succéder au premier mouvement d'horreur qu'inspire toujours un assassin. De sorte qu'au moment où, à

sept heures du soir, sous la sombre arcade de la Conciergerie, on vit sous un ciel orageux à la lueur des éclairs apparaître la belle victime drapée dans son manteau rouge, on crut que la tempête n'éclatait au ciel que pour reprocher à la terre le crime qu'elle allait commettre.

Des cris s'élevèrent accusant deux fanatismes contraires, des cris de haine et des cris d'admiration.

L'orage sembla fuir devant elle ; lorsqu'elle arriva au pont Neuf, il avait disparu. Une grande clarté se faisait sur la place de la Révolution, où le firmament avait repris toute sa limpidité. À la rue Saint-Honoré, le dernier nuage qui couvrait le soleil se dissipa et il put caresser de ses plus onduleux rayons la vierge qui allait mourir.

Danton déposa sa femme au palais qui donne sur la place de la Révolution, soit qu'il craignit pour elle un accident, soit qu'il lui crût le cœur trop faible pour assister au terrible spectacle de plus près.

Et, comme je voulais rester avec elle :

— Non, dit-il, vous êtes une âme vaillante, vous, vous viendrez avec moi. Quand une femme comme celle-là va mourir, on ne la regarde pas de la loge d'un cirque ou du balcon du garde-meuble, on va se placer près d'elle, et on lui dit des yeux : « Meurs tranquille, tu ne mourras pas tout entière, sainte victime, ton souvenir restera dans nos cœurs ! »

Et nous allâmes nous placer sur le flanc droit de la guillotine.

J'avoue que je marchais machinalement, subissant l'impulsion que je recevais ; mes jambes tremblaient, mes yeux ne voyaient

plus qu'à travers un nuage ; je n'entendais qu'un bruissement confus.

J'étais dans le même état qu'une créature qui s'évanouit quand son esprit, n'ayant pas encore quitté le jour, n'est pas encore non plus complètement entré dans les ténèbres.

De grands cris me tirèrent de ma torpeur. J'ouvris les yeux, mes pieds se cramponnèrent au sol, je me tournai du côté d'où venait le bruit ; la charrette apparaissait à la porte Saint-Honoré et se dirigeait vers l'échafaud.

Ô mon bien-aimé, non, rien de plus beau, rien de plus saint, rien de plus sublime n'est apparu à des yeux mortels depuis le commencement des siècles, que cette autre Judith offrant son sang pour racheter les péchés de Béthanie et ayant sur la première l'avantage d'être immaculée !

De ce moment, mes yeux se fixèrent sur elle et ne purent plus s'en détacher.

Un rayon de soleil brilla sur le couteau et se refléta dans ses yeux.

À cet éclair précurseur de la mort, il me sembla qu'elle pâlissait ; mais ce moment de faiblesse eut la rapidité de l'éclair même.

Charlotte se dressa dans la charrette, s'appuya aux traverses et sourit doucement, sans ostentation comme sans dédain.

Elle descendit seule du tombereau, monta seule les degrés de l'échafaud ; le bourreau et ses aides la suivaient comme des serviteurs suivent une reine.

Arrivée sur la plate-forme, elle regarda lentement tout autour d'elle.

C'était un ange ; à cette exécution qui devait surtout soulever des flots de peuple, c'était le peuple qui manquait.

Ce n'étaient point des curieux qui entouraient l'échafaud, c'étaient des observateurs sérieux, des hommes graves ; c'étaient des médecins, c'étaient des députés, c'étaient des philosophes.

Puis une foule de femmes douces, sympathiques, bien mises, qui étaient venues là comme on vient aux funérailles d'une sœur, d'une parente ou d'une amie.

Au lieu du tumulte habituel, il se faisait sur la place de la Révolution un sombre silence.

Ce silence fut interrompu par un cri de la patiente. Le bourreau, en lui arrachant son fichu, lui avait mis le sein à découvert.

Ce cri, ce n'était pas la crainte, c'était la pudeur qui l'avait poussé.

— Dépêchons, dit-elle en voyant sa gorge à demi nue.

Elle se jeta d'elle-même sur la bascule.

Un grand cri retentit. On avait vu le couperet passer comme un éclair vertical.

Au moment où la belle tête virginale tomba, un aide de l'exécuteur, nommé Legros, la prit par les cheveux et la montra au peuple.

Puis il eut l'indignité de lui donner un soufflet.

Les yeux se rouvrirent et les joues, déjà pâlies, reprirent leur rougeur.

Un murmure d'horreur et d'indignation s'éleva de la foule.

— Arrêtez cet homme pour insulte à l'humanité ! s'écria Danton.

— Oui, oui ! crièrent mille voix, arrêtez-le !

Les gendarmes qui avaient accompagné Charlotte Corday montèrent sur l'échafaud et l'arrêtèrent.

Danton avait dit vrai, mon bien-aimé ; s'il me fallait mourir maintenant, je crois, grâce à l'exemple que je viens d'avoir sous les yeux, que la chose me serait facile.

Et, en effet, j'avais admirablement supporté ce spectacle, si terrible qu'il fût ; il m'avait exaltée au lieu de m'abattre.

Je me disais : « Si j'apprenais la mort de mon bien-aimé, moi aussi j'achèterais un couteau, j'irais chez Robespierre, je le tuerais, et je mourrais comme vient de mourir Charlotte. »

Le croirais-tu, un instant j'enviai le sort de cette belle vierge, décapitée, souffletée par un valet de bourreau, et j'eusse voulu être à sa place.

Mais serais-je aussi belle qu'elle ? Le soleil ferait-il pour moi ce que pour elle il a fait ? M'enverrait-il, pour me faire comme à elle une auréole, son plus beau, son plus doux, son dernier rayon ?

Je n'ai qu'une peur, bien-aimé, c'est que votre vieux Brutus païen ne soit détrôné, et qu'il ne se fonde une religion dans le

sang de Charlotte Corday : la religion du poignard !

Nous allâmes chercher madame Danton au balcon du garde-meuble. La pauvre femme m'avoua qu'elle avait profité de ce que son mari n'était plus là pour se réfugier dans l'intérieur de l'appartement.

Elle n'avait rien vu.

Nous prîmes une voiture découverte pour nous reconduire à Sèvres. L'orage avait complètement épuré le ciel ; on respirait cette vivifiante odeur qui flotte dans l'air après les tempêtes.

Danton était devenu rêveur.

Le courage simple et grandiose de cette jeune fille l'avait profondément impressionné.

— Je croyais bien à sa fermeté, dit-il, mais je ne croyais pas à sa douceur. C'est beau à son âge de ne pas plus en vouloir à la mort. Je ne croyais pas à ces regards pénétrants, à ces vives et humides étincelles jaillissant de ses beaux yeux jusque sur l'échafaud. Tout ce qu'elle haïssait est mort dans la personne de Marat. Elle est partie sans même penser à pardonner à ses bourreaux. Son âme planait au-dessus des petites inspirations terrestres ; je crois que, si j'étais jeune homme, j'éprouverais une sombre volupté à la suivre et à la chercher dans le monde inconnu où elle vient de descendre.

Ordinairement, les condamnés se soutiennent par l'animation, par les chants patriotiques, par des injures qu'ils échangent avec leurs ennemis, par des sourires que leur envoient leurs amis.

Elle n'a eu besoin de rien de tout cela, elle avait la foi. La foi a été son pilier d'airain.

Dieu sait comment je mourrai, mais je voudrais mourir comme elle !

Madame Danton pleurait ; moi je serrais la main de Danton.

q

9.8 8

L'anniversaire du 10 août arrivait. Te rappelles-tu, mon bien-aimé Jacques, que ce fut ce jour-là même où parvinrent à Argenton les détails de cette terrible journée, de laquelle date notre séparation ?

La date peut être glorieuse pour la Révolution, mais, à coup sûr, elle est fatale pour moi…

Les nouvelles du dehors étaient mauvaises ; les Anglais continuaient d'assiéger Dunkerque ; les armées coalisées marchaient sur Paris ; la fête se donnait sous les yeux des Prussiens et des Autrichiens ; en quatre jours de marches forcées, ils eussent pu y assister.

Les nouvelles de l'intérieur étaient pires. Marat mort, le journal le Père Duchesne avait succédé à l'Ami du Peuple, et, comme Hébert disposait du ministère de la Guerre et de la Commune, il puisait à deux mains dans la double caisse, et, selon qu'il le jugeait nécessaire à ses intérêts, à sa haine ou à son amitié, faisait tirer son journal à six cent mille exemplaires.

À tout moment, des incendies éclataient dans les ports ; on les attribuait aux Anglais ; Pitt vient d'être déclaré par la Convention l'ennemi du genre humain ; les clubs ne parlent que de tuer. On va tuer la reine à la première occasion ; on va tuer les girondins au premier caprice ; on veut tuer la royauté jusque dans le passé ; on vient d'ordonner la destruction des tombeaux de Saint-Denis.

Danton s'est épuisé à leur crier : « Créez un gouvernement ! » Et, en effet, personne ne gouverne et tout le monde tue.

Danton est sombre et inquiet ; il sent qu'il n'a plus les mêmes moyens d'action sur le peuple qu'il avait en 92, l'enthousiasme a disparu ; il est vrai que le dévouement continue.

— Mais des hommes ne suffisent plus, dit Danton ; il faut des soldats.

Nos fédérés de 93 n'ont rien à ce qu'il paraît des volontaires de 92 ; ils sont soucieux, mis humblement, ils donnent leurs bras, ils donnent leur vie, mais froidement, tristement, comme des hommes qui accomplissent un devoir.

Puis ce n'est plus cette entraînante Marseillaise qui les pousse en avant : c'est le Chant du départ qui les guide. La musique de Méhul est véritablement splendide ; il y a dans ce chant des coups de trompette qui doivent percer l'Europe à jour.

On dit que la Convention a dépensé un million deux cent mille francs à la fête qu'elle vient de nous donner.

On a ouvert deux musées. Danton nous y a conduites, sa femme et moi.

L'un est celui du Louvre ; le monde artiste tout entier a contribué à sa composition ; l'école flamande et italienne surtout y sont richement représentées.

M. Danton, qui de son côté est un excellent juge, a bien voulu s'étonner de mes connaissances en peinture.

L'autre musée, celui des monuments français, est un admirable trésor archéologique. Les couvents, les églises, les palais, ont contribué à le peupler. David, l'ordonnateur de la fête, le même qui a fait le portrait de Marat mort dans sa baignoire, a classé toute cette grande chronologie de la France par siècle, presque par règne.

Tous ces dormeurs de marbre, étendus sur leurs tombes avec la double rigidité de la mort et du granit, offrant, de la croix de Dagobert jusqu'aux bas-reliefs de François Ier, l'histoire de douze siècles, parlent à l'imagination avec la voix de la science. Là encore, par ma connaissance exacte des costumes, j'ai mérité l'éloge de M. Danton. Il paraît que tu as fait de moi, cher bien-aimé, une femme plus complète que je ne croyais ; la pauvre petite madame Danton, qui ne sait rien de tout cela et qui n'a jamais entendu parler d'art ni de sciences dans sa famille, est encore plus étonnée que son mari ; elle me regarde presque avec admiration, ce qui me fait rougir, mais en même temps me rappelle que c'est à toi que je dois tout cela.

Je m'attendais à voir paraître dans la fête quelque effigie gigantesque de Marat. Je me trompais. Danton dit que c'est Robespierre qui s'y est opposé.

Je vais te raconter la fête telle que Danton me l'a expliquée.

Peut-être un jour liras-tu ce manuscrit. Alors tu sauras que je n'ai pas été un instant sans songer à toi.

Voici ce qu'il m'a dit :

David, pour cette occasion, s'était fait à la fois historien, architecte et auteur dramatique.

Il a fait une pièce en cinq actes de la Révolution.

D'abord, sur la place de la Bastille, il a dressé une statue colossale de la Nature, quelque chose comme une Isis aux cent mamelles jetant par chacune d'elles, dans un bassin immense, l'eau de la régénération.

La liberté, colosse de la même taille, qu'il a mise sur la place de la Révolution.

Enfin un troisième Titan, le peuple, Hercule terrassant devant l'hôtel des Invalides le Fédéralisme sous les traits de la Discorde.

Pour arriver à ce dernier groupe, il faut passer sous un arc de triomphe tenant toute la largeur du boulevard d'Italie ; puis, du groupe des Invalides, on va à l'autel de la Patrie, situé au milieu du Champ-de-Mars.

Sur chacun de ces points, désignés à l'avance comme des reposoirs le jour de la Fête-Dieu, s'arrêtait et accomplissait un acte patriotique le cortège parti de la place de la Bastille.

Danton, qui était obligé de marcher avec la Convention, nous avait remises, sa femme et moi, pour ce jour-là, à la garde de Camille Desmoulins et de Lucile.

Camille Desmoulins, quoique membre de la Convention, ne tenait aucune place obligée dans toutes ces fêtes. Curieux comme un gamin de Paris, il voulait tout voir pour tout critiquer. Lucile riait comme une folle des saillies de son mari ; moi, je l'avoue, ce spectacle avait un côté de grandeur qui m'impressionnait énormément.

C'est Hérault de Séchelles qui, en sa qualité de président de la Convention, menait la tête du cortège ; si on l'avait choisi pour sa beauté, on ne pouvait faire un meilleur choix. C'est bien l'homme des cérémonies nationales, et je me le figurais avec la robe grecque ou la toge romaine ; il monta sur les débris de la Bastille, tendit une coupe étrusque, la remplit d'eau, la porta à ses lèvres, et la passa aux quatre-vingt-six vieillards représentant les quatre-vingt-six départements, dont chacun portait une bannière, et chacun d'eux, buvant à son tour, disait après avoir bu :

— Nous nous sentons renaître avec le genre humain.

Le cortège descendit le boulevard ; la terrible société des jacobins marchait en tête avec sa bannière, symbole de sa police universelle, montrant un œil ouvert dans les nuages. Derrière la société des jacobins, marchait la Convention.

David, pour symboliser la fraternité du peuple avec ses mandataires, avait dépouillé les représentants de leur costume ; habillés en bourgeois, il n'y avait aucune différence de vêtements entre eux et les gens qui les avaient nommés. Seulement, ils étaient enfermés d'un ruban tricolore que tenaient les envoyés des assemblées primaires.

Camille ne put s'empêcher de rire.

— Voyez donc, nous dit-il, la Convention menée en laisse par les jacobins !

Les seuls juges révolutionnaires portaient un panache noir, indice de leur terrible mission de deuil.

Tous les autres, la Commune, les ministres, les ouvriers, marchaient pêle-mêle. Seulement, comme parure et comme signe de la noblesse du travail, les ouvriers portaient leurs outils.

Les rois de la fête étaient les humbles et les malheureux de la société. Les aveugles, les vieillards, les enfants trouvés allaient sur des chars. Les tout petits, qui ne pouvaient se tenir debout, étaient traînés dans leurs berceaux. Deux vieillards, un homme et une femme, étaient, comme Cléobis et Biton, traînés dans une petite charrette par leurs quatre enfants.

Une urne sur un char était censée contenir les cendres des héros. Huit chevaux blancs avec des panaches rouges, relevant et secouant la tête à chaque coup de trompette, traînaient ce char. Les parents de ceux qui avaient été tués dans cette grande journée marchaient derrière, le front joyeux et couronné de fleurs, indiquant qu'ils ne sont point à regretter, ceux-là qui sont morts pour la patrie.

Une charrette ressemblant à celle du bourreau emportait les trônes, les couronnes et les sceptres.

L'échafaud avait disparu de la place de la Révolution. Au pied de la statue de la Liberté, le président fit verser le tombereau contenant les insignes de la royauté. Le bourreau y mit le feu.

Trois mille oiseaux, délivrés en même temps, s'envolèrent dans toutes les directions comme un joyeux nuage.

Deux colombes allèrent se reposer dans les plis de la robe de la Liberté.

Le lendemain, l'échafaud, de retour à son poste, devait les faire envoler.

De la place de la Révolution, on se rendit au Champ-de-Mars ; la statue d'Hercule écrasant le Fédéralisme était placée sur un rocher élevé devant lequel on avait ménagé une plate-forme. Au pied de la montagne, était placé le niveau de l'égalité.

Tout le monde passa dessous.

Arrivés sur la plate-forme, les quatre-vingt-six vieillards remirent chacun à son tour au président la pique qu'ils tenaient à la main.

Le président les relia toutes avec un ruban tricolore, proclamant ainsi l'alliance des départements avec la capitale. Ils étaient debout, et à la vue de tous, et en face de l'autel fumant d'encens.

Hérault de Séchelles lut l'acceptation de la loi nouvelle, proclamant l'égalité.

À ses dernières paroles, le canon éclata.

Mon ami, je ne suis qu'une femme, mais je vous jure qu'en ce moment j'éprouvai un si profond sentiment d'enthousiasme, que mes larmes coulèrent malgré moi. Ah ! si vous eussiez été là ! Oh ! si j'eusse été appuyée à votre bras au lieu d'être appuyée à celui d'un étranger ! Ah ! comme je me serais jetée dans votre poitrine, et comme j'y eusse pleuré tout à mon aise !

La République française, fondée sur la base de l'égalité ! Le char portant la cendre des victimes du 10 août s'avança jusqu'au

temple qui était élevé à l'extrémité du Champ-de-Mars ; là, on prit l'urne, on la déposa sur l'autel, et tous s'agenouillant, le président baisa l'urne et on l'entendit dire à haute voix ces paroles :

— Cendres chéries ! urne sacrée, je vous embrasse au nom du peuple !

Un homme s'approcha de Camille Desmoulins et lui demanda :

— Citoyen, peux-tu me dire pourquoi je ne vois plus ici, comme en 92, ce glaive de justice couvert de crêpes que portaient des hommes couronnés de cyprès ?

— Parce que, répondit Desmoulins, quand on sent le glaive partout, il est inutile de le montrer.

J'ai oublié de te dire, mon bien-aimé Jacques, que l'arc de triomphe des Italiens était consacré aux femmes des 5 et 6 octobre, qui ramenèrent de Versailles le roi, la reine et la royauté.

Seulement, j'ai entendu raconter que ces héroïnes étaient de vraies mères de famille qui s'étaient arrachées mourantes de faim à leurs enfants ; de belles jeunes filles, chastes, qui n'osèrent parler lorsqu'elles se trouvèrent en face du roi, et qui s'évanouirent en face de la reine, tandis qu'ici le peintre les a remplacées par des modèles hardis et effrontés.

Les femmes de l'arc de triomphe des Italiens sont plus belles, mais les autres, j'en suis sûre, étaient plus touchantes.

Aux premières ombres du soir, toute la foule s'éparpilla ; les uns, parmi ceux qui la composaient, entrèrent calmes et paisibles dans Paris ; les autres, non moins calmes et paisibles, s'assirent

sur l'herbe déjà flétrie du mois d'août et dînèrent en famille de ce qu'ils avaient apporté.

Nous étions à moitié chemin de Sèvres, où Danton devait nous rejoindre ; Camille et Lucile y dînaient avec nous. Nous prîmes une voiture, et en une demi-heure, du Champ-de-Mars nous fûmes à la maison de campagne de Danton.

Danton ramena avec lui un homme que je ne connaissais pas, mais que tu dois connaître, toi : il se nomme Carnot. C'est un petit homme en culottes courtes, coiffé à la Jean-Jacques Rousseau, avec un habit gris. Il a l'air d'un sous-chef de ministère. C'est sur lui que l'on compte pour faire face à la fois aux Anglais qui sont devant Dunkerque et aux Prussiens qui ont pris Valenciennes, ou plutôt à qui Valenciennes a été livrée.

Par sa position au ministère de la Guerre, il sait toutes les nouvelles, et les nouvelles sont déplorables à ce qu'il paraît. Danton a une grande confiance en lui ; mais il paraît que Robespierre ne l'aime pas. C'est un travailleur obstiné, qui passe, quand il est à Paris, sa vie à aller de la rue Saint-Florentin aux Tuileries, où il fouille les anciens cartons. Quant il va à l'armée, il ôte son habit gris pour prendre un habit de général, puis, la bataille gagnée, il reprend son habit gris et revient faire son plan à Paris.

Ce qui l'inquiète surtout, c'est Valenciennes, qui est devenu un foyer de réaction et de fanatisme. On y chante, sur la terre de France, le Salvumfac imperatorem : les femmes pleurent de joie, remercient Dieu ; les émigrés tirent leurs épées et crient : « À Paris ! à Paris ! »

Je m'émerveille quand je pense que ce petit homme, qui a à peine cinq pieds deux pouces et qui ne boit que de l'eau, va aller

avec sa culotte courte et son habit gris combattre le duc d'York, frère du roi d'Angleterre, qui a six pieds de haut et qui boit dix bouteilles de vin après son dîner. Il paraît qu'il aurait bien voulu rester tranquille à Valenciennes, n'aimant pas à se déranger ; mais qu'il a été tellement tourmenté par les belles dames qui raffolent de lui et par les émigrés qui le comparent à Marlborough, qu'il a fini par tirer son épée comme les autres et par crier : « Now, or never !Maintenant ou jamais ! »

Ses dernières nouvelles lui annonçaient que les avant-postes ennemis étaient à Saint-Quentin.

Danton a rédigé un décret de levée en masse que l'homme à l'habit gris proposera et fera adopter demain à la Convention, et qui me paraît un chef-d'œuvre.

Tous les Français sont en réquisition permanente… Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des subsistances, les femmes feront des tentes, des habits et serviront les hôpitaux ; les enfants feront la charpie ; les vieillards, sur les places, animeront les guerriers, enseignant la haine des rois et l'unité de la république.

Dès demain, nous nous mettrons au travail, madame Danton et moi.

q

9.9 9

Oh ! mon bien-aimé, je suis brisée. Comment vivre ? comment mourir ? Mourir me paraît bien plus facile que de vivre, et ce n'est pas la première fois que l'envie me prend d'aller t'attendre ou d'aller te rejoindre à ce rendez-vous de la mort où nul n'a jamais manqué.

Ton nom vient d'être répété dix fois, vingt fois, cent fois : tu leur manquais pour leur chiffre ; il leur fallait vingt-deux têtes. Ils ont remplacé la tienne par celle d'un certain Mainvielle, connu et célèbre par les assassinats de la Glacière, à Avignon. Toi, disent-ils, tu es mort de fatigue dans je ne sais quelle grotte du Jura avec Louvet, ou dévoré par les loups avec Roland.

Mais pour eux tu es mort, et ce n'est qu'à cette condition que tu n'as pas été jugé avec eux.

Oh ! si j'étais sûre que ce fût vrai, comme j'en finirais vite au profit de l'âme avec cette maladie du corps qu'on appelle la vie !

Depuis quelque temps, je voyais Danton passer par des alternatives de douleur et de colère. Il avait toujours espéré que le procès des girondins n'aurait pas lieu. N'étaient-ce pas les girondins qui avaient pris l'initiative de la Révolution ? N'étaient-ce pas les girondins qui avaient fait le 10 août ? N'étaient-ce point les girondins qui avaient déclaré la guerre à tous les rois ?

Mais voilà que tout à coup, tandis que les Anglais, au nord, assiègent Dunkerque, voilà qu'au midi les royalistes livrent Toulon aux Anglais.

C'était trop de clémence envers la reine et envers les girondins. N'accusait-on pas les girondins de complicité avec la reine, et, par conséquent, avec les royalistes ?

Le jour où l'on sut à Paris la prise de Toulon, Robespierre, maître de la situation, ordonna de commencer deux procès qu'on n'avait point osé attaquer jusque-là : le procès des girondins, le procès de la reine.

Aux Prussiens entrant en France par la Champagne, on avait opposé le massacre des prisons.

Aux royalistes faisant la Vendée à l'ouest, aux Anglais achetant Toulon au midi, on opposait la tête de la reine et celle des vingt-deux girondins.

Comprends-tu, mon bien-aimé ? quoique douze de tes amis seulement fussent aux mains du tribunal révolutionnaire, les autres étant, ceux-ci morts, ceux-là en fuite, on avait promis au peuple les vingt-deux girondins, il fallait les lui donner.

On ajouta des députés qui n'avaient jamais voté avec la Gironde. On avait voulu faire entrer Danton au Comité de salut public ; en y entrant, il sauvegardait sa vie. Qui eût osé toucher à un membre de ce terrible comité ?

Oui, mais pour y entrer, il fallait accepter deux conditions terribles :

La mort des girondins !

Les massacres de la Vendée !

Nous vîmes rentrer Danton, un soir, plus abattu que jamais.

— Je suis las de toutes ces boucheries d'hommes ! nous dit-il.

Puis, à sa femme :

— Prépare-toi à venir demain avec moi à Arcis-sur-Aube, lui dit-il.

Arcis-sur-Aube, c'était son lieu de naissance. Comme Antée qui reprenait des forces en touchant sa terre natale, Danton allait redemander aux sources de sa vie sa vigueur perdue.

— Venez-vous avec nous ? me demanda-t-il.

— Oh ! non, lui répondis-je. Vous devez comprendre que si j'ai une chance d'apprendre quelque nouvelle de lui, ce sera en suivant minute à minute le procès des girondins.

— Nous avons tort tous les deux, me dit-il ; je devrais rester ; vous devriez partir.

Le même soir, Garat vint le voir. C'est celui, tu te le rappelles, qui a été ministre de la Justice après lui.

Il le trouva malade ; plus que malade, consterné.

Il fit tout ce qu'il put pour obtenir qu'il restât à Paris ; il lui montra Robespierre profitant de son absence pour déraciner tour à tour Hébert et Chaumette ; quand il reviendrait, ses amis seraient ceux de Robespierre et se tourneraient contre lui, comme les amis des girondins s'étaient tournés contre eux.

— Ton départ, lui dit-il enfin, c'est tout simplement un suicide ; tu n'oses pas te tuer, tu veux mourir.

— Peut-être ! fit Danton. Mais la ruine de mon parti, mais la perte de mon influence, mais ma popularité anéantie ! Tout cela

n'est rien ! Ce qui m'anéantit, ce qui me perce le cœur, c'est de ne pouvoir les sauver. Vergniaud, l'éloquence même ; Péthion, l'honneur ; Valazé, la loyauté ; Ducos et Fonfrède, le dévouement.

Et de grosses larmes tombaient de ses yeux.

— Et c'est moi, dit-il, c'est moi qui, le 31 mai, ai frappé le coup terrible ! Je voulais les écarter de mon chemin, je ne voulais pas les tuer.

Garat quitta son ami sans avoir rien obtenu de lui.

Camille et Lucile me restaient ; mais j'étais bien loin d'être liée avec eux comme avec Danton et sa femme. J'avais pour Danton l'amitié confiante et respectueuse que l'on a pour l'homme de génie. Même dans ses faiblesses, je le trouve immense.

Le 13 octobre, il partit. Le volcan était éteint. Se rallumera-t-il jamais ? J'en doute.

Le 16, la reine mourut sur l'échafaud.

Sa mort ne fit pas à Paris tout l'effet qu'on en pouvait attendre.

On savait que le général Jourdan livrait à Wattignies une bataille de laquelle dépendait le salut de la France.

Le petit homme à l'habit gris et à la culotte courte avait quitté Paris. Il était arrivé à l'armée ; il avait mis son habit de général, s'était battu deux jours.

La première journée avait été perdue ; mais, avec son armée que l'ennemi croyait en retraite, il avait attaqué l'ennemi et l'avait battu.

Puis il avait remis son habit gris, était revenu à Paris le 19, et avait annoncé que le général Jourdan venait de remporter une grande victoire.

De lui-même il n'avait pas dit un mot.

Cette victoire donnait une force énorme à Robespierre, à qui, dans un moment de défaillance, Danton avait cédé la place, et qui, étant resté seul maître, s'était fait gouvernement.

Le lendemain de cette victoire, Fouquier-Tinville demanda les pièces pour faire le procès de tes malheureux amis. Toutes les mesures avaient été prises, non seulement pour les tuer, mais pour les déshonorer.

Leur procès vint immédiatement après celui d'un misérable nommé Perrin, voleur de deniers publics, condamné aux galères et à l'exposition, qu'il avait subies sur la guillotine. Entre lui et les nobles girondins, on eut soin de ne trancher la tête à personne ; il fallait que l'échafaud restât pilori.

On les avait d'abord enfermés à la prison des Carmes, encore toute sanglante des massacres de Septembre ; on les plaça dans un quartier distinct du reste de la prison. Un seul de ces cachots contenait dix-huit lits.

Vergniaud, déjà depuis plusieurs mois en prison, n'avait rien voulu demander à personne ; ses vêtements tombaient en lambeaux, et, depuis longtemps, son dernier assignat était passé dans la main d'un prisonnier plus pauvre que lui.

Son beau-frère, M. Alluaud, revint de Limoges, lui apportant un peu d'argent et des habits. Il obtint de voir Vergniaud et entra dans sa prison avec son fils, enfant de dix ans.

L'enfant, en voyant son oncle traité comme un scélérat, le visage pâle et amaigri, les cheveux épars, la barbe inculte et les habits déchirés, se mit à pleurer, et, au lieu d'aller embrasser son oncle qui lui tendait les bras, il se réfugia entre les genoux de son père.

Mais Vergniaud l'attira à lui, lui disant :

— Rassure-toi, et regarde-moi bien ; quand tu seras grand, quand la France sera libre, quand on ne rencontrera plus dans les rues de Paris cette hideuse machine qu'on appelle la guillotine, tu diras : « Quand j'étais enfant, j'ai vu Vergniaud, le fondateur de la République, dans le plus beau temps et dans le plus glorieux costume de sa vie, celui où, persécuté par des misérables, il se préparait à mourir pour les hommes libres. »

Mais l'apôtre parmi eux, le martyr heureux du supplice, c'était Valazé, que son grade dans l'armée avait familiarisé avec la mort. Celui-là a la foi et prétend qu'à toutes les religions nouvelles il faut du sang. On sentait qu'il était heureux d'offrir le sien en sacrifice.

— Valazé, lui dit un jour Ducos, comme on te punirait si on ne te condamnait pas !

Le 22 octobre, on leur communiqua leur acte d'accusation, le 26, leur procès commença.

À midi, ils furent introduits devant le tribunal révolutionnaire. Chacun d'eux avait un gendarme près de lui.

J'étais au bras de Camille, Lucile était au mien. Nous les vîmes tous s'asseoir l'un après l'autre au banc des accusés, ces nobles

martyrs sur la figure desquels on eût cherché vainement un de ces signes qui font dire : « Voilà un coupable ! »

Il n'y eut pas d'hypocrisie dans le procès au moins. Tout le monde vit bien que tout ce qui précéderait l'échafaud ne serait qu'une forme, et qu'il ne s'agissait que de tuer. Les accusateurs Hébert et Chaumette furent reçus comme témoins. Pas d'avocat pour les défendre.

On leur reprochait des choses étranges : les assassinats de Septembre, dont ils avaient toujours poursuivi la punition ; on leur reprochait d'avoir été les amis de La Fayette, de d'Orléans et de Dumouriez. Et cependant les juges avaient honte de condamner sur de pareilles accusations et sur de pareils témoignages.

Le procès dura sept jours, et, le septième jour, il était moins avancé que le premier.

Il fallut que les jacobins s'en mêlassent ; une députation vint sommer l'assemblée de décréter que le troisième jour, ne le fût-il pas, le jury pouvait se déclarer suffisamment éclairé.

Camille m'a dit qu'on avait retrouvé la minute tout entière écrite de la main de Robespierre, car Robespierre voulait leur mort à tout prix.

Le second jour du procès, et quand on vit clairement tout l'odieux de l'accusation, Garat, que j'avais vu chez Danton le soir de son départ, fit une démarche près de Robespierre pour sauver les girondins. Il avait préparé une espèce de plaidoyer pour la clémence ; il la lui lut.

Il a raconté tout ce que Robespierre avait souffert pour l'écouter ; son masque, si froid qu'on eût dit un parchemin tendu sur

une tête de mort, était agité de frémissements musculaires ; aux passages pressants, il se couvrait les yeux de sa main pour qu'on ne vît pas le poignard de la haine dans ses prunelles. Cependant il le laissa dire jusqu'au bout. Puis :

— C'est à merveille, dit-il, mais que voulez-vous que j'y fasse ? je n'y puis rien, ni moi, ni personne. Vous dites qu'ils n'ont point d'avocat ; ils n'en ont pas besoin, puisqu'ils le sont tous, avocats !

Le décret de la Convention fut apporté au tribunal révolutionnaire à huit heures du soir.

Grâce à ce décret, le jury se trouva éclairé tout à coup et déclara qu'il était inutile de continuer les débats. Les jurés ne firent qu'entrer et sortir dans la salle des délibérations. Le président, sur son âme et conscience, annonça que les vingt-deux girondins étaient condamnés à mort.

Je sentis frissonner le bras de Camille.

— Oh ! malheureux que je suis, murmura-t-il tout bas, c'est mon livre qui les tue !

Il paraît que Camille avait écrit un livre contre les girondins.

Cette condamnation était si inattendue que les spectateurs n'y voulaient pas croire. Les condamnés poussèrent un cri de malédiction contre leurs juges. Les gendarmes étaient paralysés ; chaque accusé eût pu tirer du fourreau le sabre du gendarme placé près de lui et poignarder les juges sans que personne s'y opposât.

En ce moment, Valazé sembla s'évanouir et glissa sur le parquet.

— Tu pâlis, Valazé ? lui dit Brissot.

— Non, je meurs, répondit celui-ci,.

Il venait de s'enfoncer la pointe d'un compas dans le cœur.

Il était onze heures du soir.

Après un moment donné à l'émotion du public, aux malédictions des condamnés, aux soins inutiles portés à Valazé, qui s'était tué roide, les condamnés se serrent l'un contre l'autre et crient :

— Nous mourons innocents ! Vive la République !

Le mort et les vivants descendirent du tribunal et prirent l'escalier qui les conduisait à la Conciergerie. Ils avaient promis aux autres détenus de les informer de leur sort ; ils trouvèrent un moyen bien simple : ils chantèrent le premier couplet de la Marseillaise, en changeant un seul mot au quatrième vers :

Allons, enfants de la patrie !

Le jour de gloire est arrivé !

Contre nous de la tyrannie,

Lecouteausanglant est levé !

Les autres prisonniers attendaient et écoutaient. Ce mot couteausubstitué au mot étendard leur dit tout.

On entendit alors par tous les cachots des cris, des pleurs et des sanglots.

Eux ne pleuraient pas.

Un repas les attendait, envoyé par un ami.

Valazé, tout mort qu'il était, y assista. Le tribunal avait ordonné que le corps du suicidé serait réintégré dans la prison, conduit sur la même charrette au lieu du supplice, et inhumé avec eux.

Terrible tribunal, auquel on n'échappait pas par la mort, et qui suppliciait la mort.

On dit que c'est le représentant Bailleul, proscrit comme eux, mais échappé à la proscription et caché dans Paris, qui leur a envoyé ce dernier repas qui leur a permis de faire ce que les chrétiens dévoués au cirque appelaient le repas libre.

Vergniaud avait été nommé président du repas ; son visage resta calme et souriant.

— Ne vous en étonnez pas, dit-il, craignant d'humilier ses amis par sa sérénité. Je ne laisse derrière moi ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants. J'étais seul dans la vie, je vais vous avoir tous pour frères dans la mort.

Comme personne n'a assisté à ce dernier repas, comme aucun des convives n'a survécu, on ne saurait dire sur quel sujet roula la conversation.

Cependant un geôlier entendit Ducos qui disait :

— Que ferons-nous demain à pareille heure ?

— Notre journée sera faite, répondit Vergniaud, et nous dormirons.

Lorsque le jour descendant par une lucarne dans le cachot des girondins fit pâlir les bougies :

— Allons nous coucher, dit Duclos, la vie est si peu de chose qu'elle ne vaut pas l'heure de sommeil que nous perdons à la regretter.

— Veillons, dit Lassource, l'éternité est si redoutable que mille vies ne suffiraient pas à nous y préparer.

À dix heures, ceux qui dormaient furent réveillés par le bruit des verrous ; ceux qui ne dormaient pas virent entrer les exécuteurs, qui venaient pour préparer leurs têtes au couteau.

Les uns après les autres vinrent alors, souriants et soumis, incliner leur tête sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes.

On avait permis à un autre prisonnier, l'abbé Lambert, d'entrer près d'eux à ce moment suprême, pour préparer à la mort ceux qui demanderaient les secours de la religion.

Gensonné ramassa une boucle de ses cheveux noirs, et, la donnant à l'abbé :

— Dites à ma femme que c'est tout ce que je puis lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées.

Vergniaud tira sa montre, l'ouvrit, et sur la boîte d'or grava un chiffre et la date du 30 avec la pointe d'une épingle ; puis il chargea l'abbé Lambert de la remettre à une femme qu'il aimait, mademoiselle Candeille probablement.

Lorsque la toilette fut terminée, on fit descendre les condamnés vers la cour du palais.

Cinq charrettes les attendaient, entourées d'une foule immense. Le jour s'était levé, pâle et pluvieux, un de ces jours bla-

fards qui ont toute la désespérance de l'hiver. On avait défendu de donner aucun cordial aux condamnés, espérant qu'ils resteraient au-dessous d'eux-mêmes.

Ils étaient quatre dans chaque charrette ; dans la dernière seulement, cinq et le cadavre de Valazé. Sa tête, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sur les genoux de Vergniaud, destiné à mourir le dernier comme le plus coupable de tous, c'est-à-dire comme le plus éloquent, comme le plus brave.

Au moment où les cinq charrettes sortirent de la sombre arcade de la Conciergerie, ils entonnèrent tout d'une voix, et comme une marche funèbre, la première strophe de la Marseillaise :

Allons, enfants de la patrie !

Ce chant choisi par eux n'avait-il pas à la fois la double signification du patriotisme et du dévouement ? Ne signifiait-il pas que partout où vous pousse la voix de la patrie, même à la mort, il fallait y aller en chantant ?

Au pied de l'échafaud, la première charrette versa les quatre victimes. Ils s'embrassèrent en signe de communion dans la liberté, dans la vie, dans la mort.

Puis ils montèrent un à un, celui qui montait continuant de chanter comme les autres.

La pesante masse de fer étouffa seule sa voix.

Tous moururent en héros. Seulement, le chœur allait diminuant au fur et à mesure que tombait la hache : les rangs s'éclaircissaient, la Marseillaise continuait toujours.

Enfin, une seule voix resta pour glorifier l'hymne patriotique.

C'était celle de Vergniaud, qui, nous l'avons dit, devait mourir le dernier.

Ses paroles suprêmes furent :

Amour sacré de la patrie !

Puis tout fut dit. Le silence se fit sur la foule comme sur l'échafaud. Le peuple se retira consterné ; il comprenait que quelque chose d'essentiel à la Révolution venait de mourir.

Pourquoi n'étions-nous pas ensemble sur la dernière charrette ?

q

9.10 10

Hélas ! je n'ai plus que des exécutions à te raconter. Celle des girondins eut son retentissement jusqu'à Arcis-sur-Aube, mais ne suffit pas cependant pour arracher Danton à sa torpeur.
Sa jeune femme, qui était enceinte, m'écrivait que son mari passait quelquefois deux ou trois heures de la nuit à la fenêtre de sa chambre à coucher, qui donnait sur la campagne.

Là, les yeux fixés au ciel, écoutant chaque bruit, aspirant chaque brise, Danton, dont toute la religion n'était qu'un vaste panthéisme, semblait se préparer à rendre à la nature tous les éléments qu'il avait reçus d'elle.

Il reparut le 3 décembre, il reparut retrempé par la solitude et par le repos. Il parla avec une éloquence qu'il n'avait jamais eue ; mais nul ne sut de quoi il avait parlé. À peine sut-on même qu'il avait reparu à la Convention. Le Moniteur avait reçu l'ordre de ne pas imprimer son discours.

Il trouva le vide autour de lui ; ses amis les plus chauds s'étaient ralliés à Robespierre ; un ou deux seulement lui étaient restés fidèles : Bourdon de l'Oise et Camille.

On se rappelle ce cri poussé par Camille au jugement des girondins :

— Malheureux ! c'est moi qui les ai perdus !

Ce cri, le club des jacobins en demanda compte. Camille, qui écrivait très bien, parlait très mal. Il était bègue, et Robespierre avait bien compté qu'il pataugerait dans son bégayement et ne pourrait se faire entendre.

Mais voilà que, pour faire face à l'art que lui a refusé la nature, son cœur lui donna tout à coup la puissance des larmes.

— Oui, s'écria-t-il, oui, je le répète ici : je me suis trompé. Sept des vingt-deux étaient nos amis. Hélas ! soixante amis vinrent à mon mariage, tous sont morts ! Il ne m'en reste que deux : Robespierre et Danton !

Le discours de rentrée de Danton qui n'avait point été imprimé au Moniteur était de sa part une espèce d'abdication de toute prétention politique.

Il avait dit, – ce qui était parfaitement vrai, – que les deux années de lutte qu'il avait soutenues ne lui avaient laissé ni orgueil,

ni vanité, ni velléité de concurrence. Cette fois, comme Camille, il s'était rallié à Robespierre, s'était fait son second ; enfin son discours s'était terminé par un vœu :

— Puisse la République, hors de péril, faire un jour, comme Henri IV, grâce à ses ennemis !

Deux ou trois jours après, Robespierre avait demandé de sa voix larmoyante cinq cent mille francs pour les indigents.

Cambon, le vrai ministre des finances de l'époque, le dantoniste Cambon, qui avait tant de mal à lâcher son argent, répondit de sa voix rude :

— Cinq cent mille francs, ce n'est pas assez. J'offre dix millions.

Les dix millions avaient été mis aux voix et adoptés.

Enfin, il était arrivé ceci que, le 26 décembre, le jour même où Robespierre réclamait l'accélération des jugements révolutionnaires, un dantoniste monta à la tribune, pâle et égaré, en criant :

— On va guillotiner un innocent, et en voilà la preuve !

Il y avait un tel besoin de retour vers la clémence, que la Convention vota un sursis à l'instant même, et plus de vingt membres se précipitèrent alors de la salle, les uns courant au palais de justice, les autres à la place de la Révolution, pour empêcher que cet innocent ne fût exécuté.

Cela donna du cœur aux dantonistes. Ils allèrent plus loin que Danton lui-même n'aurait voulu.

Bourdon de l'Oise, une espèce de sanglier à poils roux, rejeta toutes les précipitations sur l'agent public du Comité de sûreté, Héron, qui était l'agent secret de Robespierre.

L'immaculé Robespierre était censé n'avoir aucune relation avec la police ; jamais il n'avait vu Héron.

Mais, du petit hôtel où se tenait le Comité de salut public, il y avait un corridor obscur communiquant avec les Tuileries.

C'était là que les hommes de Héron venaient remettre à Robespierre des papiers cachetés qui le tenaient au courant de tout ce qui se passait.

Souvent des petites jeunes filles portaient des paquets pareils aux demoiselles Duplay. Robespierre les trouvait en rentrant chez son menuisier.

Robespierre, qui une fois sa confiance donnée la maintenait jusqu'à l'imprudence, avait assuré l'impunité à cet agent, ce qui le rendait insolent au point d'insulter les députés.

Comme beaucoup avaient à se plaindre de lui, la proposition de Bourdon (de l'Oise) fut acceptée. L'Assemblée vota. Héron fut arrêté.

Alors tous les robespierristes accoururent ; ils avaient reçu le mot de Robespierre, la mesure avait été prise en son absence, et, si elle était maintenue, Robespierre était, sinon perdu, du moins cruellement entamé.

Ce fut d'abord Couthon qui vint demander que l'Assemblée continuât sa confiance au Comité de salut public. Puis Moïse Bayle, qui vint témoigner que, dans plusieurs affaires, Héron

s'était montré adroit et hardi. Puis ce fut Robespierre lui-même qui joua l'attendrissement, qui parla des âmes sensibles et de son ambition d'obtenir la palme du martyre.

L'arrestation de Héron fut révoquée.

Si Héron eût été arrêté, c'était notre ami Danton qui régnait à la place de Robespierre ; Brune, l'ami de la maison, homme déterminé s'il en fut, mettait la main sur les satellites de Héron, Westermann sabrait Henriot et soulevait avec son ami Santerre la grande rue du grand faubourg.

Il venait alors imposer l'homme populaire par excellence, Danton, à l'Assemblée, qui ne demandait pas mieux.

Robespierre sauvé, c'était Danton qui était mort.

Robespierre avait vu de trop près l'abîme pour ne pas le combler avec les cadavres des dantonistes. En le voyant tout pâle et tout tremblant du choc, Billaud lui prit la main et lui dit tout bas :

— Il faut tuer Danton, n'est-ce pas ?

Robespierre bondit d'étonnement qu'on eût osé prononcer une semblable parole.

— Quoi ! dit-il en regardant Billaud les yeux dans les yeux, vous tueriez donc les premiers patriotes !

— Pourquoi pas ? répondit Billaud.

— Mais vous ? dit Robespierre.

— Oui, moi, répondit celui-ci.

Robespierre fit appeler Saint-Just et Couthon. Il leur dit qu'on se plaignait de l'immoralité, de la corruption de Danton.

Couthon et Saint-Just applaudirent.

On commença d'en parler au Comité de salut public. Lindet, qui était dans les bureaux, fit avertir Danton.

Danton haussa les épaules.

— Eh bien ! soit, dit-il ; j'aime mieux être guillotiné que guillotineur.

Et, comme nous lui disions au moins de fuir :

— Est-ce que vous croyez, répondit-il, que l'on emporte la patrie à la semelle de ses souliers ?

— Au moins cachez-vous, lui dis-je.

— Est-ce que l'on cache Danton ? dit-il.

Et, en effet, Danton était difficile à cacher.

Aussi, sans qu'il sût même encore qu'il allait être accusé, déjà créait-on pour lui un nouveau cimetière.

Et cependant Danton semblait avoir un pressentiment de ce qui devait arriver.

Danton nous racontait lui-même que, sortant du palais de justice avec Souberbielle, juré du tribunal révolutionnaire, et Camille, par une de ces soirées sombres et froides qui préparent aux impressions sinistres et qui laissent échapper les secrets de l'âme, il s'était arrêté sur le pont Neuf et regarda mélancoliquement couler l'eau. Souberbielle s'approcha de lui :

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Regarde, dit Danton, est-ce que la rivière ne te fait pas l'effet de rouler du sang ?

— C'est vrai, dit Souberbielle, le ciel est rouge, il y a bien d'autres pluies de sang derrière ces nuages.

Danton se retourna, et, s'adossant au parapet :

— Sais-tu, lui dit-il, que du train dont on y va, il n'y aura plus bientôt de sûreté pour personne ; les meilleurs patriotes sont confondus sans choix avec les traîtres, le sang versé par les généraux sur le champ de bataille ne les dispense pas de verser le reste sur l'échafaud ; je suis las de vivre !

— Que veux-tu ? dit Souberbielle, ces gens-là ont commencé par demander des juges inflexibles, et j'ai accepté la position de juré ; mais ils ne veulent plus que des bourreaux complaisants. Que puis-je, moi ? je ne suis qu'un patriote obscur. Ah ! si j'étais Danton !

Danton lui posa la main sur l'épaule :

— Danton dort, tais-toi, lui dit-il ; il se réveillera quand il sera temps. Tout cela commence à me faire horreur. Je suis un homme de révolution ; je ne suis pas un homme de carnage… Mais toi, poursuivit Danton en s'adressant à Camille Desmoulins, pourquoi gardes-tu le silence ?

— J'en suis las du silence ! répondit Camille. La main me pèse ; j'ai quelquefois envie de faire de ma plume un stylet et d'en poignarder ces misérables. Mon encre est plus indélébile que leur sang : elle tache pour l'immortalité.

— Bravo, Camille ! reprit Danton. Commence dès demain. C'est toi qui as lancé la révolution, c'est à toi de l'enrayer, et, sois tranquille, cette main t'aidera. Tu sais si elle est forte.

Trois jours après, le Vieux Cordelier parut.

Voici ce qu'il disait dans son numéro 6, le lendemain du jour où on avait arrêté le poète Fabre d'Églantine, ami de Camille :

« Considérant que l'auteur du Philinte vient d'être mis au Luxembourg avant d'avoir vu le quatrième mois de son calendrier ; voulant profiter du moment où j'ai encore encre et papier et les deux pieds sur les chenets pour mettre ordre à ma réputation, je vais publier ma foi politique, dans laquelle j'ai vécu et mourrai, soit d'un boulet, soit d'un stylet, soit de la mort des philosophes, comme dit le compère Mathieu. »

Ce numéro, déjà très violent, annonçait un numéro plus violent encore.

Je vis que Camille se perdait, et, n'oubliant pas qu'il était un des deux amis à qui tu m'avais léguée et qui m'avaient accueillie à mon arrivée à Paris, je courus rue de l'Ancienne-Comédie, où j'avais autrefois été reçue par Lucile, au temps de la toute-puissance de Danton et de Camille, et où leurs amis terrifiés venaient prier Camille de s'arrêter pendant qu'il en était temps encore.

Il y avait là un officier très patriote nommé Brune, et qui ne paraissait nullement timide. Il déjeunait avec Camille et lui conseillait la prudence. Mais Camille était lancé ; il regardait comme une lâcheté de faire un pas en arrière.

On lui apporta ses épreuves ; il les corrigea tranquillement, et, entre deux filets, il ajouta :

— Miracle ! Cette nuit, un homme est mort dans son lit !

Puis, comme Brune haussait les épaules :

— Edamuset bibamus, dit-il en latin pour n'être pas entendu de Lucile. Et, croyant que je ne comprenais pas, il continua :

— Crasenim moriemur.

J'allai à Lucile et lui dis tout bas ce que je venais d'entendre. Elle faisait le chocolat.

— Laissez-le, laissez-le, dit-elle ; qu'il remplisse sa mission, c'est lui qui sauvera la France ; ceux qui pensent autrement n'auront pas de mon chocolat.

Le lieu où l'on devait enterrer Danton étant marqué d'avance, il n'y avait plus qu'à l'arrêter.

Camille fit déborder le vase en demandant dans son journal un comité de la clémence.

Le 28 mars, Danton nous annonça qu'il dînait avec Robespierre ; des amis communs avaient tenté un dernier effort pour les réunir.

Je résolus de rester à Sèvres, cette nuit-là, afin d'avoir des nouvelles de cette réunion, où le dîner n'était qu'un prétexte.

C'était chez Panis, à Charenton.

Danton revint vers une heure du matin.

— Eh bien ! nous écriâmes-nous en le voyant paraître.

— Rien, dit-il, cet homme est impassible ; ce n'est pas un homme, c'est un spectre. On ne sait par où le prendre, il n'a rien

d'humain ; je crois que nous sommes plus brouillés que nous ne l'avons jamais été.

— Mais enfin, dit madame Danton, que s'est-il passé ? Donne-nous des détails.

— Pourquoi faire ? Est-ce que je sais moi-même ce qui s'est dit ? Est-ce que l'on peut tirer quelque chose de clair de cette parole terne et visqueuse de Robespierre ? Des récriminations des deux côtés ; il m'a reproché Septembre, comme s'il ne savait pas que c'est Marat qui a fait Septembre. Moi, je lui ai reproché Lyon et Nantes. Bref, nous nous sommes quittés au plus mal.

Le lendemain, le bruit s'était déjà répandu de ce qui s'était passé.

Robespierre avait dit à Panis :

— Tu le vois, il n'y a pas moyen de ramener cet homme au gouvernement ; dedans il corrompt ; dehors il menace. Nous ne sommes pas assez forts pour mépriser Danton, nous sommes trop courageux pour le craindre ; nous voulions la paix, il veut la guerre : il l'aura.

Les amis de Danton accoururent à Sèvres, le suppliant de conjurer l'orage qui se préparait, tous le poussaient à la résistance :

— La Montagne est à toi, lui disait le boucher Legendre.

— Les troupes sont à toi, disait l'Alsacien Westermann.

— Le sentiment public est à nous, disait Camille Desmoulins, qui à travers les numéros du Vieux Cordelier sentait palpiter le cœur de la France.

Mais Danton ne répondit que par un sourire d'indifférence et d'orgueil en disant :

— Ils n'oseront pas s'attaquer à moi, je suis plus fort qu'eux !

Le lendemain, 31 mars, à six heures du matin, lui et ses amis étaient arrêtés.

Ce fut le pauvre Camille que cette arrestation frappa le plus cruellement.

Les gendarmes entrèrent justement au moment où il décachetait une lettre qui commençait par ces mots : « Ta mère est morte ! »

Il apprit en même temps que Danton était arrêté.

— C'est bien, dit-il, où il ira, j'irai.

Il embrassa son fils, le petit Horace, qui dormait dans son berceau, et se livra aux gendarmes.

On le conduisit à la prison du Luxembourg. Il y arrivait en même temps que Danton ; ils y entrèrent tous deux ensemble, et la première chose qu'ils virent fut Hérault de Séchelles qui, en attendant la mort, jouait au bouchon avec les enfants du concierge.

Il courut à Danton et à Camille, et les embrassa.

Quand le bruit de leur arrestation se répandit dans Paris, Paris fut consterné.

Camille Desmoulins était comme un fou ; il se frappait la tête contre la muraille, il pleurait, il appelait Lucile.

— À quoi bon ces larmes ? demanda Danton, on nous envoie à l'échafaud ; marchons-y gaiement.

Une voix faible arriva d'un cachot voisin.

C'était celle de Fabre d'Églantine.

— Qui es-tu, pauvre malheureux au désespoir ? demanda la voix.

— Je suis Camille Desmoulins, répondit le prisonnier.

— La contre-révolution est donc faite ? s'écria Fabre.

En entrant au Luxembourg et en baissant sa tête sous la voûte qu'on ne repassait que pour mourir, Danton murmura :

— C'est à pareil temps que j'ai fait instituer le tribunal révolutionnaire. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes.

Le 2 avril, à onze heures du matin, on amena les accusés.

Madame Danton, malade de sa grossesse, n'avait pas eu le courage d'assister à la séance ; on avait réuni deux ou trois hommes salis par leurs tripotages d'argent, et on les avait adjoints au procès pour que le public crût Danton, Camille Desmoulins et Hérault de Séchelles les complices de ces misérables.

À la vue de Danton entre ces deux larrons, Delaunay et Despagnac, le greffier du tribunal n'y put tenir, il jeta sa plume et alla embrasser Danton.

— Votre âge, votre nom et votre demeure ? demanda-t-on à Danton.

— Je suis Danton, répondit-il ; j'ai trente-cinq ans ; ma demeure sera demain le néant, mon nom restera au Panthéon de l'Histoire.

La même question fut faite à Camille Desmoulins.

— Je suis Camille Desmoulins, dit-il, j'ai trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus-Christ.

Depuis qu'il était en prison, Camille avait écrit à sa femme deux lettres qui lui étaient parvenues.

Elle errait, éperdue de douleur, autour du Luxembourg. Camille, collé aux barreaux, essayait de la voir, ne pensant qu'à elle et à la mort.

Elle s'adressa à Robespierre ; elle lui écrivit, elle lui rappela que Camille avait été son ami, qu'il avait été témoin de son mariage.

Robespierre ne répondit pas.

Elle vint trouver madame Danton ; elle voulait l'entraîner chez Robespierre, que toutes deux ensemble et à genoux lui demandassent la grâce de leurs maris.

Madame Danton s'y refusa obstinément.

— Quand même je serais sûre de sauver mon mari, dit-elle, je ne ferais pas une pareille démarche. Quand on s'appelle Danton, on peut mourir, mais on ne doit pas être avili.

— Vous êtes plus grande que moi, dit Lucille à madame Danton.

Et elle nous quitta désespérée.

Inutile de mentionner leur condamnation.

À quatre heures, les valets du bourreau vinrent lier les mains des condamnés et couper leurs cheveux.

Danton se laissa faire ; puis, se regardant dans une glace :

— Ils ont réussi, dit-il, à me faire encore plus laid que d'habitude ; heureusement que ce n'est point ainsi que je paraîtrai devant la postérité.

Camille Desmoulins n'avait jamais pu croire que Robespierre consentît à sa mort. Quand il vit paraître les exécuteurs, il entra dans un terrible accès de rage. Il n'attendit point qu'ils vinssent à lui, il se jeta sur eux, luttant en désespéré.

Il fallut le terrasser pour lui lier les mains et lui couper les cheveux.

Les mains liées, il pria Danton d'y glisser une boucle de cheveux de Lucile, qu'il portait sur sa poitrine et qu'il voulait serrer en mourant.

Ils étaient quatorze dans la même charrette.

Tout le long de la route, Camille en appela au peuple.

— Peuple, criait-il, tu ne me reconnais donc pas ! Je suis Camille Desmoulins ! C'est moi qui ai fait le 14 juillet, c'est moi qui t'ai donné la cocarde que tu portes !

Et, à tous ces cris, la foule ne répondit que par des insultes, tandis que Danton, essayant de le calmer, lui disait :

— Meurs donc tranquille, et laisse cette vile canaille.

Quand on arriva rue Saint-Honoré, devant la maison du menuisier Duplay, habitée par Robespierre, on la trouva portes et volets fermés. La foule redoubla de cris.

Mais Danton se leva dans la charrette, et l'on se tut.

— Si bien caché que tu sois, cria-t-il, tu entendras ma voix. Je t'entraîne, Robespierre ! Robespierre, tu me suis !

Et Robespierre l'entendit en effet, et l'on assure que, baissant la tête, il dit :

— Oui, tu as raison, Danton, innocents ou coupables, nous donnerons tous notre tête à la République. La Révolution reconnaîtra les siens de l'autre côté de l'échafaud.

Hérault de Séchelles descendit le premier, mais, avant de descendre, il se tourna pour embrasser Danton.

L'exécuteur ne le lui permit pas.

— Imbécile ! dit Danton, tu n'empêcheras pas nos têtes tout à l'heure de se baiser dans le panier.

Camille Desmoulins monta ensuite, et, reprenant tout son calme sur l'échafaud, il regarda le couperet ruisselant de sang, et dit :

— Voilà donc la fin du premier apôtre de la liberté.

Puis, au bourreau :

— Fais remettre à ma belle-mère les cheveux que tu trouveras dans ma main.

Danton monta le dernier. Jamais il n'avait été plus superbe et plus imposant à la tribune ; il regarda en pitié le peuple à droite et à gauche, et, s'adressant au bourreau :

— Tu leur montreras ma tête, dit-il ; elle en vaut bien la peine.

Lorsque, le lendemain, je voulus aller à Sèvres mêler mes larmes à celles de madame Danton, je trouvai portes et fenêtres fermées ; toute la pauvre famille, décapitée dans la personne de son chef, avait quitté le pays sans dire où elle allait.

Je revins chez Lucile : elle avait été arrêtée ce matin même.

Huit jours après, elle montait à son tour sur l'échafaud.

Avec elle, je perdis ma seule et ma dernière amie. Paris n'était plus qu'un désert.

Alors les idées les plus désespérées me passèrent par l'esprit.

Un instant, j'eus l'intention de quitter la France, de partir pour l'Amérique, de te chercher, de t'appeler dans ce monde nouveau.

Hélas ! une chose à laquelle je n'avais pas pensé me donna le dernier coup.

Quelques centaines de francs me restaient seulement : je n'avais pas de quoi payer ma traversée.

q

9.11 11

A partir de ce moment, me sentant seule, complètement abandonnée, sans nouvelles de toi, sans certitude de ta vie, je tombai dans une torpeur dont je ne sortis momentanément que pour y retomber plus profondément encore.

Je t'ai dit que j'avais près de moi une fille de la campagne nommée Jacinthe. Le surlendemain de la mort de Danton, elle me demanda à aller passer le dimanche chez une tante à elle, qui demeure à Clamart.

Je lui donnai la permission qu'elle désirait.

Sachant que je n'avais qu'elle pour me servir, elle apprêta tout, afin que je ne manquasse de rien pendant les vingt-quatre heures que devait durer son absence.

Puis elle partit.

Le lendemain, elle revint plus tôt que je ne l'attendais. Il s'était passé quelque chose d'extraordinaire à Clamart.

Vers neufs heures du matin, un homme jeune encore, à la barbe longue, aux yeux égarés, aux habits mutilés par une marche nocturne dans les ronces, entra au cabaret du Puits-sans-vin. Il demanda à manger et mangea assez avidement pour éveiller la curiosité des paysans qui buvaient à côté de lui et qui faisaient partie du comité révolutionnaire de Clamart.

Tout en mangeant, il se mit à lire, tournant les pages du livre avec des mains si blanches et si soignées, que les sans-culottes qui étaient là ne doutèrent pas un instant qu'ils n'eussent affaire à un ennemi de la République.

Les paysans l'avaient arrêté et l'avaient conduit au district. Seulement, comme ses pieds étaient déchirés et qu'il ne pouvait faire un pas, on l'avait hissé sur un vieux cheval et on l'avait conduit à la prison de Bourg-la-Reine.

Je m'empressai de demander quel âge avait le prisonnier.

Jacinthe me répondit qu'il était tellement défait par la fatigue et les privations, qu'il était impossible de deviner son âge ; seulement, elle avait entendu dire que c'était un de ceux qui, proscrits le 31 mai et le 2 juin avec les girondins, étaient parvenus à se sauver.

Alors il me vint à la fois une espérance et une douleur, c'est que ce proscrit, c'était toi, mon bien-aimé Jacques. J'envoyai chercher une voiture, je fis monter Jacinthe avec moi, et nous partîmes à l'instant même pour Clamart, quoique je susse bien qu'il n'y était pas, mais je ne voulais perdre aucun des renseignements que je voulais recueillir.

Dès Clamart, je commençai à douter que ce fût toi ; le signalement qu'on me donna du prisonnier était loin de se rapporter au tien ; mais la souffrance fait de tels ravages en nous, que je n'en continuai pas moins ma recherche.

Nous arrivâmes le soir à Bourg-la-Reine ; le prisonnier était au cachot, et il devait être ramené le lendemain à Paris.

Nous couchâmes dans un petit hôtel, où j'attendis avec impatience le jour sans me coucher et sans dormir.

Là, on m'avait confirmé la nouvelle que le prisonnier, caché depuis près d'un an, soit en France, soit à l'étranger, avait été pris lorsqu'il essayait de rentrer dans Paris.

Ils se trompaient. C'est au moment où il essayait d'en sortir, au contraire.

Au point du jour, j'ouvris la fenêtre. Il y avait un grand tumulte dans le village ; tout le monde courait du côté de la prison.

J'y envoyai Jacinthe. Je sentais que les forces m'auraient manqué.

Jacinthe revint tout effrayée.

Le prisonnier s'était empoisonné pendant la nuit ; on l'avait trouvé mort dans son cachot.

Tant que je le savais vivant, les forces, comme je l'ai dit, m'avaient manqué ; mais, lui mort, je n'eus plus un instant d'hésitation.

En arrivant à la prison, nous apprîmes son nom. C'était un nom que j'avais entendu prononcer bien souvent, et avec respect, par Danton et par Camille Desmoulins. Il s'appelait Condorcet.

Je voulus le voir.

Nous entrâmes dans la prison. Il était couché sur son lit. On eût dit qu'il dormait.

C'était un homme de cinquante-cinq ans à peu près, presque chauve ; une figure grave, douce et pleine de noblesse.

Je me penchai sur son lit et je le regardai longtemps.

C'était donc cela, la mort !

Pour la seconde fois, je fus prise d'un sentiment de profonde envie. Ce repos ne valait-il pas mille fois mieux que la vie agitée

et sans espoir que je menais ! Pourquoi continuer cette vie ? Pour apprendre un jour ou l'autre ta mort, comme madame de Condorcet allait apprendre celle de son mari. Sans doute c'était un poison bien doux et bien facile que celui qui lui avait donné une mort si calme. Il en fallait bien peu aussi ; car on montrait la bague dans laquelle il était enfermé.

Où trouverai-je de ce poison, et pourquoi ne t'avais-je point dit, mon ami, avant de te quitter, de me préparer une bague pareille pour le cas où je serais séparée de toi ?

Je m'informai si quelqu'un s'était offert pour veiller près du mort. Personne n'avait eu cette pitié. Je demandai à rester près de lui et à prier.

Je savais que M. de Condorcet avait une femme jeune et belle. Je savais qu'elle avait un jeune enfant et qu'elle aimait d'une profonde tendresse cet homme qui eût pu être son père ; je savais encore qu'elle avait, rue Saint-Honoré, n° 352, un petit magasin de lingerie. Au-dessus de la boutique, elle faisait des portraits, et, de ce travail ainsi que de la vente de son magasin, elle vivait, elle, sa sœur malade, sa vieille gouvernante et son jeune enfant.

La permission demandée par moi m'étant accordée et le cadavre ne devant être enterré que le lendemain, je pris une plume et j'écrivis à madame de Condorcet.

« Madame,

» Je suis comme vous une femme qui pleure l'homme dont elle est séparée peut-être pour toujours. Le hasard m'a conduite près du lit de mort d'un des plus grands hommes de notre époque. Je ne vous le nomme pas, madame ; vous devinerez de

qui je veux parler. Je vous envoie ma femme de chambre et la voiture qui m'a conduite ici ; elle vous y amènera ; ce n'est point à moi qu'est réservé l'honneur de rendre les derniers devoirs à celui pour qui je prie. »

Je donnai la lettre à Jacinthe, je lui dis de partir pour Paris et de la porter à son adresse.

Elle partit.

Vers le soir, les visiteurs, qui avaient entouré le lit toute la journée, devinrent plus rares.

Telle est l'influence des choses pieuses que, parmi tous ces hommes grossiers, pas un ne songea, non seulement à m'insulter, mais à rire de moi.

La nuit venue, le geôlier apporta deux chandelles, qu'il déposa sur la cheminée, et me demanda si je désirais quelque chose.

Je demandai un bouillon, qui me fut apporté, et je restai seule.

Qui donc peut dire, mon bien-aimé Jacques, que la mort est une chose effrayante, quand l'amour, qui est l'âme de la vie, se couche tristement à l'horizon, comme fait le soleil chaque soir ? La vie alors n'est pas autre chose que la nuit, et la nuit pas autre chose que la sœur de la mort.

Aussi, pendant les cinq ou six heures que je veillai près de ce cadavre, je pris cette résolution bien arrêtée.

J'ai encore pour deux mois à peu près d'argent. Je ne veux pas mendier. Je ne sais pas travailler ; je vivrai encore deux mois, espérant pendant ces deux mois que la Providence permettra que tu me donnes de tes nouvelles. Si dans deux mois je n'en ai pas,

comme la faim est une mort trop douloureuse, j'irai, un jour d'exécution, sur la place Louis XV, je crierai : « Vive le roi ! » et en trois jours tout sera fini, et je dormirai aussi calme et aussi impassible que ce corps près duquel je viens de passer la nuit.

Hélas ! mon ami, plus je regardais ce corps, plus je m'enfonçais à sa vue dans la fatale croyance du néant. Ce cadavre, c'était celui d'un homme de génie, d'un homme de bien, d'un homme selon le cœur de Dieu. Si jamais une âme émanant de l'essence céleste a habité un corps, ce fut celui-là.

Combien de fois lui demandai-je, pendant une longue veille, seul à seul avec lui au milieu de la solitude, au milieu du silence, quand moi seule veillais dans la prison et peut-être dans le village ; combien de fois lui demandai-je : « Cadavre, qu'as-tu fait de ton âme ? »

Il me semble que si l'âme existait, quand elle serait adjurée ainsi, dans la solennité de la nuit, elle donnerait un signe quelconque de sa présence. Il n'y a que ce qui n'existe pas qui ne répond pas.

Si l'âme eût dû répondre, elle eût certes répondu à Shakespeare interrogeant la mort par la bouche d'Hamlet. Jamais plus sublime apostrophe, plus pressante prière ne lui avait été adressée.

Aussi que fait Shakespeare ? Voyant que la mort est muette, il envoie Hamlet lui-même chercher dans la mort le secret de la mort.

Ce secret, si c'était tout simplement le néant, si l'homme avait vécu toute une vie d'angoisses et de douleurs, suspendu à cette

espérance vague et fragile, pour voir cette espérance se rompre à son dernier soupir, pour retomber dans cette nuit sans écho, sans souvenir, sans lumière, d'où il est sorti le jour de sa naissance !

Alors que deviendraient nos beaux projets, mon Jacques bien-aimé, d'une vie éternelle passée l'un près de l'autre ; après les illusions du temps perdu, viendrait la perte des illusions de l'éternité !

Encore, si l'on pouvait comprendre quel a été le dessein de Dieu en nous laissant dans le doute ! Mais non, ses actes sont incompréhensibles comme lui !

Lorsqu'un roi envoie un messager de l'autre côté des mers, de peur que ce messager ne s'égare en route, il lui dit le but de son message.

Louis XVI, lorsqu'il envoyait La Pérouse en Océanie, lui traçait la route qu'il avait à suivre dans ce monde inconnu.

La Pérouse y est mort. Mais au moins savait-il dans quel but il avait été envoyé, ce qu'il allait chercher, ce qu'il devait rapporter s'il eût survécu.

Nous, on nous envoie sur un océan bien autrement orageux que l'océan Indien, et l'on ne nous dit pas ce que nous allons y faire et ce qu'il adviendra de nous lorsqu'une tempête nous aura engloutis.

Et lorsqu'on pense que les plus grands esprits, créés par ce Dieu muet et invisible depuis six mille ans, peut-être le double, qu'ils s'appellent Homère ou Moïse, Solon ou Zoroastre, Eschyle ou Confutzée, Dante ou Shakespeare, ont posé, en face du cadavre d'un frère, d'un ami ou d'un étranger, les questions que je

pose à ce cadavre qui devrait être d'autant plus disposé à me répondre qu'il a été de lui-même au-devant de la mort, et que pas un n'a vu frissonner une fibre du cadavre pour lui répondre oui ou pour lui répondre non.

Oh ! mon ami, quand tu étais là, je croyais, parce qu'il est facile de croire quand on est pleine d'espérance, d'amour et de joies ; mais, loin de toi, dans mon isolement, dans ma solitude, dans ma douleur, je ne m'arrête pas même au doute ; et je ne crois qu'à l'absence du bien et du mal, qu'au repos éternel, qu'à la dissolution de notre être dans le sein de cette nature ignorante qui produit, sans plus d'affection pour l'un que pour l'autre, l'arbre vénéneux et la plante bienfaisante, le chien qui caresse son maître, le serpent qui mord celui qui l'a réchauffé.

†

À trois heures du matin, j'entendis une voiture rouler sur le pavé du village et s'arrêter à la porte de la prison.

On frappa, les portes s'ouvrirent, et, conduite par le geôlier et par Jacinthe, qui resta à la porte, entrait madame de Condorcet.

Son premier mouvement fut de se jeter à corps perdu sur le lit où était étendu le corps de son mari.

Je profitai de la douleur dans laquelle elle était plongée pour sortir de la chambre, redescendre dans la rue et m'éloigner rapidement.

À six heures du matin, j'étais rentrée chez moi et je m'endormais tranquillement.

Ma résolution était prise.

q

9.12 12

Mon premier soin en m'éveillant fut de compter le peu d'argent qui me restait.
Il me restait cent dix francs en argent, à peu près trente ou quarante mille francs en assignats. Mais la chose revenait au même, puisqu'un pain qui coûtait douze sous en argent coûtait quatre-vingt francs en assignats.

Je devais un mois à Jacinthe ; je lui payai ce mois et deux autres d'avance, en tout soixante-quinze francs.

Il me resta cent trente-cinq francs.

Je ne dis rien à la pauvre fille de ma résolution, et continuai de vivre comme d'habitude.

Hélas ! personne ne vivait plus comme d'habitude ; nous étions, sinon dans la nuit éternelle, du moins dans le crépuscule qui y conduit ; 93 était un volcan, mais sa flamme était une lumière. À cette époque, on vivait et l'on mourait ; aujourd'hui, l'on agonise.

Il y avait des cris dans les rues : on criait l'Ami du Peuple ;

L'ami du peuple est mort.

On criait le Père Duchesne ;

Le père Duchesne est mort.

On criait le Vieux Cordelier ;

Le vieux cordelier est mort.

On disait : « Voilà Danton qui passe ! » Et l'on courait pour voir Danton.

Aujourd'hui, l'on dit : « Voilà Robespierre qui passe ! » Et l'on ferme sa porte pour ne pas voir Robespierre.

Je l'ai vu pour la première fois et je l'ai reconnu tout de suite.

J'étais allée au cimetière Monceaux, je ne dirai pas prier, sur les tombes de Danton, de Desmoulins et de Lucile, – tu ne m'a pas appris à prier, – mais les consulter.

J'espérais que les tombes des tribuns seraient plus éloquentes que le cadavre du philosophe.

La mort, c'est non seulement la nuit, c'est surtout le silence.

Les fosses de nos amis sont près du mur qui sépare le cimetière du parc réservé de Monceaux.

J'entendis parler de l'autre côté du mur. J'eus la curiosité de savoir qui osait, d'une parole si élevée, venir troubler les morts.

Le mur est bas, une pierre tombée du mur me permit de regarder par-dessus.

Je regardai. C'était lui, Robespierre.

Il paraît que tous les jours il a besoin d'une promenade de deux heures, et qu'il a choisi le parc réservé de Monceaux.

Sait-il que la mort est à deux pas de lui ?

Sait-il qu'un mauvais petit mur le sépare seul de l'enclos aride du lit de chaux vive et dévorante où il a couché Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Fabre d'Églantine ? Est-ce un défi qu'il jette aux morts comme il l'a jeté aux vivants ?

Il marchait vite, ses compagnons avaient peine à le suivre. Les yeux clignotant, les muscles de la face agités, épuisé, maigri, où va-t-il donc ainsi et quand s'arrêtera-t-il ?

Il est temps cependant. À force de voir guillotiner des femmes et des enfants, la peur de la guillotine a passé.

Le journal de Prudhomme, le seul qui reste, et qui après avoir cessé vient de reparaître, racontait, il y a quelques jours, qu'un curieux, en revenant de voir fonctionner l'échafaud, demandait à son voisin :

— Que pourrais-je bien faire pour être guillotiné ?

L'autre jour, un des condamnés lisait quand on l'appela. Il se laissa faire sa toilette tout en lisant, continua de lire jusqu'à l'échafaud, au pied de la guillotine, mit le signet, posa le livre sur le banc de la charrette, puis donna ses bras à lier.

Avant-hier, c'est Jacinthe qui m'a raconté cela, cinq prisonniers échappent aux gendarmes, non pas pour se sauver, mais pour aller une fois encore au Vaudeville.

L'un des cinq revient au tribunal qui l'a condamné :

— Pouvez-vous me dire où sont mes gendarmes, je les ai perdus ?

Un homme est trouvé endormi dans une des tribunes de la Convention.

— Que faites-vous ici ? lui demande-t-on.

— J'étais venu pour tuer Robespierre ; mais, comme il parlait, je me suis endormi.

†

J'ai eu la visite de madame de Condorcet, qui est venue me faire ses remerciements.

C'est une virginale figure que Raphaël aurait prise pour type de la métaphysique. Elle a trente-trois ans. Elle a d'abord été chanoinesse. Ce n'est pas pour revenir près d'elle que Condorcet s'est exposé à être pris, c'était pour s'en éloigner, au contraire ; il était caché rue Servandoni, et, une fois par semaine, tremblante et le cœur brisé, elle allait le voir.

Il s'effraya des dangers que courait sa femme. Il s'était fait donner par Cabanis un poison sûr. Comme moi, il avait fixé un terme à son supplice. Il devait terminer son livre du Progrès de l'esprit humain. Le 6 avril, il écrivit la dernière ligne dans la nuit, et, au point du jour, il partit.

Il n'alla pas loin, comme on voit. À Clamart, il fut reconnu ; à Bourg-la-Reine, il s'empoisonna.

Il était réservé à cette pauvre femme triste jusqu'à la mort,comme dit l'Évangile, de me donner un moment de joie.

Elle sait qu'il reste encore quatre girondins cachés, deux à Bordeaux, deux dans la grotte de Saint-Émilion.

Elle ne sait pas leur nom ; elle aura de leurs nouvelles et m'en donnera.

Oh ! mon bien-aimé Jacques, qu'y aurait-il d'étonnant que tu fusses un de ces quatre réservés !

D'ici à un mois, d'ici à deux mois, tout peut changer. On hait bien Robespierre, je te jure.

Depuis la mort de Danton, tout est retombé sur lui. On n'oublie pas que c'est leur appel à la clémence qui a poussé nos amis dans la tombe.

Robespierre a tué les femmes, les femmes le tueront, non dans le sens matériel de Charlotte Corday, mais moralement.

La mort de Charlotte Corday, calme, intrépide, sublime, a fondé une religion, la religion de l'admiration.

Celle de la Du Barry, pauvre créature criant sur l'échafaud : « Un instant encore, monsieur le bourreau, un instant encore », a fondé la religion de la pitié.

Mais l'exécution de notre pauvre Lucile a fait plus que tout cela. Il n'y a pas eu une créature humaine, de quelque opinion qu'elle soit, qui n'ait eu le cœur arraché de cette mort.

Qu'avait-elle fait ? Elle avait voulu sauver son amant ; elle avait erré autour de la prison ; elle avait prié, pleuré ; elle avait écrit à Robespierre : « Vous m'avez aimée, vous avez voulu m'épouser. »

Là peut-être était le crime, surtout si mademoiselle Cornélie Duplay avait lu la lettre.

À Lucile, tout le monde a dit : « Oh ! ceci c'est trop ! »

†

Et voici la preuve de ce que je te disais, mon bien-aimé Jacques. Comme je l'ai dit plus haut, madame de Concorcet tient un petit magasin de lingerie et a son atelier de peinture à quelques maisons de celle qu'habite Robespierre ; un grand rassemblement et beaucoup de bruit l'ont attirée à sa fenêtre.

Ce bruit se faisait devant la maison du menuisier Duplay.

Voilà ce qui est arrivé : une jeune fille royaliste, fille d'un papetier de la Cité, s'est présentée trois fois pour voir Robespierre.

À la troisième fois, son insistance a inspiré des soupçons à mademoiselle Cornélie, qui a appelé les ouvriers et a arrêté la jeune fille.

Elle avait deux petits couteaux dans un panier.

Interrogée sur la cause de son insistance, elle n'a répondu autre chose, sinon qu'elle avait voulu voir ce que c'était qu'un tyran.

Elle a été conduite à la Force, et fera partie d'une grande fournée que l'on prépare, sous le titre des assassins de Robespierre.

Le soir, aux jacobins, Legendre et Rousselin ont demandé, en pleurant de crainte, que l'on donnât une garde à Robespierre.

Ainsi, quand un homme est condamné, et celui-là l'est, amis et ennemis se réunissent pour le perdre.

La pauvre petite Renaud, son ennemie, l'appelle tyran en voulant le tuer.

Rousselin et Legendre, ses amis, l'ont proclamé tyran en demandant une garde pour lui.

J'ai passé toute la nuit à rêver, mon bien-aimé, et à me demander, puisque j'étais décidée à mourir, si mieux ne valait pas utiliser ma mort.

Ainsi il doit faire, à ce que l'on raconte, une grande solennité, une fête à l'Être suprême, dans laquelle il se symbolisera lui-même comme le rédempteur du monde.

Ce n'est pas assez pour cet homme d'être maître, il veut être Dieu.

Je me demandais si ce ne serait pas un grand exemple à donner que de le frapper au milieu de son triomphe.

Mais si c'est un grand exemple à donner, pourquoi Dieu ne le donne-t-il pas ?

Du moment où un pareil homme existe, c'est que Dieu permet son existence. Du moment où Dieu permet son existence, c'est qu'il le sert dans ses vues.

Vit-il comme instrument de punition divine ?

Non, car il ne frapperait que les mauvais ; non, car il épargnerait les femmes et les enfants.

Vit-il par oubli ou par indulgence ?

Est-ce à l'homme en ce cas de corriger les défaillances de Dieu ?

Non, mon bien-aimé, je n'ai l'âme ni d'une Jahel, ni d'une Judith, ni d'une Charlotte Corday. J'aime mieux me présenter à l'être inconnu qui me recevra de l'autre côté de la vie les mains pures de sang.

J’aurai assez à rendre compte du mien.

†

Sa fameuse fête a eu lieu. Jamais tant de fleurs n’ont jonché le chemin que, le jour de sa fête, Dieu lui-même parcourait autrefois. On dit que le règne du sang est fini, que celui de la clémence lui succède. Robespierre a officié comme pontife de l’Être suprême.

La guillotine a disparu de la place de la Révolution ?

†

Oui, mais comme disparaît le soleil, pour reparaître le lendemain ; comme le soleil, elle s’est couchée à l’occident et s’est relevée à l’orient.

Les exécutions se feront désormais au faubourg Saint-Antoine, voilà ce que Paris aura gagné à la fête de l’Être suprême.

Les charrettes n’auront plus à traverser le Pont-Neuf, la rue du Roule et la rue Saint-Honoré.

Robespierre veut bien condamner, mais il ne veut pas que les condamnés crient en passant, comme Danton, devant la maison du menuisier Duplay : « Je t’entraîne, Robespierre ! Robespierre, tu me suis ! »

C’est pourtant une belle fête que celle qu’on lui prépare.

Cinquante-quatre personnes pour un jour, dont sept ou huit femmes jolies et deux ou trois toutes jeunes.

Si le procès pouvait tarder un peu, j’aurais l’espoir d’en être.

On raconte tous les jours des choses horribles et qui font monter la colère publique comme la lave d'un volcan.

Voilà ce qui s'est passé hier au Plessis :

Un condamné nommé Osselin, nom d'une triste célébrité, au moment où on l'appela pour le faire monter sur la charrette, à défaut d'autre arme, s'enfonça un clou dans le cœur.

On le prit et on le traîna. Lui poussait toujours le clou, mais ne parvenait pas à se tuer. Les geôliers en avaient pitié et le tiraient en arrière, disant :

— Il est mort.

Les aides du bourreau le tiraient en avant, en disant :

— Il vit !

Ils furent les plus forts. On mit la charrette au trot, et l'on put le guillotiner vivant encore.

Ne trouves-tu pas, mon bien-aimé, que de pareilles choses souillent la lumière de Dieu, et qu'on est honteux de vivre encore quand on les a vues ?

J'ai envie de jeter les deux ou trois louis qui me restent dans la Seine afin d'en finir plus vite.

Habituons-nous à la mort en parlant un peu cimetière.

Te rappelles-tu, mon bien-aimé, cette magnifique scène d'Hamlet où, les fossoyeurs plaisantant entre eux, l'un demande à l'autre quel est le monument qui dure le plus longtemps, et qui, voyant son interlocuteur s'égarer de plus en plus, lui dit :

— Imbécile ! c'est une fosse, puisque le jugement dernier doit seul en voir la fin.

— Eh bien ! mon ami, dans notre époque où rien n'est solide, la fosse a atteint la fragilité de toutes les choses humaines.

Cette grande pitié inspirée par la mort des femmes, et qui après la mort de Lucile s'est écriée : « C'est trop ! » eh bien ! elle s'est éteinte.

Comment n'en serait-il pas ainsi ? Les charrettes, jusqu'à Danton et Lucile, étaient de vingt ou vingt-cinq condamnés ; aujourd'hui, elles sont de soixante.

C'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

La guillotine a l'habitude de prendre son repas de deux à six heures du soir ; on vient la voir manger comme les animaux féroces du Jardin des Plantes. À une heure, les charrettes se mettent en route pour lui apporter sa viande.

Au lieu de quinze à vingt bouchées qu'elle faisait, elle en fait cinquante ou soixante, voilà tout : l'appétit lui est venu en mangeant.

Aujourd'hui, c'est une sorte de routine, une mécanique arrangée.

Fouquier-Tinville tourne la roue et se grise en la tournant. Il y a deux jours, il a proposé de mettre la guillotine dans le théâtre même.

Mais tout cela fait des morts, et aux morts il faut des cimetières.

La pléthore cadavérique a commencé par la Madeleine. Il est vrai que le roi, la reine et les girondins sont là.

Les voisins ont dit : « Assez ! » et l'on a fermé le cimetière pour ouvrir celui de Monceaux.

Danton, Desmoulins, Lucile, Fabre d'Églantine, Hérault de Séchelles, etc., etc., l'ont inauguré.

Puis, comme il n'a que vingt-neuf toises de long sur dix-neuf de large, il a été bientôt plein. La guillotine changea de place.

On lui donna le cimetière Sainte-Marguerite. Il était déjà comble à soixante cadavres par jour. Il ne tarda point à déborder.

Il y eût eu un remède, c'eût été de jeter un pied de chaux sur chaque mort ; mais les suppliciés étaient pêle-mêle avec les autres morts. Il fallait tout brûler, morts des faubourgs et morts de la ville.

Par une pitié qui se comprend, le faubourg ne voulut pas laisser brûler ses morts.

On transporta les suppliciés à l'abbaye Saint-Antoine, mais voilà qu'à sept ou huit pieds de profondeur, on trouve l'eau, et que tous les puits du quartier risquent d'être empoisonnés.

Les hommes se taisent, mais la terre parle ; elle dit qu'on la surmène ; elle se plaint qu'on lui donne plus de morts qu'elle n'en peut décomposer.

Je t'avoue, mon bien-aimé, que plus j'approche du terme que je me suis fixé à moi-même, plus je pense à mon pauvre corps. Que va dire mon âme, qui en a toujours eu un si grand soin, quand elle va planer au-dessus de lui et le voir, repoussé par l'ar-

gile, se fondre et bouillonner au soleil ? J'ai envie d'écrire à la Commune, qui me paraît très embarrassée, et de proposer de brûler les corps comme à Rome.

Seulement, il ne faut pas que je perde de temps ; nous sommes au 9 juin, et dans quelques jours…

q

9.13 13

A la bonne heure, on a rétabli la guillotine sur la place de la Révolution. Cela m'a rendu toute ma tranquillité.
J'étais horriblement contrariée de ne pas mourir sur la place des gens comme il faut.

Que veux-tu, mon bien-aimé Jacques, le sang ne ment pas, et, quoiqu'il ne me reste de mes terres, de mes châteaux, de mes maisons, de mes fermes, de mes cent mille francs de rentes enfin, que huit francs dans mon tiroir, je n'en suis pas moins mademoiselle de Chazelay.

Il y a du moins un point sur lequel je suis tranquillisée, c'est l'immortalité de l'âme. Du moment où Robespierre l'a reconnue au nom du peuple français, c'est qu'elle existe. Un peuple tout entier et aussi intelligent que le nôtre n'aurait pas unanimement reconnu une chose qui ne lui serait pas matériellement prouvée.

La fête des chemises rouges approche. On dit que ce sera pour le 17 de ce mois.

C’est probablement le dernier spectacle de ce genre que je verrai.

Les deux principaux personnages de ce terrible drame sont la mère et la fille : madame et mademoiselle de Saint-Amarante.

La mère est veuve, dit-elle, d’un garde du corps tué au 6 octobre.

La fille est mariée au fils de M. de Sartines.

Ces deux dames, royalistes d’opinion, recevaient beaucoup ; elles habitaient la maison qui fait l’angle de la rue Vivienne.

Elles avaient dans leur salon, où l’on jouait, beaucoup de portraits du roi et de la reine.

Robespierre jeune était un des habitués de la maison.

Je t’ai dit l’espèce de réaction qui commence à s’organiser contre Robespierre aîné.

On arrêta les deux femmes et tous les habitués de leur maison.

On espérait que Robespierre jeune sauvegarderait ses deux amies. Alors Robespierre aîné revenait à la clémence. Mais il y revenait par des femmes royalistes et par des créatures tarées.

La calomnie avait un beau champ à exploiter.

Mais Robespierre n’avait pas la fibre fraternelle tellement tendre qu’il ne tombât dans le piège. Il ordonna encore qu’on leur adjoignît la fille Renaud, qui s’était présentée chez lui pour voir ce que c’était qu’un tyran, et cet homme qui, venu pour l’assassiner, s’était endormi dans les tribunes.

Puis, comme à plus juste raison il était le père de la patrie, il fut convenu que la fournée de ses assassins marcherait à l'échafaud en chemises rouges.

Ce sera une grande fête, d'autant mieux que le 17 juin coïncidera justement avec la fin de mes ressources.

†

Mon bien-aimé, j'ai eu hier dix-sept ans ; pendant dix ans, je n'ai été ni heureuse ni malheureuse, n'ayant ni le sentiment de la joie ni celui de la tristesse ; pendant quatre ans, j'ai été aussi parfaitement heureuse qu'une femme peut l'être : j'ai aimé, j'ai été aimée.

Depuis deux ans, ma vie se passe en alternatives d'espérances et d'angoisses ; comme je n'ai jamais fait de mal à personne, je ne suppose pas que Dieu veuille m'éprouver et à plus forte raison me punir. Peut-être vaudrait-il mieux pour moi à cette heure, au lieu de l'éducation philosophique que j'ai reçue de toi, avoir reçu d'un prêtre l'éducation catholique qui dispose le chrétien à recevoir le bien comme le mal en bénissant Dieu ; mais ma raison se refuse à un autre raisonnement que celui-ci :

Ou Dieu est bon, ou Dieu est mauvais.

Si Dieu est bon, il ne peut envoyer le mal à qui n'a point fait le mal.

Si Dieu est mauvais, je le renie ; ce n'est pas mon Dieu.

Rien ne pourra me faire croire qu'une chose injuste sorte d'une essence céleste.

J'aime mieux en revenir, mon bien-aimé, à cette grande et intelligente philosophie qui n'admet pas un Dieu personnel, s'occupant des individus quand il a à régler l'ordre universel de la nature.

« Il faut l'ordre de Dieu pour qu'un passereau tombe », dit Hamlet.

Mais Dieu a dit une fois pour toutes : « Les passereaux tomberont » ; – et les passereaux tombent.

Quand, où, comment, Dieu ne s'en inquiète.

Il en est de nous, mon bien-aimé, comme des passereaux. Dieu a peuplé notre globe de toutes les races vivantes, depuis le monstrueux éléphant jusqu'à l'invisible infusoire ; éléphant ou infusoire ne lui ayant pas plus coûté à créer l'un que l'autre, il n'aime pas plus l'un que l'autre. Il a pris ses mesures pour la conservation des races.

Pourquoi la race humaine croit-elle particulièrement avoir un Dieu pour elle ? Est-ce parce qu'elle est la plus insoumise, la plus vindicative, la plus féroce, la plus orgueilleuse des races ? Aussi vois le Dieu qu'elle s'est fait, le Dieu des armées, le Dieu des vengeances, le Dieu des tentations ; n'a-t-elle pas introduit ce blasphème dans sa plus sainte prière : ne nos inducas in tentationem ? Vois-tu, mon bien-aimé, Dieu s'ennuyant dans sa grandeur éternelle, dans sa majesté inouïe, et s'amusant à quoi ?

À nous induire en tentation.

Et l'on nous ordonne de prier Dieu le soir et le matin, de lui demander de nous pardonner nos offenses.

Demandons-lui d'abord de nous pardonner nos prières quand elles sont une offense.

Et puis cet orgueil, à nous autres pygmées, de croire que nous pouvons offenser Dieu !

En quoi ? Comment ? – En le méconnaissant ?

Nous ne le méconnaissons pas, nous le cherchons.

S'il eût voulu être connu, il se fût révélé.

Comprends-tu Dieu se faisant énigme et se donnant à deviner à l'homme pendant l'éternité ?

De sorte que chaque peuple s'est fait un Dieu à sa guise, qui n'est bon que pour lui seul et qui ne peut pas servir aux autres.

Les Hindous se sont fait un Dieu à quatre têtes et à quatre mains, tenant dans ses quatre mains la chaîne qui soutient les mondes, le livre de la loi, le poinçon à écrire et le feu du sacrifice.

Les Égyptiens se sont fait un Dieu mortel, et dont l'âme, à sa mort, passe dans le corps d'un bœuf.

Les Grecs se sont fait un Dieu parricide ; tantôt cygne, tantôt taureau, jetant d'un coup de pied du ciel sur la terre le seul fils légitime qu'il ait eu.

Les Juifs se sont fait un Dieu jaloux et vindicatif, qui noie la terre pour rendre les hommes meilleurs, et qui s'aperçoit qu'ils sont plus mauvais après qu'auparavant.

Seuls les Mexicains se sont fait un Dieu visible, le soleil.

Nous, les privilégiés de la création, nous avons eu l'Homme-Dieu à la morale sainte ; il nous a donné une religion faite d'amour et de dévouement.

Mais allez la chercher, perdue qu'elle est dans les dogmes de l'Église, avec le prêtre – roi de Rome – qui, au lieu, comme le divin fondateur, de rendre à César ce qui appartient à César, fait commerce de trônes, lui dont le royaume n'est pas de ce monde !

Seigneur ! Seigneur ! au moment où je vais paraître devant vous, je ferais peut-être mieux de prier, de m'humilier, de croire, de soumettre mon intelligence à la foi, c'est-à-dire de ne pas croire à ce que je vois et de croire à ce que je ne vois pas. Mais, si vous m'avez donné cette intelligence, c'est pour que je m'en serve. Vous l'avez dit : La lumière n'est pas faite pour être mise sous le boisseau. Le soleil est fait pour éclairer la terre.

Non, Seigneur, non, âme du monde, non, créateur de l'infini, non, maître de l'éternité, non, je ne croirai jamais que ta suprême jouissance soit d'être adoré par ce troupeau vulgaire qui te reçoit tout fait des mains de ses prêtres et qui t'enferme dans le dogme étroit de la croyance irraisonnée, quand l'univers tout entier n'est pas assez large pour te contenir !

†

C'est aujourd'hui que se célèbre la messe rouge au grand autel de la Révolution.

Hier, madame de Condorcet est venue pour me voir ; elle avait quelque chose à m'apprendre.

J'étais allée dire adieu à mes tombes du cimetière Monceaux.

J'irai aujourd'hui vers deux heures chez madame de Condorcet ; elle demeure rue Saint-Honoré, 352. Je serai à merveille pour voir passer le cortège.

Maintenant, mon ami, je ne sais pas moi-même ce qui va se passer, je ne sais pas si ce manuscrit te sera jamais remis, car j'ignore ce que tu es devenu, j'ignore si tu vis, j'ignore si tu es mort.

Madame de Condorcet est la seule personne que je connaisse au monde : si tu n'es qu'exilé et que tu rentres en France, elle est plus à même que personne de savoir ton retour : c'est donc entre ses mains que je dépose mon manuscrit.

Pourrai-je le continuer en prison ? pourrai-je jusqu'au moment où je monterai sur la fatale charrette te dire : « Je t'aime ? » Non ; t'écrire : « Je t'aime », te le dire, je le pourrai toujours, et ce sera le dernier mot que je jetterai au vent sur l'échafaud, et la hache le coupera en deux dans ma gorge.

Au reste, je l'emporte avec moi ; peut-être ce qu'elle avait à me dire a-t-il quelque importance, et peut-être chez elle aurai-je encore le temps d'ajouter quelque chose.

†

J'avais bien fait de l'emporter, tu sauras du moins que je ne suis morte, mon bien-aimé, qu'après avoir perdu ma dernière espérance.

On a lu hier à la Convention cette lettre de l'agent de Robespierre à Bordeaux.

« Bordeaux, 13 juin, au soir.

» Vive la République une et indivisible !

» Les deux girondins que l'on savait cachés à Bordeaux ont été dénoncés et arrêtés. Un d'eux s'est poignardé et est mort sur le coup.

» Les deux autres sont dans les grottes de Saint-Émilion, où on les chasse avec des chiens.

» Huit heures du soir.

» J'apprends à l'instant qu'on vient de les prendre. Malheureusement, l'un des deux a été étranglé dans la lutte.

» Les deux survivants ont refusé de dire leurs noms ; ils sont inconnus à Bordeaux.

» Demain soir, la guillotine en aura fait justice.

» Vive la République ! »

Il y a quatre jours que la lettre est écrite, par conséquent ils sont morts !

Si tu étais une de ces quatre victimes, comment ton âme n'est-elle pas venue me dire adieu ?

Une fois mort, tu as su où j'étais, les morts savent tout.

Ou tu n'étais point parmi eux, ou il n'y a pas d'âme.

Oh ! moi, si tu vis, j'irai te dire adieu partout où tu seras, à moins que…

†

Voici le cortège des assassins de Robespierre.

C’est vraiment très beau : cinquante-quatre chemises rouges, pense donc ! Dix charrettes, elles ont mis deux heures pour venir de la Conciergerie ici.

Et la maison du menuisier Duplay qui est fermée comme le jour de l’exécution de Danton et de Camille Desmoulins !

Je comprends les fenêtres fermées ce jour-là, c’étaient des amis.

Mais aujourd’hui, Robespierre, ce sont tes assassins. Est-ce que tu n’en serais pas bien sûr, est-ce que tu n’y croirais pas ?

En ce cas, tends une chaîne en travers de la rue, et que le cortège d’innocents n’aille pas plus loin que ta porte.

Ne peux-tu pas faire une fois grâce, toi qui tues tous les jours ?

Voilà une belle occasion de jouer le dieu.

Allons, souverain pontife, étends la main, et prononce le fameux quosego ! de Neptune.

Ah ! cette fois, l’offrande est digne de ta divinité.

On t’a glané cette gerbe humaine sur tous les degrés de l’échelle sociale. Voilà madame Saint-Amarante et sa fille ; voici quatre municipaux : Marino, Soulès, Froidiez et Daugé ; voici mademoiselle de Grand-maison, une artiste des Italiens ; voici Louise Giraud, qui a voulu voir ce que c’était qu’un tyran.

Elle l’a vu.

Et cette pauvre petite fille de seize ans, cette malheureuse Nicole qui n’a rien fait que porter à manger à sa maîtresse.

Oh ! que cela va être beau à voir ; l'exécution durera au moins une heure.

Puis des canons, des soldats. On n'a rien vu de pareil depuis l'exécution de Louis XVI.

Adieu, mon ami ; adieu, mon bien-aimé ; adieu, ma vie ; adieu, mon âme ; adieu, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai jamais… Adieu !

Je vais voir tout cela et jeter ma malédiction à cet homme.

q

9.14 14

(Suite du manuscrit d'Éva sur des feuilles volantes)

La Force, 17 juin 1794, au soir.

Je suis à la Force, dans la chambre longtemps occupée par Vergniaud.

Voilà ce qui est arrivé.

Voulant assister à l'exécution, je suis descendue de chez madame de Condorcet, et je me suis mise non pas à suivre, mais à précéder la charrette.

Un homme en grand uniforme de général, couvert de plumes et de panaches, faisant le moulinet avec un grand sabre, frayait le chemin à la charrette.

C'était le général de la commune, Henriot. On eut soin de me dire qu'il ne se faisait le maréchal des logis de la guillotine que dans les occasions solennelles.

Celui qui me donna ces explications était une espèce de bourgeois de quarante-cinq ans, large d'épaules et fort connu, à ce qu'il paraît, du peuple de Paris, car, sans qu'il eût besoin de se servir de sa force, la foule s'ouvrait devant lui en saluant.

— Monsieur, lui dis-je, j'ai le plus grand intérêt à voir ce qui va se passer ; voulez-vous me permettre de marcher près de vous, afin que je profite de votre force et même de votre popularité ?

— Faites mieux que cela, ma petite citoyenne, me dit le gros homme, prenez mon bras, mais ne m'appelez pas monsieur ; c'est une anse qui, ajoutée au nom, sent un peu trop l'aristocrate pour un faubourien comme moi ; prenez mon bras, et, si vous voulez bien voir, vous serez servie à souhait.

Je pris son bras. Ce que je voulais, c'était voir, mais surtout être vue.

Il n'avait pas promis plus qu'il ne pouvait tenir. Quoique très épaisse, la foule continuait à s'ouvrir devant lui avec force coups de chapeau, et, au bout de dix minutes, nous nous trouvâmes placés au même endroit où j'étais avec Danton le jour de l'exécution de Charlotte Corday, c'est-à-dire sur le côté droit de la guillotine.

Derrière moi, était la fameuse statue de la Liberté sculptée par David pour la fête du 10 août.

Seulement, qu'étaient devenues les deux colombes réfugiées dans les plis de sa robe ?

Les charrettes s'arrêtèrent dans l'ordre où elles étaient sorties de la cour de la Conciergerie, au milieu des cris des insulteurs.

On n'avait point rangé les condamnés par plus ou moins coupables, afin de commencer par ceux-ci et de finir par ceux-là ; non, l'on savait bien que cette fois tous les coupables étaient innocents.

Tu ne pourras jamais te faire une idée, mon bien-aimé Jacques, de l'aspect que présentait cette effroyable boucherie.

Une heure, une heure durant, pendant une longue heure, l'horrible machine fonctionna, retombant cinquante-quatre fois, et chaque fois tranchant une vie avec toutes ses illusions, toutes ses espérances.

C'étaient les bourreaux qui étaient las ; c'étaient les patients qui les pressaient.

Je sentais l'homme au bras duquel j'étais appuyée qui, chaque fois que le couteau tombait, serrait d'un mouvement convulsif et en frissonnant mon bras sur sa poitrine, et qui murmurait tout bas :

— Oh ! c'est trop, c'est trop ! Des hommes, passe encore ! Mais des femmes ! oh ! des femmes !

Enfin, il ne resta plus que la pauvre petite fille, la petite ouvrière qui n'avait fait que porter à manger à mademoiselle de Grandmaison. Le mouchard qui l'avait arrêtée racontait que, lorsqu'il arrivait au septième étage, où elle logeait, sous le toit, sans autre meuble qu'une paillasse, les larmes lui étaient venues aux yeux et qu'il avait dit au comité qu'il était impossible de faire mourir cette enfant. Mais ses observations n'avaient point été

écoutées, elle avait été jugée, condamnée, mise sur la charrette avec les autres. Elle avait vu, la pauvre créature, guillotiner ses cinquante-trois compagnons, elle était morte cinquante-trois fois en eux avant de mourir.

Enfin son tour était venu.

— Oh ! murmurait mon protecteur, et celle-là aussi, et celle-là aussi ! Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est infâme ? et devant tant d'hommes qui ne disent rien ! Oh ! voilà qu'ils la prennent, voilà qu'ils la font monter sur l'échafaud ! n'ont-ils pas de honte ! Tenez ! tenez ! elle s'arrange d'elle-même sur la planche…

On entendit alors une voix douce qui dit :

— Monsieur le bourreau, suis-je bien comme cela ?

Puis la planche bascula, on entendit un coup sourd.

L'homme auquel je m'appuyais tomba comme foudroyé ; moi, au milieu de ce lugubre silence, je criai :

— Ah ! maudit soit Robespierre et le jour où il a donné ce spectacle à la terre et au ciel !… Maudit ! maudit ! maudit !

Il se fit un grand mouvement : je me sentis emportée, et, tandis qu'on m'emportait, j'entendis ces mots :

— Le citoyen Santerre qui s'est trouvé mal ! C'est pourtant un homme, celui-là.

Quand j'eus assez repris mes sens pour me rendre compte de ce qui se passait, je me vis dans un fiacre avec deux agents de police qui me conduisaient en prison.

Seulement, ne connaissant pas du tout le quartier de Paris où j'étais, n'y étant jamais venue, je demandai où l'on me conduisait.

Un des agents me répondit :

— À la Force.

Au moment d'arriver, je lus à l'angle du carrefour rue Pavée,puis une porte massive s'ouvrit. Je me trouvai dans une cour ; on me fit descendre et entrer dans une geôle.

Là, on me demanda mon nom.

— Éva, répondis-je.

— Votre nom de famille ?

— Je n'ai pas de famille.

— Qu'a-t-elle fait ? demanda le geôlier.

— Elle a poussé des cris séditieux.

Mon écrou fut promptement fait.

— C'est bien, dit le geôlier ; maintenant, vous pouvez vous retirer.

Les deux hommes sortirent.

Le concierge ne put monter au deuxième. Arrivé au corridor, il siffla un énorme chien.

— N'ayez pas peur, me dit-il, il n'a jamais fait de mal à personne.

Il me fit flairer par lui.

— Là ! dit-il ; maintenant, voici votre véritable gardien. Si jamais vous essayez de fuir, ce dont je doute que vous ayez envie, c'est lui qui sera chargé de vous en empêcher. Mais il ne vous fera aucun mal. Tranquillisez-vous. N'est-ce pas, Pluton ? L'autre jour, un prisonnier a tenté de s'évader ; Pluton l'a pris par le poignet et me l'a amené sans que sa main eût la moindre égratignure.

Arrivée à ma chambre :

— Est-ce que vous croyez que j'en ai pour bien longtemps ? lui demandai-je.

— Pour trois ou quatre jours, peut-être.

— C'est bien long, murmurai-je.

Le geôlier me regarda avec étonnement :

— Seriez-vous pressée, par hasard ?

— Énormément.

— En effet, dit-il philosophiquement, lorsqu'il faut en finir…

— Autant en finir tout de suite, répondis-je.

— Si vous êtes bien résolue, nous recauserons de cela.

— Comment ferez-vous ?

— Je vous donnerai un tour de faveur, comme on dit au théâtre. C'est ici la prison des comédiens : nous avons eu ce qu'il y avait de mieux à l'Opéra ; nous avons dans ce moment-ci une partie de la Comédie-Française. En attendant, comment vivrez-vous ?

— Comme on vit ici ; c'est la première fois que j'y viens, ajoutai-je en souriant, et je ne connais pas les habitudes de la maison.

— Je veux dire, avez-vous de l'argent pour que l'on vous fasse la cuisine seule, ou mangerez-vous à la gamelle ?

— Je n'ai pas un denier, lui répondis-je, mais voici une bague ; vous me nourrirez sur cette bague : elle répondra bien de deux ou trois jours de nourriture.

Le geôlier examina la bague en homme qui se connaissait en bijoux. En effet, depuis dix ans qu'il était à la Force, il lui en était passé quelques-uns entre les mains.

— Oh ! dit-il, je vous nourrirais deux mois sur cette bague que je ne ferais pas encore une mauvaise affaire.

Puis, appelant sa femme :

— Madame Ferney, dit-il.

Madame Ferney arriva.

— Voici la citoyenne Éva, que je vous recommande, dit-il. Écrouée sous inculpation de cris séditieux. Donnez-lui une bonne chambre et tout ce qu'elle voudra.

— Même du papier, de l'encre et des plumes ? demandai-je.

— Même du papier, de l'encre et des plumes. C'est ce que nous demandent toutes nos prisonnières en arrivant.

— Allons, dis-je, je vois que je n'aurai pas le temps de m'ennuyer ici.

— J'en ai peur, fit le geôlier ; j'aimerais cependant bien à vous garder le plus longtemps possible.

— Mais plus longtemps que ne durerait la bague ? lui demandai-je en riant.

— Aussi longtemps que Dieu voudrait.

Cette douceur du geôlier, cette politesse de sa femme, ce mot Dieu vibrant sous la voûte d'une prison, tout cela ne laissait pas que de m'étonner un peu.

Il y était passé tant d'aristocrates, dans ces prisons, que la rudesse des geôliers avait fini par s'user à leur frottement.

Au reste, chose que je ne savais pas et que j'ai apprise, c'est que les Ferney avaient une réputation de bonté déjà faite parmi les prisonniers.

La bonne madame Ferney, tout en balayant ma chambre, tout en me mettant des draps blancs à mon lit, tout en me promettant de l'encre, des plumes et du papier pour le même soir, me demanda ce que j'avais fait pour avoir été mise en prison.

— Mais, lui dis-je, vous le savez par mon écrou. J'ai proféré des paroles séditieuses contre le roi Robespierre.

— Chut ! mon enfant, me dit-elle, taisez-vous. Nous avons ici une foule de gens qui font l'horrible métier d'espion. Ils viendront à vous, ils vous avoueront des crimes supposés pour tirer de vous des crimes véritables. Il y en a pour les femmes comme pour les hommes. Défiez-vous ; nous sommes obligés de recevoir cette vermine-là, mais autant que nous pouvons nous prévenons les prisonniers comme d'honnêtes gens que nous sommes.

— Oh ! moi, je n'ai rien à craindre.

— Ah ! ma pauvre enfant, les innocents eux-mêmes doivent trembler.

— Mais moi je suis coupable, moi j'ai crié : « À bas Robespierre ! à bas le monstre ! » Je l'ai maudit.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Pour mourir.

— Pour mourir ? répéta la bonne femme étonnée.

Et, prenant la lumière, elle revint me regarder en face, ce qu'elle n'avait pas encore fait.

— Mourir ? vous ! Quel âge avez-vous donc ?

— Je viens d'avoir dix-sept ans.

— Vous êtes jolie.

Je haussai les épaules.

— Votre mise annonce que vous êtes riche.

— Je l'ai été.

— Et vous voulez mourir ?

— Oui.

— Allons donc, patience ! fit-elle en baissant la voix ; ça ne peut pas durer longtemps, voyez-vous.

— Peu m'importe que cela dure longtemps ou que cela cesse bientôt.

— Je vois la chose, fit la mère Ferney en reposant sa lumière sur la table et en continuant son nettoyage. Pauvre jeunesse, ils lui ont guillotiné son amant, et elle veut mourir !

Je ne répondis rien, la geôlière continua sa besogne.

Puis, la besogne achevée, elle me demanda ce que je voulais pour souper.

Je lui demandai une tasse de lait.

Un instant après, elle remonta avec une tasse de lait, du papier, de l'encre et une plume.

— Vous ne savez pas qui l'on vient d'amener ? dit-elle.

— Non.

— Santerre, mon enfant, le fameux Santerre, le roi du faubourg Saint-Antoine. Ah ! celui-là, par exemple, on ne le guillotinera pas sans que l'on crie. Voulez-vous le voir ?

— Je le connais.

— Bah !

— Non seulement j'étais à son bras quand on m'a arrêtée, mais je suis probablement cause de son arrestation. Je voudrais qu'il me pardonnât, voilà tout. Puis-je lui parler ?

— Je vais le dire à Ferney, il ne demandera pas mieux. Ah ! ici du moins, les prisonniers peuvent se voir et se consoler, ils ne sont pas au secret.

Elle sortit. Je restai pensive en me faisant cette éternelle question éternellement sans réponse :

Qu'est-ce donc que la destinée ?

Voilà un patriote bien connu plutôt par son exagération que par son indifférence. Il a pris part à tout ce qui s'est passé depuis la prise de la Bastille jusque aujourd'hui. Il a tenu son faubourg comme un lion à la chaîne ; il a rendu d'énormes services à la Révolution. Il a la curiosité comme moi de voir cette dernière exécution. Je le rencontre ; la crainte d'être écrasée me fait m'appuyer à son bras. La vue du même spectacle nous produit un effet opposé. Il l'anéantit et m'exaspère. Du haut de son corps, j'envoie une malédiction au bourreau, et nous voilà tous les deux dans la même prison, destinés probablement à la même charrette et au même échafaud. Si je ne l'avais pas rencontré, la même chose arrivait de moi, puisque c'était un parti pris. Mais la même chose arrivait-elle de lui ?

En ce moment, ma porte s'ouvrit, et j'entendis la grosse voix du brasseur qui disait :

— Où est-elle donc, la jolie petite citoyenne qui veut que je lui pardonne ? Je n'ai rien à lui pardonner.

— Si fait, lui dis-je, c'est moi probablement qui suis cause de votre arrestation.

— Qu'est-ce que vous dites là ? C'est moi qui me suis évanoui comme une femme. C'est un crime que de s'évanouir. Mais qui va penser qu'un éléphant comme moi s'évanouira ? Double, double brute que je suis ! Cependant avouez que cette petite Nicole, qui de sa voix si douce dit au bourreau : « Monsieur le bourreau, suis-je bien comme cela ? » avouez que cela vous arrache l'âme. Vous n'avez pas pu avaler votre malédiction, vous la lui avez jetée à la face, et vous avez bien fait ; qu'elle déchire les entrailles de

ceux qui n'ont point osé la lui cracher au visage. Oh ! ces morts de femmes, voyez-vous, ces morts de femmes, c'est ce qui le tuera !

— Alors vous me pardonnez ?

— Ah ! je crois bien ! Mais je vous loue ! mais je vous admire ! J'ai une fille de votre âge, pas si belle que vous ; eh bien ! je voudrais qu'elle eût fait ce que vous avez fait, dût-elle mourir comme vous mourrez, et dussé-je la conduire à l'échafaud et y monter avec elle !

— Vous me faites du bien, monsieur Santerre. Sachant que vous aviez été arrêté à cause de moi, je ne serais pas morte tranquille.

— Morte ! vous ne l'êtes pas encore. Ah ! quand on va savoir dans le faubourg que je suis arrêté, cela va faire une rude bacchanale. Je voudrais être là pour voir mes ouvriers.

— Oui, mais arrêtons d'avance une chose, monsieur Santerre, c'est que, quelque chose qu'il arrive, vous ne ferez rien pour me sauver, attendu que je veux mourir.

— Mourir, vous ?

— Oui, et, si je vous en prie, vous m'y aiderez même, n'est-ce pas ?

Santerre secoua la tête.

— Dites encore une fois que vous me pardonnez et rentrez chez vous ; la citoyenne Ferney me fait signe qu'il est temps de nous séparer.

— Je vous pardonne de grand cœur, dit-il, quand notre connaissance devrait me conduire sur l'échafaud. – À demain !

— Comme vous dites cela : À demain !

Je me tournai vers madame Ferney :

— Pourrons-nous nous voir demain ?

— Aux heures des promenades, oui.

— Alors je dirai comme vous, citoyen Santerre, à demain.

Il sortit. Je pris une tasse de lait et je me mis à t'écrire.

J'entends deux heures qui sonnent à l'hôtel de Ville. Tu n'as pas l'idée de la tranquillité que me donne la certitude de mourir demain ou après-demain.

À la Force, 18 juin 1794.

Mon ami, je crois que je viens d'avoir de la mort l'idée la plus complète que l'on puisse avoir. J'ai dormi six heures d'un sommeil profond, sans rêve, avec toute absence du sentiment de la vie.

Et cependant, quelque comparaison qu'on lui cherche, rien ne peut ressembler à la mort que la mort.

Si la mort n'était qu'un sommeil comme celui dont je sors, personne ne craindrait la mort plus qu'on ne craint le sommeil.

Lavoisier a dit que l'homme était un gaz solidifié ; on ne peut pas réduire l'homme à une plus simple expression.

Le couperet vous tombe sur le cou et le gaz est fondu.

Mais le gaz qui a constitué l'homme, à quoi sert-il ? que devient-il, mêlé de nouveau au grand tout, c'est-à-dire retourné à sa source ?

Ce qu'il était avant de naître ?

Non, car, avant de naître, il n'avait pas été.

La mort est nécessaire, aussi nécessaire que la vie. Sans la mort, c'est-à-dire sans la succession des êtres, il n'y aurait pas de progrès, il n'y aurait pas de civilisation. C'est en montant les unes sur les autres que les générations élargissent leurs lointains.

Sans la mort, le monde resterait stationnaire.

Mais que fait la mort des morts ?

L'engrais des idées, le fumier des sciences.

Il n'est vraiment pas gai de penser que ce soit la seule chose à laquelle nos corps soient bons une fois devenus cadavres.

Fumier cette sublime Charlotte Corday ! fumier cette bonne Lucile ! fumier cette pauvre petite Nicole !

Oh ! que le poète anglais est bien autrement consolateur quand il met dans la bouche du prêtre bénissant Ophélie sur sa couche funèbre, les quatre vers suivants :

Ô toi qui de tes jours n'as pu porter le faix,

Dans cet humble tombeau, vierge, repose en paix,

Pour que le Seigneur fasse, en ses métamorphoses,

Avec ton âme un ange, avec ton corps des roses.

Hélas ! la science moderne admet encore que le corps fasse des roses, mais elle n'admet plus que l'âme fasse un ange.

Cet ange une fois fait, où le loger ?

Tant que l'ignorance astronomique a cru à l'existence d'un ciel, on le loge au ciel ; mais la science moderne a fait tout ensemble disparaître l'empyrée des Grecs, le firmament des Hébreux, le ciel des chrétiens.

Quand la terre était le centre du monde ; quand, selon Thalès, elle était portée sur les eaux comme un grand navire ; quand, selon Pindare, elle était soutenue par des colonnes de diamant ; quand, selon Moïse, c'était le soleil qui tournait autour d'elle ; quand, selon Aristote, nous avions huit cieux au-dessus de nous, le ciel de la Lune, celui de Mercure, celui de Vénus, celui du Soleil, celui de Mars, celui de Jupiter, celui de Saturne, et enfin le firmament, voûte solide où étaient enchâssées les étoiles, on pouvait, quoique ce fût le ciel païen, placer là Dieu, les anges, les séraphins, les dominations, les saints, les saintes, comme on place un conquérant dans le royaume qu'il a conquis. Maintenant que la terre est après la lune la plus petite planète, que c'est la terre qui marche et le soleil qui est fixe, que les huit ciels ou les huit cieux, comme on voudra, ont disparu pour faire place à l'infini, dans quelle portion de l'infini placerons-nous vos anges, Seigneur ?

Ô mon ami, pourquoi m'as-tu appris toutes ces choses, arbre de la vie, arbre de la science, arbre du doute ?

†

Ferney et sa femme m'ont dit que, à moins que les agents n'aient été me dénoncer directement au tribunal révolutionnaire, il était possible que l'on m'oubliât ici sans me faire mon procès.

Ce serait jouer de malheur, tu en conviendras.

Je suis tellement lasse de la vie, plus déserte, plus silencieuse, plus muette pour moi que la mort, que tous les moyens me seront bons pour en sortir.

Voilà ce que j'ai trouvé.

Puisqu'il paraît que l'on ne veut pas me faire mon procès, je m'en passerai.

Il y a ici deux récréations par jour.

À toutes deux il est permis aux prisonniers de prendre part :

La promenade dans le préau ; voir partir les condamnés pour la place de la Révolution.

À la première fournée, nous descendrons, Santerre et moi, pour voir partir les condamnés. J'aurai les mains liées derrière le dos, les cheveux noués sur le haut de la tête.

Je me glisserai parmi les condamnés, et je monterai dans la charrette. Et alors, ma foi ! j'aurai bien du malheur si la guillotine ne veut pas de moi.

Seulement, il faut décider Santerre ; je crois que ce sera là la difficulté.

†

C’est vraiment un bien brave homme que ce digne brasseur. Lorsque je lui ai dit que c’était toi que j’aimais, quand je lui ai dit que l’on venait de chasser à courre les deux derniers girondins dans les grottes de Saint-Émilion ; quand je lui ai dit que l’un des deux martyrs était probablement toi, et qu’il se fut rappelé qu’on le lui avait dit aussi ; quand enfin je lui ai dit qu’à lui seul je pouvais me fier, qu’à lui seul je pouvais demander ce service, il y a consenti en pleurant ; mais enfin il y a consenti.

Demain, il doit y avoir exécution. On a annoncé trois charrettes, ce qui indique au moins dix-huit personnes.

Une de plus, une de moins, nul n’y fera attention, pas même la mort !

Je t’ai dit tout ce que j’avais à te dire, mon bien-aimé : je vais employer ma nuit à tâcher de bien dormir.

Comme le chevalier de Canolles :

Je m’essaie.

†

Quelle bonne nuit j’ai passée, mon bien-aimé ! Puisse la première être aussi douce ! J’ai rêvé de notre maison d’Argenton, j’ai rêvé du jardin, de la tonnelle, de l’arbre de vie, de la source ; j’ai revu enfin tout notre passé en rêve.

Est-ce un avant-goût de votre éternité, Seigneur ? Si vous me faites ainsi, grâces vous soient rendues !

L’heure de l’arrivée des charrettes va sonner, je ne veux pas faire attendre.

Adieu, mon bien-aimé, adieu. Cette fois, c'est bien la dernière. Je vais donc cette fois voir le spectacle du théâtre au lieu de le voir du parterre.

Jamais, mon bien-aimé, je n'ai eu le cœur si calme et si joyeux. Encore une fois, je te redis : « Si tu es mort, je vais te rejoindre ; si tu es vivant, je vais t'attendre. » Oh ! mais… le néant ! le néant !

Les charrettes entrent dans la cour, adieu.

Santerre vient me chercher.

J'y vais.

Je t'aime.

Ton Éva

Dans la vie et dans la mort.

q

9.15 15

L'échafaud ne veut pas de moi. En vérité, je suis maudite !
J'espérais si bien, à l'heure où j'écris ces lignes, me reposer des lassitudes de ce monde dans les bras du Seigneur, ou tout au moins sur le sein de la terre !

Serais-je donc obligée de me tuer pour mourir ?

Je t'écris à tout hasard. Ma conviction est que tu es mort, mon bien-aimé Jacques. J'ai encore cherché à savoir le nom des quatre girondins morts sur l'échafaud à Bordeaux ou déchirés par les chiens dans les grottes de Saint-Émilion.

Impossible de savoir leurs noms ; les journaux constatent leur mort, voilà tout.

Enfin, il se peut que tu vives, et ce n'est peut-être que pour cela que Dieu n'a pas voulu me laisser mourir.

Tout s'est passé comme je l'espérais, excepté le dénouement.

Je m'étais vêtue de blanc ; n'allais-je pas te rejoindre, mon cher fiancé !

Arrivée dans la cour, je trouvai des charrettes chargeant les condamnés et Santerre m'attendant.

Une fois encore il me supplia de renoncer à mon projet ; j'insistai en souriant.

Je ne puis te dire quelle profonde sérénité s'était infiltrée en moi ; on eût dit que l'azur du ciel coulait dans mes veines.

La journée était magnifique, c'était une de ces belles journées de juin à la fin desquelles, ma main dans ta main, nous écoutions, sous la tonnelle de notre paradis perdu, chanter le rossignol dans les massifs de seringas.

Sur mon ordre exprès, il me lia les mains. Un rosier montait contre la muraille, tout chargé de fleurs. Je te demande un peu, mon bien-aimé, où vont fleurir les rosiers ?

Il est vrai que les fleurs de celui-ci étaient rouges comme du sang.

— Cassez ce bouton, dis-je à Santerre, et donnez-le-moi.

Il cassa le bouton et me le passa entre les dents. Je penchai mon front vers lui, il y posa doucement les lèvres. Comprends-tu, mon bien-aimé, la dernière héritière des Chazelay recevant pour son dernier adieu sur la terre le baiser du brasseur du faubourg Saint-Antoine !

Je montai dans la dernière charrette. On ne me fit aucune difficulté. Il est si rare de voir les hommes courtiser la mort que nul ne se douta que je n'étais point condamnée.

Nous étions trente sur cinq charrettes ; je faisais la trente et unième. Je cherchai inutilement, parmi mes malheureux compagnons, quelque figure sympathique, mais je n'en trouvai point. La guillotine devenait de plus en plus avide, et les aristocrates de plus en plus rares.

L'avant-dernière fournée, celle de madame Saint-Amarante, avait fourni avec bien de la peine vingt-cinq nobles sur cinquante-quatre guillotinés. La dernière fournée, qui était de trente-quatre, n'avait pour toute illustration qu'un fils naturel de M. de Sillery et le pauvre représentant Osselin, condamné pour avoir caché une femme qu'il aimait. Encore celui-ci était-il un patriote et non un aristocrate.

Mes compagnons à moi étaient trente galériens, de ces voleurs serruriers devant lesquels aucune porte ne tient, qui avaient mérité le bagne seulement, et que, faute de mieux, on élevait à la

hauteur de l'échafaud. Pauvre guillotine, elle avait mangé son pain blanc le premier !

Je crus un instant que les gendarmes allaient me faire descendre, tant le contraste était grand entre moi et mes compagnons ; mais les charrettes se mirent en route ; j'envoyai un dernier regard de remerciement à Santerre, et nous partîmes.

La population qui nous suivait ou que nous refoulions, entassée sur notre route, paraissait aussi étonnée que les gendarmes de me voir au milieu de ces étranges compagnons ; d'autant plus que, placée en septième dans la charrette qui n'avait que six places, tous les condamnés étaient assis, moi seule me tenais debout.

En général, ma présence excitait des murmures, mais des murmures de pitié. Le peuple lui-même commençait à se lasser de voir transporter sur les places publiques ces abattoirs humains. J'entendais des voix dans la foule qui disaient :

— Voyez donc comme elle est belle !

Et d'autres :

— Je parie qu'elle n'a pas seize ans.

Un homme cria en se détournant :

— Je croyais que depuis la Saint-Amarante, on en avait fini avec les femmes !

Et les murmures recommençaient, se mêlant aux insultes dont on accompagnait les autres condamnés.

Au coin de la rue de la Ferronnerie, la foule devint plus épaisse et les marques de sympathie plus grandes.

C'est étrange comme l'approche de la mort donne une suprême acuité aux sens. J'entendais tout ce qu'on disait, je voyais tout ce qu'on faisait.

Une femme cria :

— C'est une sainte qu'on égorge avec des brigands pour les racheter.

— Vois donc, disait une jeune fille, elle tient une fleur à sa bouche.

— C'est une rose que lui aura donnée son amant en se séparant d'elle, répondait sa compagne, et elle veut mourir avec cette rose.

— Si ce n'est pas un meurtre de tuer des enfants de cet âge ! Qu'est-ce que ça peut avoir fait, je vous le demande ?

Ce concert de miséricorde qui s'élevait en ma faveur me faisait un singulier effet ; il me soulevait pour ainsi dire matériellement au-dessus de mes compagnons, et, me précédant au ciel, semblait m'en ouvrir les portes.

Un beau jeune homme de vingt ans fendit les flots du peuple, arriva au premier rang, et, posant la main sur l'arrière de la charrette :

— Promettez-moi de m'aimer, dit-il, et je risquerai ma vie pour vous sauver.

Je secouai doucement la tête et levai en souriant mes yeux au ciel.

— Allez dans votre gloire ! dit-il.

Les gendarmes, qui l'avaient vu me parler, voulurent l'arrêter, mais il se défendit, et, aidé par la foule, il disparut au milieu d'elle.

J'étais dans un état de bien-être que je n'avais jamais éprouvé qu'appuyée contre ton cœur. Il me semblait qu'au fur et à mesure que je m'avançais vers la place de la Révolution, je me rapprochais de toi. À force de regarder le ciel, il s'était formé par éblouissement une espèce d'auréole à travers laquelle je voyais Dieu dans sa redoutable et sublime majesté.

Il me semblait qu'outre les bruits et les mouvements de la terre, je commençais de voir et d'entendre des choses que seule je voyais et entendais ; j'entendais les sons d'une harmonie lointaine et céleste ; je voyais des êtres lumineux et transparents tout à la fois glisser sur le firmament.

Au coin de la rue Saint-Martin et de la rue des Lombards, je fus tirée de mon extase par un encombrement de voitures. Un tombereau venant soit de la Roquette, soit de Saint-Lazare, soit de Bicêtre, conduisait de l'autre côté de la Seine une douzaine de prisonniers entassés entre ses planches.

Cette fois, le Comité du salut public avait eu la main heureuse : c'étaient des aristocrates.

Quatre gendarmes escortaient les prisonniers ; notre charrette accrocha le tombereau ; le choc attira mes yeux vers la terre.

Parmi les prisonniers, était une jeune femme, de mon âge à peu près, brune, avec des yeux noirs, splendide de beauté.

Nos regards se fixèrent les uns sur les autres, nos âmes échangèrent je ne sais quelle effluve sympathique ; elle me tendit les bras ; les miens étaient liés derrière mon dos… Je roulai mon bouton de rose entre mes lèvres et je le lui lançai de toute la force de mon souffle. Il tomba sur ses genoux. Elle le prit et le porta à sa bouche.

Puis le tombereau et la charrette se décrochèrent ; le tombereau continua sa route vers le pont Notre-Dame et la charrette son chemin vers la place de la Révolution.

Cet épisode du voyage avait forcé mon esprit à redescendre des hauteurs sublimes où la contemplation l'avait transporté sur les choses communes de la terre.

Je jetai les yeux sur mes malheureux compagnons.

J'avais autour de moi l'amour de la vie et la terreur de la mort sous tous ses aspects.

Ces misérables, en effet, sans vertus, sans conscience, sans remords, n'ayant pas même la foi politique qui soutenait les condamnés de cette époque, ces misérables n'avaient d'appui ni sur la terre ni au ciel.

Ils n'osaient relever la tête, ils n'osaient regarder autour d'eux ; d'une voix sourde, de temps en temps, l'un ou l'autre demandait, pour savoir combien de minutes lui restaient à vivre :

— Où sommes-nous ?

Je leur répondis d'abord, espérant les consoler :

— Sur la route du ciel, mes frères !

Mais l'un d'eux, brutalement :

— Nous ne demandons pas cela, nous demandons s'il y a encore loin.

— Nous entrons dans la rue Saint-Honoré, répondis-je.

Puis, plus tard, et deux fois encore à la même question :

— Barrière des Sergents, – palais Égalité.

Et eux répondaient par des grincements de dents et par des blasphèmes où le nom de Dieu se trouvait machinalement mêlé.

La charrette arriva devant le magasin de lingerie de madame de Condorcet. J'essayai de la voir une dernière fois, mais tout était fermé chez elle, au rez-de-chaussée comme au premier.

— Adieu, sœur de mon deuil, lui dis-je en passant ; je vais porter de tes nouvelles à l'homme de génie qui t'a aimée à la fois comme un père et comme un époux.

Un de mes compagnons m'entendit, celui qui était le plus rapproché de moi ; il se laissa glisser sur ses genoux et tomba à mes pieds.

— Tu crois donc à une autre vie ? demanda-t-il.

— Si je n'y crois pas, du moins, j'y espère.

— Et moi je ne crois ni n'espère, dit-il.

Et il se frappa convulsivement la tête contre le banc sur lequel un instant auparavant il était assis.

— Que fais-tu, malheureux ? lui demandai-je.

Il rit convulsivement :

— Je me prouve par la douleur que je vis encore, et toi ?

— La mort me prouvera tout à l'heure par le repos que j'ai cessé de vivre.

Un autre releva la tête et me regarda d'un air égaré et d'un œil sanglant :

— Tu sais donc ce que c'est que la mort ? me demanda-t-il ?

— Non, mais dans un instant je vais le savoir.

— Quel crime as-tu commis pour qu'on te fasse mourir avec nous ?

— Aucun.

— Et tu meurs, cependant !

Puis, comme si ce blasphème pouvait atteindre le créateur de toutes choses :

— Il n'y a pas de Dieu ! il n'y a pas de Dieu ! il n'y a pas de Dieu ! cria-t-il.

Pauvre misérable humanité qui croit en un Dieu individuel, et qui, dans son orgueil, pense que ce Dieu n'a autre chose à faire que de la suivre de sa naissance à sa mort ! et qui, à chaque instant, pour satisfaire un caprice ou pour lui épargner une souffrance, le prie… de déranger par un miracle l'ordre immuable de la nature.

— Mais, dit un des condamnés, à défaut de la justice divine, il devrait y avoir une justice humaine. J'ai volé, j'ai brisé des fenêtres, enfoncé des portes, forcé des caisses, escaladé des murailles ; j'ai mérité le bagne, mais non l'échafaud. Qu'on m'envoie à Rochefort, à Brest, à Toulon, on en a le droit ; mais on n'a pas celui de me tuer !

— Tiens, lui dis-je, crie cela à Robespierre, nous passons devant la porte de son menuisier, il t'entendra peut-être.

Le forçat poussa un gémissement sourd, et, se dressant sur ses pieds :

— Tigre d'Arras ! dit-il, que fais-tu donc de toutes les têtes que l'on coupe pour toi et de tout le sang qu'on verse en ton nom ?

Un concert de malédictions se leva de toutes les voitures et se mêla aux cris de la foule, où le nom de Robespierre commençait à se dépopulariser.

— Je te remercie, roi de la terreur, tu me réunis à ce que j'aime.

Puis, cette explosion passée, les condamnés retombèrent dans leur torpeur, et le silence plana de nouveau sur les charrettes. Au reste, un tiers à peine de ces misérables avait eu la force de se relever et de crier.

Celui qui s'était frappé le front contre le banc et qui était resté à genoux me dit :

— Sais-tu des prières ?

— Non, lui répondis-je, mais je sais prier.

— Alors, prie pour nous.

— Que voulez-vous que je demande à Dieu ?

— Ce que tu voudras ; tu sais mieux que nous ce qu'il nous faut.

Je me rappelai ces vierges du cirque qui consolaient les mourants dont elles étaient entourées, avant que ces mourants eussent le bonheur d'être des martyrs.

Je levai les yeux au ciel.

— À genoux, vous autres, dit le forçat ; elle va prier.

Les six forçats s'inclinèrent ; ceux des autres charrettes, qui ne pouvaient entendre, roulaient comme des animaux qu'on conduit au marché.

— Mon Dieu ! dis-je, si vous existez autrement que comme immensité impalpable, que comme toute-puissance invisible, que comme éternelle manifestation de l'œuvre sublime de la nature ; si, comme les dogmes de notre Église le disent, vous vous êtes incarné dans une apparence humaine, si vous avez des yeux pour voir nos douleurs, si vous avez des oreilles pour entendre nos prières ; si enfin vous vous êtes, dans un monde supérieur, réservé la récompense des vertus et le châtiment des crimes de ce monde-ci, daignez vous rappeler, en voyant ces hommes devant vous, que la justice humaine a empiété sur vos droits, que, déjà punis et au-delà de leurs crimes sur la terre, ils ne peuvent encore être punis dans ce royaume inconnu que la science cherche vainement et que les livres saints appellent le ciel ! Qu'ils reposent donc là pour l'éternité, dans le mérite de leur expiation et dans la gloire de votre miséricordieuse justice !

— Amen ! murmurèrent deux ou trois voix.

— Mais si, au contraire, continuai-je, la porte sous laquelle nous allons passer tous est celle du néant, si nous tombons du même coup dans la nuit, dans l'insensibilité et dans la mort, si rien n'est après la vie comme rien n'était avant elle, alors, mes amis, remercions encore Dieu, car l'absence du sentiment amène l'absence de la douleur, et nous dormirons alors pendant l'éternité de ce sommeil sans rêve dont la fatigue d'une journée pénible nous a parfois donné un avant-goût en ce monde.

— Oh ! non, s'écrièrent les forçats, que Dieu nous punisse plutôt par d'éternelles souffrances que par le néant éternel !

— Seigneur ! Seigneur ! m'écriai-je, ils ont clamé à vous du fond de l'abîme ; écoutez-les, Seigneur !

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_la_fille_du_marquis_i/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.